



Melissa de la Cruz

APRÈS LES VAMPIRES DE MANHATTAN...

les Sang-Bleu

wiz
Albin Michel



Melissa de la Cruz

Les Sang Bleu

Traduit de l'anglais (américain)
Par Valérie Le Plouhinec



UN

La place Saint-Marc était envahie par les pigeons. Des centaines de pigeons : gras, gris, grouillants et silencieux, picorant les miettes de *sfogliatelle* et de *pane uva* laissées par les touristes insouciants. Il était midi, mais le soleil était caché par les nuages et un voile lugubre s'était abattu sur la ville. Les gondoles s'alignaient le long des quais, vides, avec leurs gondoliers en maillot rayé appuyés sur leurs perches, attendant des clients qui n'arrivaient pas. La marée était basse, et la marque sombre des hautes eaux était visible sur les façades.

Theodora Van Alen posa les coudes sur la table de café bancale et mit la tête entre ses mains, le bas du visage caché dans son grand col roulé. C'était une vampire sang-bleu, la dernière des Van Alen, une famille new-yorkaise qui avait jadis connu la splendeur et dont l'influence et les largesses avaient joué un rôle capital dans la fondation de la Manhattan moderne. À une lointaine époque, le nom de Van Alen avait été synonyme de pouvoir, de privilèges et de puissance. Mais c'était il y avait bien longtemps, et depuis des années la fortune familiale se réduisait comme peau de chagrin : Theodora avait plus l'habitude de racler les fonds de tiroir que d'écumer les boutiques. Ses vêtements – col roulé noir remonté au-dessus des lèvres, leggings coupés, gilet pare-balles de l'armée et vieilles bottes de moto – venaient tous de surplus et de friperies.

Sur n'importe quelle autre fille, cette tenue déguenillée aurait eu l'air d'appartenir à une clocharde en maraude, mais sur Theodora elle devenait parure de reine et faisait ressortir son visage en forme de cœur et ses traits délicats. Avec son teint ivoire, ses yeux bleu profond et son opulente chevelure aile-de-corbeau, c'était une créature remarquable, indiciblement jolie.

Sa beauté avait une aura encore plus bienfaisante lorsqu'elle souriait, mais cela avait peu de chances de se produire ce matin-là.

— Souris, dit Oliver Hazard-Perry en portant une petite tasse d'espresso à ses lèvres. Quoi qu'il arrive, ou non, ça nous aura au moins fait des petites vacances. Et puis la ville est sublime, non ? Allez, reconnais quand même que Venise, c'est carrément mieux que le labo de physique-chimie.

Oliver était le meilleur ami de Theodora depuis l'enfance. C'était un grand jeune homme élégant, dégingandé, aux cheveux flottants, au sourire facile, doté d'un doux regard noisette. Il était son confident, son complice et, comme elle l'avait récemment appris, son Intermédiaire humain. Traditionnellement, les Intermédiaires étaient les assistants des vampires, des sortes de serviteurs de luxe. Oliver s'était révélé précieux pour les amener de New York à Venise en si peu de temps. Il était parvenu à convaincre son père de les laisser l'accompagner en voyage d'affaires en Europe.

Malgré les paroles encourageantes d'Oliver, Theodora était d'humeur maussade. C'était leur dernier jour à Venise et ils n'avaient rien trouvé. Le lendemain, ils s'envoleraient pour New York bredouilles, et leur voyage aurait été un échec complet.

Elle se mit à arracher l'étiquette de sa bouteille de San Pellegrino, en prenant soin de la déchirer en une longue et fine bande de papier vert. Elle n'était pas prête à renoncer si vite, tout simplement.

Presque deux mois plus tôt, la grand-mère de Theodora, Cordelia Van Alen, avait été attaquée par un sang-d'argent : les sang-d'argent étaient les ennemis mortels des vampires sang-bleu. Theodora avait appris de sa bouche que, comme les sang-bleu, les sang-d'argent étaient des anges déchus, condamnés à vivre leur vie éternelle sur Terre. Toutefois, à la différence des sang-bleu, les vampires sang-d'argent avaient juré fidélité au prince des cieux en exil, Lucifer en personne, et avaient refusé de se plier au Code des vampires, un règlement éthique draconien dont les sang-bleu espéraient qu'il leur permettrait un jour de regagner le paradis.

Cordelia était la tutrice légale de Theodora. Cette dernière

n'avait jamais connu ses parents : son père était mort avant sa naissance, et sa mère était tombée dans le coma peu après lui avoir donné le jour. Pendant la plus grande partie de son enfance, Cordelia s'était montrée froide et distante avec elle, mais c'était la seule famille qu'elle eût au monde et, pour le meilleur et pour le pire, elle avait aimé sa grand-mère.

— Elle était sûre qu'il serait ici, dit Theodora d'un air abattu en jetant des miettes de pain aux pigeons qui s'étaient rassemblés sous leur table.

C'était une phrase qu'elle répétait depuis leur arrivée à Venise. L'attaque du sang-d'argent avait affaibli Cordelia, mais avant de retourner à l'état passif (les vampires sang-bleu sont des êtres immortels qui se réincarnent continuellement), elle avait pressé Theodora de retrouver son grand-père disparu, Lawrence Van Alen, qui, croyait-elle, détenait la clé de la victoire contre les sang-d'argent. Dans son dernier souffle, la grand-mère de Theodora l'avait chargée de se rendre à Venise et de passer au peigne fin les rues tortueuses et les canaux sinueux de la ville à la recherche d'un signe de lui.

— Mais on a cherché partout. Personne n'a jamais entendu parler d'un Lawrence Van Alen, ni d'un Dr John Carver, soupira Oliver, lui rappelant qu'ils avaient posé des dizaines de questions à l'université, au *Harry's Bar*, et dans tous les hôtels, villas et *pensione* situés entre les deux. John Carver était le nom porté par Lawrence à l'époque de la colonisation de Plymouth.

— Je sais. Je commence à me dire qu'il n'a même jamais existé, répliqua Theodora.

— Elle s'est peut-être trompée : trop faible, désorientée, elle a pu t'envoyer au mauvais endroit, suggéra Oliver. Au final, on a peut-être couru après le vent.

Theodora retourna cette possibilité dans sa tête. Cordelia pouvait s'être trompée, et Charles Force, le chef des sang-bleu, avait peut-être raison, après tout. Mais la perte de sa grand-mère l'avait terriblement affectée, et elle était farouchement résolue à exaucer le dernier vœu de la vieille femme.

— Je ne peux pas penser ça, Ollie. Si je le fais, ce sera que j'aurai baissé les bras. Il faut que je le trouve. Il faut que je retrouve mon grand-père. C'est trop dououreux de penser à ce

qu'a dit Charles Force...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Theodora avait fait allusion à une conversation qu'elle avait eue avec Charles avant leur départ, mais était restée évasive sur les détails.

— Il a dit...

Theodora ferma les yeux et se remémora cette rencontre tendue.

Elle était allée voir sa mère à l'hôpital. Allegra Van Alen était aussi belle et lointaine que d'habitude, une femme qui s'attardait entre la vie et la mort. Elle était tombée dans un état catatonique peu après la naissance de Theodora. Cette dernière n'avait pas été surprise de trouver un autre visiteur au chevet de sa mère.

Charles Force était agenouillé à côté du lit, mais il se leva prestement et s'essuya les yeux en la voyant.

Elle éprouva une bouffée de pitié pour cet homme. À peine un mois plus tôt, elle le prenait pour l'incarnation du Mal et l'avait même accusé d'être un sang-d'argent. Quelle erreur !

Charles Force était Michel, le Cœur pur, l'un des archanges qui avaient volontairement choisi de s'exiler du paradis pour aider leurs frères, bannis après la révolte de Lucifer et condamnés à vivre leur vie sur Terre en tant que sang-bleu. Il était vampire par choix, et non parce qu'il y avait été condamné. La mère de Theodora, Allegra Van Alen, était le seul autre vampire à partager cette distinction. Allegra était Gabrielle, l'Incorrompue, la Vertueuse. Michel et Gabrielle avaient une longue histoire entremêlée. C'étaient des vampires jumeaux, liés par le sang, et ils étaient nés frère et sœur dans ce cycle.

Le lien était un voeu immortel entre sang-bleu, mais Gabrielle l'avait brisé en prenant pour époux le père de Theodora, un sang-rouge, son familier humain.

— Sais-tu pourquoi ta mère est dans le coma ? Ou choisit d'être dans le coma ? lui demanda Charles.

Elle acquiesça.

— Elle a juré de ne plus reprendre de familier humain après la mort de mon père. Cordelia disait que c'était parce qu'elle-

même voulait mourir.

— Mais elle ne peut pas. C'est un vampire. Elle vit donc, reprit Charles avec amertume. Si on peut appeler cela vivre.

— C'est son choix, dit Theodora d'une voix égale.

Elle n'aimait pas la nuance de jugement qui pointait dans les paroles de Charles.

— Le choix, fit Charles avec humeur. Une idée romantique, rien de plus. (Il pivota vers Theodora.) J'ai entendu dire que vous alliez à Venise.

Theodora opina.

— Nous partons demain. À la recherche de mon grand-père, déclara-t-elle.

« Il est dit que la fille de Gabrielle nous apportera le salut que nous cherchons, lui avait dit sa grand-mère. Seul ton grand-père sait comment vaincre les sang-d'argent. Il t'apportera son aide. »

Cordelia lui avait expliqué que de tout temps, les sang-d'argent avaient traqué les sang-bleu pour se repaître de leur sang et de leurs souvenirs. Les dernières attaques connues s'étaient produites à Plymouth, où les vampires s'étaient implantés après avoir fait la traversée jusqu'au Nouveau Monde. Quatre cents ans plus tard, à New York, alors que Theodora entrait en seconde au très chic lycée Duchesne, les attaques avaient recommencé. La première victime était une camarade de classe : Aggie Carondolet. Peu après son décès, le décompte des morts avait augmenté. Le plus troublant, pour Theodora, était que tous ces sang-bleu soient emportés à leur âge le plus vulnérable : entre quinze et vingt et un ans, avant d'être pleinement maîtres de leurs pouvoirs.

— Lawrence Van Alen est un exclu, un exilé, dit Charles Force. Vous ne trouverez que peine et confusion si vous vous rendez à Venise, poursuivit le magnat de la presse au regard d'acier.

— Ça m'est égal, marmonna Theodora, les yeux baissés. (Elle agrippa l'ourlet de son pull et se mit à le tortiller.) Vous refusez toujours d'admettre que les sang-d'argent sont de retour. Et déjà trop d'entre nous se sont fait prendre.

Le dernier meurtre avait eu lieu peu après l'enterrement de

sa grand-mère. Summer Amory, la reine du bal des débutantes de l'année précédente, avait été retrouvée saignée à blanc dans son appartement panoramique de la Trump Tower. Le pire, avec les sang-d'argent, c'est qu'ils n'apportaient pas la mort, non : ils apportaient un sort pire que la mort. Le Code des vampires leur interdisait expressément de se livrer à la *Caerimonia oscular* – le « baiser sacré », l'extraction de sang – sur leurs semblables. La *Caerimonia* était un rituel bien encadré, doté d'un règlement draconien. Nul être humain ne devait jamais être maltraité ni intégralement saigné.

Mais Lucifer et ses légions avaient découvert que s'ils pratiquaient le baiser sacré sur d'autres vampires au lieu de l'infliger à des humains, leur force augmentait. Si le sang rouge recelait la force vitale d'un individu isolé, le sang bleu, bien plus puissant, était un véritable bastion de savoir immortel. En consommant le sang et les souvenirs d'un vampire, en les aspirant jusqu'à dissipation complète, les sang-d'argent faisaient du sang-bleu l'esclave d'une conscience devenue folle. Les sang-d'argent étaient une multitude d'individus piégés dans une seule enveloppe, à jamais. L'Abomination.

Le front de Charles Force se plissa de plus belle.

— Les sang-d'argent ont été bannis. C'est impossible. Il y a d'autres explications à ce qui est arrivé. Le Comité mène une enquête...

— Le Comité n'a rien fait ! Le Comité continuera de ne rien faire ! s'exclama Theodora.

Elle connaissait l'histoire à laquelle se cramponnait Charles Force : les sang-bleu avaient gagné la dernière bataille dans la Rome antique, lorsqu'il avait triomphé de Lucifer en personne, connu alors sous les traits de l'empereur fou et sang-d'argent Caligula, et l'avait envoyé aux tréfonds des feux de l'enfer à la pointe de son épée d'or.

— Comme vous voudrez, soupira Charles. Je ne peux pas vous empêcher d'aller à Venise, mais je dois vous prévenir que Lawrence n'arrive pas à la cheville de ce qu'aurait voulu Cordelia.

Il souleva le menton de Theodora et elle soutint son regard d'un air de défi.

— Vous devriez faire attention à vous, fille d'Allegra, lui dit-il d'un ton plus aimable.

Theodora frissonna au souvenir de son contact. Les deux semaines qui venaient de s'écouler leur avaient confirmé que Charles Force savait sans doute de quoi il parlait. Peut-être Theodora ferait-elle mieux de cesser de poser des questions, rentrer à New York et être une bonne fille, une bonne sang-bleu. Qui ne contestait pas les motivations ni les actions du Comité. Dont le seul souci serait de savoir comment s'habiller pour le bal des Quatre-Cents au *St. Régis*.

Elle souffla sur sa frange et jeta un regard suppliant à son meilleur ami de l'autre côté de la table. Oliver la soutenait sans faillir. Il était resté à ses côtés pendant toute cette épreuve, comme durant les journées chaotiques qui avaient suivi l'enterrement de sa grand-mère.

— Je sais qu'il est ici, je le *sens*, dit Theodora. Dommage qu'il faille déjà partir.

Elle reposa la bouteille, complètement dépouillée de son étiquette, sur la table.

Le garçon apparut avec l'addition et Oliver glissa rapidement sa carte de crédit dans le porte-carte en cuir avant que Theodora n'ait eu le temps de protester.

Ils décidèrent de prendre une gondole pour visiter une dernière fois la vénérable cité. Oliver aida Theodora à monter à bord et tous deux s'adossèrent en même temps à un coussin moelleux, si bien que leurs bras se retrouvèrent collés l'un contre l'autre. Theodora s'écarta juste un tout petit peu, légèrement gênée par leur proximité physique. Voilà qui était nouveau. Elle s'était toujours sentie à l'aise avec lui. Ils avaient grandi ensemble, s'étaient baignés tout nus dans l'étang derrière la maison de sa grand-mère à lui, à Nantucket, avaient dormi l'un chez l'autre blottis dans le même sac de couchage à deux places. Ils étaient comme frère et sœur, mais depuis peu elle avait remarqué qu'elle réagissait à sa présence avec une gêne nouvelle qu'elle ne s'expliquait pas. C'était comme si elle s'était réveillée un beau matin pour découvrir que son meilleur ami était aussi un garçon... Et un garçon très mignon, pour tout

dire.

Le gondolier s'éloigna du quai et leur lente promenade commença. Oliver fit des photos, et Theodora s'efforça de jouir de la vue. Mais aussi belle que fut la ville, elle ne pouvait s'empêcher d'être submergée par une vague de détresse et d'impuissance. Si elle ne trouvait pas son grand-père, que ferait-elle ? À part Oliver, elle était seule au monde. Sans défense. Que lui arriverait-il ? Le sang-d'argent – si c'était bien un sang-d'argent – avait failli la prendre deux fois déjà. Elle appuya sur son cou avec sa main, comme pour se protéger de la dernière attaque. Comment savoir si et quand il reviendrait ? Et le massacre allait-il cesser, comme l'espérait le Comité ? Ou allait-il se poursuivre, comme elle le pensait, jusqu'à ce qu'ils soient tous emportés ?

Theodora frissonna bien qu'il ne fût pas froid, regarda de l'autre côté du canal, et vit une femme sortir d'un bâtiment.

Une femme qui lui semblait étrangement familière.

Ce n'est pas vrai, se dit-elle. *C'est impossible*. Sa mère était dans le coma, dans une chambre d'hôpital, à New York. Il n'y avait aucune chance pour qu'elle soit en Italie. À moins que... Y avait-il quelque chose que Theodora ignorait sur Allegra ?

Presque comme si elle l'avait entendue, la femme la regarda droit dans les yeux.

C'était sa mère. Elle en était sûre. La femme avait les cheveux blonds et légers d'Allegra, son nez fin et distingué, les mêmes pommettes finement découpées, la même silhouette souple, les mêmes yeux verts brillants.

— Oliver... C'est... Oh, mon Dieu ! s'exclama Theodora en tirant sur la veste de son ami.

Elle pointa frénétiquement le doigt vers l'autre rive du canal. Oliver se retourna.

— Hein, quoi ?

— Cette femme... Je crois que c'est ma... ma mère ! Là ! dit Theodora en désignant une silhouette qui courait à vive allure et disparut dans un groupe de gens rassemblés à la sortie du palais des Doges.

— Mais, bon Dieu, de quoi tu parles ? demanda Oliver en scrutant le trottoir que lui montrait Theodora. Cette femme ? Tu

plaisantes ? Théo, ça va pas la tête ? Ta mère est à l'hôpital, à New York. Et elle est catatonique, s'emporta-t-il.

— Je sais, je sais, mais... Regarde, la revoilà... C'est elle, je te jure, c'est elle !

— Hé, ho, où tu vas ? Qu'est-ce qui te prend ? Attends ! Théo, rassies-toi ! s'écria Oliver tandis que Theodora se mettait péniblement sur pied. C'est une vaste perte de temps, ajouta-t-il dans sa barbe.

Elle se retourna pour lui lancer un regard noir.

— Tu n'étais pas obligé de m'accompagner, tu sais.

Oliver soupira.

— Mais bien sûr. Tu serais venue jusqu'à Venise toute seule, peut-être ? Tu n'as même jamais mis les pieds à Brooklyn !

Elle soupira bruyamment, les yeux toujours fixés sur la femme blonde, impatiente de descendre de leur lente embarcation. Il avait raison : elle lui devait une fière chandelle de l'avoir escortée jusqu'à Venise, et elle était ennuyée de dépendre tellement de lui. Elle le lui dit.

— C'est *normal* que tu dépendes de moi, lui expliqua patiemment Oliver. Je suis ton Intermédiaire. Je suis là pour t'aider à évoluer dans le monde des humains. Je n'avais jamais imaginé que ça m'amènerait un jour à jouer les voyagistes, mais que veux-tu...

— Alors aide-moi, le coupa Theodora. Il faut que j'y aille... poursuivit-elle frénétiquement.

Elle se décida et sauta de la gondole sur le quai d'un bond gracieux... Un bond qu'aucun être humain n'aurait pu exécuter, vu qu'ils se trouvaient à une bonne dizaine de mètres du *marciapiede* le plus proche.

— Attends ! Theodora ! lui cria Oliver en s'efforçant de ne pas la perdre de vue. *Andiamo ! Segua quella ragazza !* dit-il au gondolier, le pressant de suivre Theodora mais sans être persuadé que l'embarcation à propulsion manuelle soit le meilleur moyen de poursuivre un vampire pressé.

Theodora sentit sa vision se concentrer et ses sens s'aiguiser. Elle savait qu'elle se déplaçait vite, tellement vite que tout le monde autour d'elle paraissait immobile. Et pourtant, la femme avançait à la même vitesse qu'elle, voire plus rapidement,

s'élançant à travers les canaux étroits qui se tortillaient à travers la ville, évitant les bateaux à moteur et volant littéralement vers l'autre bout du fleuve. Mais Theodora était sur ses talons, et toutes deux n'étaient qu'une brume de mouvement traversant le paysage urbain. Theodora constata que la poursuite la rendait curieusement euphorique, comme si elle exerçait des muscles dont elle avait toujours ignoré l'existence.

— Maman !

Elle était tellement prête à tout qu'elle appela la femme, tout en la regardant bondir gracieusement d'un balcon à une porte d'entrée dérobée.

Mais celle-ci ne se retourna pas et disparut rapidement par la porte d'un *palazzo* tout proche.

Theodora sauta sur le même perron qu'elle, reprit son souffle et la suivit à l'intérieur, plus décidée que jamais à découvrir l'identité de cette mystérieuse inconnue.

DEUX

Mimi Force parcourut des yeux la scène animée qui se déroulait dans le salon Jefferson du lycée Duchesne et sourit avec satisfaction. On était lundi en fin d'après-midi, les cours étaient terminés, et la réunion hebdomadaire du Comité avançait bien. Des sang-bleu affairés, rassemblés en petits groupes à la table ronde, s'occupaient des derniers détails de la réception de l'année : le bal annuel des Quatre-Cents.

Mimi la blonde aux yeux verts et son frère jumeau Jack faisaient partie des jeunes vampires qui seraient officiellement présentés au bal de cette année. C'était une tradition séculaire. L'intronisation au sein du Comité – une société secrète de vampires immensément puissante, qui régnait sur New York – n'avait constitué que la première étape. La présentation publique des jeunes membres du Comité à l'ensemble de la société sang-bleu en était une plus importante. C'était la reconnaissance de leur histoire passée et de leurs responsabilités à venir. Parce que les sang-bleu revenaient dans différentes enveloppes physiques, sous un nouveau nom, à chaque cycle – c'est ainsi que les vampires appelaient la durée d'une vie humaine –, leur présentation revêtait une importance capitale dans le processus de reconnaissance.

Mimi Force n'avait certes pas besoin d'un héraut à trompette pour lui dire qui elle était ou qui elle avait été. Elle était Mimi Force : la plus belle fille de l'histoire de New York et la fille unique de Charles Force, le *Rex*, autrement dit le chef de l'assemblée, la classe absolue, connu aux yeux du monde comme un impitoyable magnat des médias dont le réseau, Force News Network, couvrait la planète de Singapour à Addis – Abeba. Mimi Force : la fille aux cheveux de lin, à la peau de lait

frais, dont la moue rivalisait avec celle d'Angelina Jolie. C'était une bombe sexuelle juvénile, réputée pour ses ravages sans merci dans les rangs des meilleurs partis de la ville : des amants au sang rouge et chaud, autrement dit ses familiers humains.

Mais son cœur allait depuis toujours, et irait à jamais, à quelqu'un de bien plus intime, pensa Mimi en regardant, de l'autre côté de la pièce, son frère Jack.

Jusqu'à présent, elle était satisfaite. Tout prenait forme et promettait d'être parfait pour la soirée à l'hôtel *St. Régis*. C'était la réception la plus fastueuse de l'année. À la différence de ce petit cirque kitsch qu'on appelait les Oscars, avec ses actrices larmoyantes et toute sa publicité déguisée, le bal des Quatre-Cents était une affaire strictement à l'ancienne : il n'était question que de classe, de statut, de beauté, de pouvoir, d'argent et de sang. De lignage, pour tout dire, et plus précisément, de lignage au sang bleu. C'était un bal uniquement réservé aux vampires, l'événement mondain le plus exclusif de New York, voire du monde.

Absolument aucun sang-rouge n'y était admis.

Toutes les fleurs étaient commandées. Des roses blanches American Beauty. Vingt mille, spécialement importées par avion d'Afrique du Sud pour l'occasion. Il y aurait dix mille roses rien que pour les guirlandes de l'entrée, et le reste serait réparti en centres de table. L'organisateur d'événements le plus cher de la ville, celui qui avait transformé le Metropolitan Muséum en féerie russe tout droit sortie du *Docteur Jivago* pour l'exposition de l'Institut du costume de Russie, avait aussi prévu de faire fabriquer à la main dix mille roses de soie pour les ronds de serviette. En outre, la salle de bal entière serait parfumée grâce à des litres d'eau de rose diffusée par les bouches d'aération.

Autour de Mimi, le Comité soulevait des problèmes de dernière minute. Les plus jeunes membres, des lycéens comme elle, s'acquittaient de tâches subalternes : remplir les cartons-réponse, vérifier les listes d'invités, confirmer la logistique pour la régie et l'éclairage de la scène, qui devait accueillir un orchestre de deux cent cinquante musiciens. Pendant ce temps, l'assemblée des anciens, présidée par Priscilla Dupont, une

figure de Manhattan dont le visage souverain ornait chaque semaine la colonne des potins mondains, se penchait sur des questions plus délicates. Mme Dupont était entourée d'un groupe de femmes tout aussi minces, élégantes et tirées à quatre épingles qu'elle-même, dont l'infatigable activité au service du Comité avait permis la préservation de certains des monuments les plus importants de New York et fondé l'existence des institutions culturelles les plus prestigieuses de la ville.

Grâce à son ouïe hypersensible, Mimi pouvait suivre la conversation.

— Venons-en à présent à la question de Sloane et Cushing Carondolet, dit Priscilla d'un ton grave en s'emparant de l'un des marque-places en papier toile ivoire étalés devant elle.

Chaque carte portait en relief le nom d'un invité, qui la retirerait à l'accueil et se verrait alors attribuer un numéro de table.

Un murmure désapprobateur courut dans le petit groupe huppé. Il était difficile d'ignorer l'insubordination croissante des Carondolet. Après avoir perdu sa fille Aggie quelques mois plus tôt, la famille avait manifesté des dispositions clairement anti-Comité. Selon la rumeur, elle allait jusqu'à menacer d'exiger la destitution du père de Mimi.

— Sloane ne peut pas se joindre à nous aujourd'hui, poursuivit Priscilla, mais il nous a fait parvenir sa donation annuelle. Elle n'est pas aussi importante que par le passé, mais substantielle tout de même... contrairement à celle de certaines familles que je ne nommerai pas.

Les donations pour le bal des Quatre-Cents étaient reversées au Comité de la banque du sang de New York, la façade publique du Comité, organisé en apparence pour lever des fonds afin d'aider la recherche sur le sang. L'argent récolté était également utilisé en partie pour lutter contre le sida et l'hémophilie.

Chaque famille était censée offrir une généreuse contribution à ses caisses. Les offrandes additionnées alimentaient le budget multimillionnaire du Comité pour toute l'année. Certains, comme les Force, surpassaient très largement l'appel du devoir, tandis que d'autres, comme les Van Alen, une branche pitoyable

d'un clan autrefois puissant, se battaient depuis des années pour rassembler la dîme requise. Depuis la disparition de Cordelia, Mimi n'était même pas sûre que Theodora ait conscience de ce que l'on attendait d'elle.

— La question, dit Trinity Burden Force, la mère de Mimi, de sa voix mélodieuse, est de savoir s'il est *approprié* qu'ils soient à la table d'honneur comme d'habitude, sachant ce qu'ils ont dit de Charles Force.

Trinity posait la question de manière à faire comprendre au reste du Comité que Charles et elle auraient préféré dîner de cendres plutôt que s'asseoir à côté des Carondolet.

— Moi, je dis collons-les à la table du fond avec toutes les autres familles limite ! claironna BobiAnne Llewellyn avec son fort accent du Texas.

Par plaisanterie, elle fit mine de se trancher la gorge, ne fût-ce que pour exhiber le diamant de trente carats qu'elle avait au doigt. BobiAnne Llewellyn était la seconde et jeune épouse de Forsyth Llewellyn, actuellement sénateur à New York.

Plusieurs dames de l'entourage de Priscilla Dupont haussèrent imperceptiblement les épaules à cette idée, même si en leur for intérieur elles étaient d'accord. La façon qu'avait BobiAnne de dire les choses sans prendre de gants n'était décidément pas dans les manières des sang-bleu.

Mimi remarqua que son amie Bliss Llewellyn levait les yeux au ciel en entendant la voix nasillarde de sa belle-mère. Bliss, l'un des membres les plus récents du Comité, était devenue aussi rouge que ses boucles en entendant le rire de gorge de BobiAnne résonner dans toute la pièce.

— Nous pourrions peut-être trouver un compromis, nota Priscilla avec sa grâce habituelle. Nous expliquerions à Sloane qu'ils ne seront pas à la table d'honneur cette année puisqu'ils portent encore le deuil et que nous respectons leur peine. Nous mettrions aussi la petite Van Alen à leur table. Ils ne pourront rien dire, puisqu'ils étaient tellement amis avec Cordelia et que, étant sa petite-fille, Theodora aussi a subi une perte douloureuse.

Tiens, à propos de Theodora... Où était passée cette pauvre fille ? Bien sûr, ce n'était pas le problème de Mimi, mais elle

était contrariée que Theodora n'ait même pas pris la peine de venir à la réunion de Comité d'aujourd'hui. Elle avait entendu dire qu'elle et son faire-valoir humain, Oliver, étaient partis à Venise, voyez-vous cela ! Venise ? Que pouvaient-ils bien fabriquer à Venise ? Mimi plissa le nez. S'il fallait absolument se replier sur l'Italie, le shopping n'était-il pas meilleur à Rome ou à Milan ? Venise, c'était juste mouillé et puant, de l'avis de Mimi. Et comment s'étaient-ils débrouillés pour que l'école les autorise à faire une chose pareille ?

Duchesne voyait d'un mauvais œil les vacances programmées par les élèves : même les Force avaient essuyé une réprimande lorsqu'ils avaient fait rater les cours aux jumeaux en février dernier pour aller au ski. Le lycée avait déjà réservé sur le calendrier une « semaine de ski » officielle en mars, que toutes les familles étaient censées respecter. Mais allez dire cela aux Force, qui soutenaient qu'à Aspen la poudreuse de mars était largement inférieure à celle des chutes de neige de février !

Mimi jeta, par-dessus la table, une rose de soie à son frère Jack, qui était absorbé dans une discussion animée avec le sous-comité sur des questions de sécurité, les plans de la salle de bal du *St. Régis* étalés devant eux.

La rose tomba sur ses genoux et il leva les yeux, surpris.

Mimi lui sourit largement.

Jack rosit, mais lui répondit par un sourire éblouissant. Le soleil brilla à travers les vitraux, nimbant son beau visage d'une lumière dorée.

Mimi se dit qu'elle ne se lasserait jamais de le regarder : c'était presque aussi agréable que de se regarder elle-même dans la glace. Elle était soulagée que, depuis la révélation de la vérité sur l'ascendance de Theodora – une sang-mêlé ! Pratiquement l'Abomination ! –, les choses entre eux deux soient revenues à la normale. Ou du moins à ce qui passait pour normal chez les jumeaux Force.

Salut, beau gosse ! lui envoya Mimi.

Quoi de neuf ? répondit Jack sans prononcer un mot.

Je pensais juste à toi.

Le sourire de Jack s'élargit, et il renvoya la rose à sa sœur en

s'arrangeant pour qu'elle tombe sur ses genoux. Mimi se la passa derrière l'oreille et battit des paupières avec satisfaction.

Elle examina une fois de plus le carton d'invitation. Comme le bal rassemblait toute la communauté sang-bleu, la fête serait dominée par les Aînés et les Sentinelles : les vieux, quoi. Mimi serra fermement les lèvres. Bien sûr, ce serait une réception amusante – la plus glamour de tous les temps –, mais elle eut soudain une idée.

Pourquoi ne pas organiser un *after* ?

Uniquement pour les ados sang-bleu ? Où ils pourraient vraiment se lâcher, sans s'inquiéter de ce que penseraient leurs parents, les Sentinelles et les chefs du Comité ?

Quelque chose de plus audacieux et aventureux... une chose à laquelle seule la crème de la crème pourrait assister. Un sourire froid et scintillant naquit sur ses lèvres tandis qu'elle imaginait tous ses idiots de petits camarades de Duchesne suppliant d'être invités à la fête. Tout cela en vain, se dit Mimi. Car il n'y aurait pas d'invitations. Seul un SMS envoyé aux bonnes personnes le soir du bal des Quatre-Cents révélerait l'emplacement de l'*after*. Le bal des vampires *off*.

Mimi jeta un coup d'œil à Jack qui tenait une feuille de papier devant sa tête, si bien que son beau visage était caché. Et elle se rappela soudain une scène d'une de leurs vies antérieures : tous les deux faisant la révérence, à la cour de Versailles, le visage dissimulé derrière des masques richement ornés de perles et de plumes.

Bien sûr !

Un bal masqué.

Pour entrer à l'*after*, il faudrait des masques sophistiqués.

Personne ne saurait vraiment qui était qui, qui était invité ou non, ce qui distillerait l'anxiété sociale la plus *exquise*.

Elle aimait beaucoup cette idée. Du moment qu'il s'agissait d'empêcher les autres de s'amuser, Mimi était toujours partante.

TROIS

On ne pouvait pas dire qu'elle n'avait jamais fait ce rêve. De se sentir frigorifiée et mouillée, et de ne pas pouvoir respirer. Tous les autres rêves ressemblaient à celui-ci, sauf que là, ça avait l'air vrai. Elle était gelée, grelottante, et en ouvrant les yeux dans les ténèbres épaisse elle perçut une autre présence dans l'ombre. Une main qui lui agrippait le bras, qui la soulevait, plus haut, plus haut, plus haut, vers la lumière, à travers la surface.

Splash !

Bliss reprit son souffle péniblement, en toussant, et jeta des regards affolés autour d'elle. Ce n'était pas un rêve. C'était la réalité. Elle était immergée au beau milieu d'un lac.

— Ne bouge pas, tu es trop faible. Je vais nous ramener au bord à la nage.

La voix grave qui lui parlait à l'oreille était calme et apaisante. Elle tenta de se retourner pour voir à qui elle appartenait, mais la voix l'interrompit.

— Ne bouge pas, ne regarde pas derrière toi, concentre-toi simplement sur le rivage.

Elle hocha la tête, et des gouttes d'eau coulèrent de ses cheveux dans ses yeux. Elle toussait encore et eut un énorme haut-le-cœur. Ses bras et ses jambes étaient trop faibles pour nager, même dans cette eau immobile. Le lac était calme et tranquille. C'était même à peine un lac. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, Bliss constata qu'elle était à Central Parle, en plein dans le lac artificiel où, l'été précédent, avant sa rentrée à Duchesne, ses parents l'avaient emmenée dîner avec sa sœur au restaurant flottant.

Cette fois, les bateaux n'étaient plus là. On était presque fin

novembre et le lac était désert. Le sol était verglacé et pour la première fois de la soirée, Bliss sentit le froid s'insinuer dans ses veines. Elle se mit à trembler.

— Ça va passer. Ton sang va se réchauffer, ne t'inquiète pas. Les vampires n'attrapent pas d'engelures.

Encore cette voix.

Bliss Llewellyn venait du Texas. C'était la première chose qu'elle disait aux gens qu'elle rencontrait. « Je viens du Texas », comme si l'identification de son État d'origine expliquait tout sur elle : l'accent, les longs cheveux bouclés, les énormes diamants de cinq carats aux oreilles. C'était aussi pour Bliss une manière de se raccrocher à sa ville natale chérie, et à une vie qui lui semblait de plus en plus éloignée de sa réalité actuelle de jolie fille parmi d'autres à New York.

Au Texas, Bliss ne passait pas inaperçue. Elle mesurait un mètre soixante-dix-huit (avec la hauteur des cheveux, facilement un mètre quatre-vingts), elle avait une allure farouche et rien ne lui faisait peur : c'était la seule pom-pom girl capable d'exécuter un saut périlleux depuis le sommet d'une pyramide de cinquante personnes et de retomber sans mal sur ses pieds dans l'herbe tendre du terrain de football américain. Avant de découvrir qu'elle était vampire – ce qui lui donnait cette dextérité –, Bliss attribuait sa coordination à la chance et à l'entraînement.

Avant, elle habitait avec sa famille une gigantesque villa cernée de murs, dans une banlieue très sélecte de Houston, et allait en cours dans la décapotable Cadillac vintage de son grand-père : celle avec de vraies cornes de buffle sur le capot. Mais son père avait grandi à New York, et après une campagne fructueuse comme politicien de premier plan à Houston, il avait abruptement déraciné la famille en briguant – et en remportant – un siège de sénateur vacant à New York.

Bliss avait du mal à s'adapter au rythme frénétique de la Grosse Pomme après la vie à Houston. Elle était mal à l'aise dans toutes les boîtes branchées et les fêtes huppées où la traînait Mimi Force, sa nouvelle meilleure amie autoproclamée. Pour sa part, une bouteille de mousseux, quelques copines et

une bonne comédie sentimentale en DVD suffisaient à son bonheur. Elle n'aimait pas traîner dans les clubs à faire tapisserie pendant que Mimi s'amusait comme une folle.

Mais sa vie était soudain devenue intéressante lorsqu'elle avait rencontré Dylan Ward, le garçon à l'air triste et aux yeux noirs, au regard de braise tellement sexy, qui était entré dans sa vie, cigarette en avant, dans une ruelle du Lower East Side, à peine quelques mois plus tôt. Dylan non plus ne s'intégrait pas à Duchesne : c'était un rebelle, maussade, détaché de tout, qui avait pour seuls amis, tout aussi marginaux, Oliver Hazard-Perry et Theodora Van Alen, les deux élèves les moins aimés de leur niveau. Dylan avait été plus qu'un ami ; c'était un allié, et même un petit ami potentiel. Elle rougit en repensant à ses baisers profonds, pénétrants... Oh, si seulement ils n'avaient pas été interrompus le soir de la fête ! Si seulement...

Si seulement Dylan était encore en vie. Mais il avait été pris par un sang-d'argent, était devenu un des leurs, puis s'était fait tuer lorsqu'il était revenu la voir... pour la *mettre en garde*... Bliss ravalà ses larmes en se remémorant le moment où elle avait trouvé sa veste en boule par terre dans sa salle de bains, couverte de sang.

Bliss avait cru qu'elle ne reverrait plus jamais Dylan, et pourtant... ce garçon qui l'avait secourue... sa voix grave dans son oreille... elle avait eu l'impression de la reconnaître. Elle n'osait pas espérer ; elle ne voulait pas croire une chose qui ne pouvait pas être vraie, qui ne pouvait absolument pas être réelle. Elle s'accrocha à lui tandis qu'il la tirait régulièrement vers le rivage.

Ce n'était pas la première fois que Bliss se réveillait dans un endroit insolite, à quelques centimètres du danger. Pas plus tard que la semaine précédente, en ouvrant les yeux elle s'était retrouvée sur la plus haute saillie du musée des Cloîtres, tout en haut de Fort Tryon Park. Son pied gauche pendait dans le vide, et elle avait repris connaissance juste à temps pour reculer et s'épargner une chute périlleuse. Bliss était consciente qu'elle aurait sans doute survécu avec tout au plus quelques égratignures, et se demanda distraitemment quelles solutions

auraient pu s'offrir à elle, de toute manière, si elle avait voulu se tuer, elle qui était immortelle.

Et voilà qu'aujourd'hui elle se retrouvait au milieu du lac.

Les absences – les cauchemars dans lesquels elle était traquée, ou se trouvait quelque part sans y être – empiraient. Cela avait commencé l'année précédente : des migraines atroces, à vous broyer la tête, accompagnées de visions terrifiantes d'yeux écarlates aux pupilles argentées et de dents aiguisees, étincelantes... de longs couloirs parcourus en courant, poursuivie par la bête, dont l'haleine fétide l'écoeurait par son intensité... qui la rattrapait et la jetait à terre pour dévorer son âme.

Stop, se dit-elle. Pourquoi penser à ça maintenant ? La vision cauchemardesque s'était évanouie. La bête – quelle qu'elle soit – n'existant que dans son imagination. N'était-ce pas ce que son père lui avait dit ? Que les cauchemars faisaient simplement partie de la transformation ? Bliss avait quinze ans, l'âge auquel les souvenirs vampiriques refaisaient surface, l'âge auquel les sang-bleu commençaient à prendre conscience de leur véritable identité d'immortels.

Bliss s'efforça de se remémorer tout ce qui s'était passé plus tôt dans la journée, à la recherche de tout indice lui permettant d'expliquer comment elle pouvait se retrouver à demi noyée dans le lac de Central Park. Elle était allée au lycée comme d'habitude, puis s'était encore rendue à une fastidieuse réunion du Comité. Le Comité était censé leur enseigner, à elle et à tous les nouveaux intronisés, comment contrôler et utiliser leurs pouvoirs de vampires, mais, depuis deux mois, il se consacrait presque exclusivement à l'organisation d'une réception huppée. Sa belle-mère, BobiAnne, était présente à la réunion et avait gêné Bliss avec sa voix de crêcelle et sa tenue vulgaire, un survêtement monogrammé Vuitton des pieds à la tête. Bliss n'aurait même pas cru qu'ils taillaient des vêtements de sport dans le même tissu brun que les bagages. Elle trouvait que sa belle-mère ressemblait à une grosse valise marron et beige.

Ensuite, comme son père était là pour une fois, la famille avait diné au nouveau *Cirque*, récemment réinstallé dans des

locaux somptueux à One Beacon Court. Ce fameux restaurant régalaient les riches et les puissants, et le sénateur Llewellyn avait passé la soirée à serrer la main à d'autres clients prestigieux : le maire, le présentateur du journal télévisé, l'actrice, l'autre sénateur de New York. Bliss avait demandé son foie gras mi-cuit et avait pris un grand plaisir à tartiner de la confiture d'airelles sur la tranche épaisse, riche et onctueuse dans son assiette.

Après le dîner, ils étaient allés voir un opéra, dans la loge privée de la famille. Une nouvelle production d'*Orphée et Eurydice* au Met. Bliss avait toujours adoré l'histoire tragique d'Orphée descendant aux Enfers pour sauver Eurydice et la perdant au dernier moment. Mais elle s'était endormie malgré les grondements de stentor et les chants larmoyants, qui influaient sur ses rêves, la plongeant dans les abîmes aquatiques d'Hadès.

Ses souvenirs s'arrêtaient là. Sa famille était-elle toujours au théâtre ? Son père, assis telle une idole sévère et grave, les mains sous le menton, observant le spectacle avec intensité tandis que sa belle-mère grimaçait et bâillait et que sa demi-sœur, Jordan, articulait silencieusement tous les mots ? Jordan avait onze ans et était une vraie folle d'opéra... folle étant le mot important, de l'avis de Bliss.

Ils étaient près du quai à présent, et la main ferme la hissa le long de l'échelle du ponton. Bliss glissa sur le sol visqueux, mais constata qu'elle pouvait marcher. Qui que fût son sauveteur, il avait raison : son sang de vampire la réchauffait, et dans quelques minutes elle ne remarquerait même plus qu'il faisait cinq degrés. Si elle avait été humaine, elle serait morte, noyée à coup sûr.

Elle baissa les yeux sur ses vêtements trempés. Elle était encore habillée comme au dîner et à l'opéra. Une robe Temperley en satin noir orné de broderies sophistiquées... complètement fichue. Pour le « nettoyage à sec uniquement », c'était raté. Il ne lui restait plus qu'une de ses plates-formes Balenciaga de douze centimètres en cuir verni. L'autre était sans doute au fond du lac. Elle regarda de travers le programme d'opéra qu'elle serrait toujours dans sa main et le lâcha, le

laissant négligemment tomber par terre.

— Merci... dit-elle en regardant derrière elle pour voir enfin le visage de son sauveur.

Mais il n'y avait rien, à part les eaux bleues et calmes du lac artificiel. Le garçon avait disparu.

*Archives du New York Herald
1^{er} octobre 1870*

DISPARITION MYSTÉRIEUSE DE MAGGIE STANFORD

LA FILLE D'UN MAGNAT DU PÉTROLE DISPARAÎT UN SOIR DE BAL. AURAIT-ELLE ÉTÉ DROGUÉE ?

La police de New York s'interroge sur la mystérieuse disparition de Maggie Stanford, seize ans, qui a quitté le domicile de l'amiral Thomas Vanderbilt et de son épouse il y a trois semaines au cours du Bal patricien annuel donné à leur domicile du 800, 5^e Avenue. Sa famille et ses proches ne l'ont pas revue depuis. Maggie Stanford est la fille de Mr et Mrs Tiberius Stanford, de Newport. Malgré leurs efforts, les enquêteurs en charge de cette affaire étrange n'ont pas encore trouvé le moindre indice.

La disparition de miss Stanford, d'après la déposition effectuée au commissariat de la 10^e division, serait survenue le vendredi 22 août. Ce soir-là, d'après sa mère, Dorothea Stanford, bien connue de la bonne société, Maggie a été présentée au Bal patricien et a mené le quadrille. Maggie est d'un caractère discret et effacé. Elle pèse 43 kg, est de constitution fragile, jolie et délicate et, d'après ses proches, d'un tempérament aimable. Les cheveux auburn, les yeux verts, elle est d'une grâce exquise. Ses fiançailles avec lord Alfred Burlington, comte du Devonshire, ont été proclamées le soir du bal.

Mrs Stanford a déclaré à la police que selon elle, sa fille avait été amadouée ou enlevée contre son gré par une personne de mauvaise influence. La famille Stanford a promis une récompense substantielle pour toute information permettant de la retrouver. Tiberius Stanford est le fondateur de Stanford Oil, l'entreprise la plus

florissante des États-Unis.

QUATRE

Mais elle était là, tout près. Theodora en était certaine. La femme qu'elle poursuivait avait disparu par la porte de ce *palazzo* devant lequel elle se trouvait à présent, et pourtant elle n'était nulle part en vue.

Theodora jeta un regard circulaire. Elle se trouvait dans le hall d'entrée d'une petite auberge locale. Une grande partie des superbes palais flottants de l'ancienne Venise avaient été transformés en *pensione* pour les touristes, en petits hôtels un peu miteux dont les balustrades croulantes et la peinture écaillée ne gênaient pas les clients, car leurs brochures sur papier glacé leur avaient promis un aperçu de l'Italie « authentique ».

Une vieille femme avec un foulard noir autour de la tête leva les yeux du comptoir de la réception avec curiosité.

— *La posso aiutare ?* « Puis-je vous aider ? »

Theodora ne comprenait plus. Aucune trace de la femme blonde dans la pièce. Comment avait-elle pu se cacher si vite ? Theodora était littéralement sur ses talons. La pièce n'avait ni portes ni placards.

— *Una donna è appena entrata qui, no ?* dit Theodora. « Une femme vient d'entrer ici, n'est-ce pas ? »

Elle était contente que le lycée Duchesne oblige les élèves à apprendre non pas une mais deux langues étrangères et qu'Oliver l'ait poussée à prendre italien, « pour qu'on puisse mieux commander dans les restaurants Mario Batali », avait-il dit.

La vieille femme fronça les sourcils.

— *Una donna ?*

Elle secoua la tête. La conversation se poursuivit rapidement

en italien.

— Il n'y a que moi ici. Personne n'est entré à part vous.

— Vous êtes sûre ? insista Theodora.

Elle était encore en train d'interroger la propriétaire lorsqu'Oliver arriva. Il se gara devant le bâtiment dans un hors-bord profilé. Il avait découvert qu'un bateau-taxi était bien plus adapté à ses besoins que la gondole à propulsion humaine.

— Tu l'as trouvée ? demanda-t-il.

— Elle était là à l'instant. Je te jure. Mais cette dame dit que personne n'est entré.

— Pas de femme, dit la vieille dame en secouant la tête. Il n'y a que le *professore* qui vive ici.

— Le *professore* ? lui demanda Theodora, dressant l'oreille.

Son grand-père avait été professeur de linguistique, d'après ce qu'elle avait appris au Sanctuaire de l'histoire, les archives des sang-bleu, où étaient conservés tout le savoir et tous les secrets de leur race.

— Où est-il ?

— Parti depuis des mois.

— Quand sera-t-il de retour ?

— Deux jours, deux mois, deux ans... Ce peut être à tout moment. Demain ou jamais, soupira la maîtresse des lieux. On ne peut pas savoir, avec le *professore*. Mais j'ai de la chance, il paie toujours son loyer en temps et en heure.

— Pourrions-nous... pourrions-nous voir sa chambre ? demanda Theodora.

La propriétaire haussa les épaules et désigna l'escalier.

Le cœur tambourinant dans sa poitrine, Theodora gravit les marches, Oliver juste derrière elle.

— Attends, dit-il alors qu'ils atteignaient une petite porte en bois qui donnait sur le palier. (Il secoua la poignée.) C'est fermé. (Il essaya de nouveau.) Pas de chance.

— Zut, s'exclama Theodora. Tu es sûr ?

Elle tendit le bras pour essayer à son tour. Elle tourna le bouton, et le pêne glissa avec un cliquètement.

— Comment tu fais ? s'émerveilla Oliver.

— Je n'ai rien fait.

— C'était complètement verrouillé, dit-il.

Theodora haussa les épaules et poussa doucement la porte. Elle s'ouvrait sur une chambre sobre et bien rangée avec un petit lit, un bureau en bois patiné, et des étagères chargées de livres empilés jusqu'au plafond.

Theodora en prit un sur une étagère basse.

— *Mort et vie dans les colonies de Plymouth*, par le professeur Lawrence Winslow Van Alen.

Elle l'ouvrit à la première page. On y lisait une inscription élégamment calligraphiée : « À ma chère Cordelia. »

— Nous y sommes, chuchota Theodora. Il est ici.

Elle examina encore plusieurs livres sur les étagères et découvrit que la plupart d'entre eux portaient « L. W. Van Alen » comme nom d'auteur.

— Pas en ce moment, non, il n'est pas là, dit la propriétaire depuis la porte, ce qui fit sursauter Theodora et Oliver. Mais la Biennale se termine aujourd'hui, et le *professore* n'en a encore jamais raté aucune.

La Biennale, l'exposition qui se tenait tous les deux ans à Venise, était l'une des manifestations artistiques et architecturales les plus importantes, influentes et exhaustives au monde. Pendant plusieurs mois, une année sur deux, la ville entière était prise d'assaut par une foule internationale d'artistes, de marchands d'art, de touristes et d'étudiants participant avec enthousiasme à ce festival historique. Theodora et Oliver avaient raté l'événement pendant le week-end, trop occupés par leur vaine recherche du professeur Van Alen.

— Si ça se termine aujourd'hui, dit Theodora, on a intérêt à se dépêcher.

La propriétaire hocha la tête et quitta la pièce.

Theodora s'interrogea de nouveau sur la femme qui ressemblait si étonnamment à sa mère. Était-ce bien cette dernière qui l'avait conduite jusqu'à son grand-père ? Était-ce une manière de l'aider ? Était-ce seulement son esprit que Theodora avait vu ?

Ils descendirent l'escalier en hâte et trouvèrent la maîtresse des lieux en train de ranger des papiers à la réception.

— Merci pour toute votre aide, dit Theodora en s'inclinant devant la vieille femme.

— Eh ? Excusez-moi. *Posso aiutare lei ?* fit sèchement la vieille femme.

— Le *professore*, la Biennale, nous allons essayer de le trouver, maintenant.

— *Professore* ? Non, non. Pas de *professore*...

La vieille se signa et se mit à secouer la tête.

Theodora fronça les sourcils.

— Pas de *professore* ? Qu'est-ce qu'elle a voulu dire, à ton avis, demanda-t-elle à Oliver.

— Lui parti... il y a deux années, dit la propriétaire dans un anglais hésitant. Lui plus habiter ici.

Mais vous venez de dire... reprit Theodora. Nous venons d'en parler, en haut. Nous avons vu sa chambre.

— Je jamais vu vous dans ma vie, sa chambre fermée, dit la propriétaire, l'air surpris et s'accrochant avec détermination à son anglais bancal, même s'il était évident que Theodora parlait couramment l'italien.

— *Ma eravamo qui un attimo fa*, insista cette dernière.

« Mais nous étions là à l'instant ! »

La femme secoua la tête en lui jetant un regard torve et marmotta dans sa barbe.

— Elle a quelque chose de changé, chuchota Theodora à Oliver en sortant de l'auberge.

— Ouais, elle est encore moins aimable, plaisanta Oliver.

Theodora se retourna pour regarder une fois de plus la vieille femme en colère, et remarqua sous son menton une verrue d'où sortaient quelques poils. La vieille qui avait parlé avec eux plus tôt n'était pourtant pas affligée d'une telle disgrâce, Theodora en était sûre.

CINQ

Mimi regarda vibrer son téléphone en sortant de son cours de français.

Je suis sur la liste ?

Encore un SMS. C'était le septième de la journée. Les gens ne pourraient-ils pas se calmer un peu ?

Sans qu'on sache comment, en moins de vingt-quatre heures, la nouvelle que la fabuleuse Mimi Force organisait un *after* après le bal des Quatre-Cents s'était transmise à toute l'élite des vampires ados de New York. Bien sûr, Mimi elle-même l'avait dit à Piper Crandall, la pire pipelette du lycée, et Piper avait fait en sorte que tout le monde sache exactement ce qui se préparait. L'emplacement était secret. C'étaient les jumeaux Force qui invitaient. Mais personne ne saurait s'il était invité avant le soir de l'événement. De la pure torture mondaine !

Réponds-moi juste par O ou par N !

Elle effaça le message sans répondre.

Mimi descendit l'escalier secondaire de Duchesne qui menait à la cantine, au sous-sol. Sur son passage, plusieurs sang-bleu tentèrent d'attirer son attention.

— Mims... entendu parler de l'*after*... Super-idée, tu as besoin d'aide ? Mon père peut faire venir Kanye comme DJ, proposa Blair McMillan, dont le père dirigeait le plus grand label de musique au monde.

— Hé ! Mimi, je suis invitée, hein ? Je peux amener mon

copain ? C'est un SR... Pas de problème ? minauda Soos Kemble.

— Coucou, ma chérie, tu as bien eu ma réponse ? s'écria Lucy Forbes en soufflant à Mimi un baiser exagéré.

Mimi leur sourit gracieusement à toutes et posa un index sur ses lèvres.

— Je ne peux rien dire sur rien. Mais vous saurez bien assez tôt.

En bas, à la cantine, sous le miroir baroque doré suspendu en face de la cheminée, Bliss Llewellyn chipotait mollement son sushi, comme s'il s'agissait d'un spécimen particulièrement peu ragoûtant. Mimi devait la retrouver pour le déjeuner, et elle était en retard, comme d'habitude. Bliss était heureuse de ce répit, qui lui permettait de se perdre dans les événements de la veille au soir.

Dylan. C'était forcément lui. L'étranger du parc, celui qui l'avait sauvée de la noyade. Bliss était bien forcée de croire qu'il avait survécu à l'attaque du sang-d'argent. Peut-être était-il en cavale à présent, et peut-être cela l'aurait-il mis en danger de révéler son identité. Comme un super-héros, pensa-t-elle rêveusement. Qui d'autre aurait pu percevoir sa détresse ? Qui d'autre aurait pu traverser à la nage les eaux glacées du lac pour aller la chercher ? Qui d'autre aurait été si fort ? Qui d'autre aurait pu lui donner une telle sensation de sécurité ?

Bliss serrait cette information contre elle comme une couverture bien chaude. Dylan était *vivant*. Forcément.

— T'as pas faim ? lui demanda Mimi en se glissant à côté d'elle.

Pour toute réponse, Bliss repoussa son plateau et fit la grimace. Elle chassa Dylan de son esprit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'*after* au sujet de laquelle tout le monde me bassine ? Personne ne me croit quand je dis que je ne suis absolument pas au courant. Jack et toi, vous faites une fête après le bal, c'est ça ?

Mimi jeta un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, et c'est seulement une fois

certaine d'être à l'abri des oreilles indiscrettes qu'elle prit la parole.

— Oui, oui, j'allais t'en parler aujourd'hui.

Elle informa Bliss des détails. Elle avait trouvé le local parfait : une synagogue abandonnée en ville. Rien ne pouvait faire plus plaisir à Mimi que de présider à une nuit de débauche dans un lieu autrefois sacré. Le centre Angel-Orensanz était un bâtiment néogothique situé au milieu du Lower East Side. Il avait été conçu comme synagogue en 1849 par un architecte de Berlin qui s'était inspiré de la cathédrale de Cologne. Mimi n'était pas la seule New-Yorkaise à aimer organiser des soirées extravagantes dans cet espace : le centre avait déjà abrité plusieurs défilés de mode pendant la Fashion Week, et c'est d'ailleurs ce qui lui en avait donné l'idée. Mimi se fichait bien d'être originale : ce qu'elle voulait, c'était être au cœur de l'action, et en ce moment, les synagogues désaffectées, c'était *hype*.

— C'est un vrai foutoir à l'intérieur, triompha Mimi. Le genre colonnes en décomposition et poutres apparentes... On dirait une ruine sublime, chuchota-t-elle. On va tout éclairer avec des petites bougies : pas de lumière électrique du tout ! Et voilà, rien d'autre pour le décor. L'ambiance est parfaite comme ça. Il n'y a rien à ajouter.

Mimi arracha une feuille de son classeur et la passa à Bliss.

— Voilà qui je pensais inviter. J'ai fait la liste pendant mon contrôle de français.

Mimi était inscrite en français niveau avancé, mais c'était une vaste plaisanterie. Une fois que sa mémoire de vampire était remontée à la surface, elle avait découvert qu'elle parlait couramment la langue.

Bliss examina tous les noms. Froggy Kernochan. Jaime Kip. Blair McMillan. Soos Kemble. Rufus King. Booze Langdon.

— Ce sont tous des membres du Comité. Mais quand même pas *tous* les membres du Comité, remarqua-t-elle.

— Exactement.

— Tu n'invites pas Lucy Forbes ? demanda Bliss, frappée de stupeur.

Lucy Forbes était sang-bleu, élève en terminale et première

au classement du lycée.

Mimi plissa le nez.

— Lucy Forbes est une flotte. Une petite fayote.

Elle avait une dent contre cette fille depuis que Lucy avait rapporté que Mimi abusait de ses familiers humains en s'en repaissant sans respecter le temps de repos obligatoire de quarante-huit heures.

Elles descendirent dans la liste, Bliss proposant un nom, Mimi le rejetant.

— Et Stella Van Rensselaer ?

— Une troisième ! Pas de bébés à cette fiesta.

— Mais elle va être intronisée au printemps prochain. Je veux dire, elle *est* sang-bleu, argua Bliss.

Tous les noms des vampires sang-bleu potentiels étaient consultables par les membres du Comité, afin qu'ils puissent garder un œil sur leurs plus jeunes pairs, de même que Mimi avait pris Bliss sous son aile plus tôt dans l'année.

— Beurk. Non, dit Mimi.

— Carter Tuckerman ? proposa Bliss en pensant à ce garçon amical et maigre qui passait les réunions du Comité à prendre des notes abondantes en sa qualité de secrétaire.

— Ce tocard ? Et puis quoi, encore ?

Bliss soupira. Elle n'avait pas vu le nom de Theodora non plus sur la liste, ce qui la contrariait.

— Et qu'est-ce qu'on fait pour les... tu sais... nos « chers et tendres », les familiers ? demanda Bliss.

Les sang-bleu employaient le terme « familiers humains » pour décrire la relation de dépendance entre les races mortelle et immortelle. Les familiers humains étaient les amants, les amis, les précieux réservoirs dont les vampires tiraient leurs plus grandes forces.

— Pas de sang-rouge à cette fête. C'est comme le bal des Quatre-Cents, sauf que c'est encore plus fermé. Vampires uniquement.

— Les gens ne vont vraiment pas être contents, l'avertit Bliss.

Mimi lui fit son sourire de chat-qui-vient-de-boulotter-le-canari.

— Précisément.

SIX

La Biennale de Venise se déroulait dans plusieurs pavillons adjacents, de manière que les visiteurs passent par une longue série de salles obscures à la recherche des installations vidéo qui s'allumaient en grésillant dans des coins inattendus. Des visages projetés sur des boules de vinyle s'étiraient et se contractaient en poussant des cris et des petits rires ; des fleurs s'épanouissaient et se fanaient sur les écrans ; une autoroute de Tokyo déversait son trafic, oppressant et menaçant.

À leur arrivée à Venise, Theodora était animée d'une énergie sauvage, presque fiévreuse. Elle était infatigable dans sa recherche, obstinée et volontaire. Mais son enthousiasme s'était essoufflé lorsqu'il était devenu évident que retrouver son grand-père ne serait pas aussi facile qu'elle l'avait cru. Elle était venue avec un nom et rien d'autre : elle ne savait même pas à quoi il ressemblait. Vieux ? Jeune ? Sa grand-mère lui avait dit que Lawrence était un exilé, un exclu de la communauté sang-bleu. Et si toutes ces années d'isolement l'avaient rendu fou et incontrôlable ? Ou, pire, s'il n'était plus en vie ? Et s'il s'était fait prendre par un sang-d'argent ? Mais à présent, après avoir vu la chambre du professore, elle était emplie du même espoir farouche qu'à son arrivée. *Il est ici. Il est en vie. Je le sens.*

Theodora errait d'une salle à la suivante, scrutant les coins sombres à la recherche d'un signe, d'un indice qui la mèneraient jusqu'à son grand-père. Elle trouva la plupart des pièces exposées intrigantes, quoiqu'un peu tarabiscotées ou un chouïa prétentieuses. Quel était le sens d'une femme arrosant la même plante à l'infini ? Était-ce important ? En regardant la vidéo, elle prit conscience qu'elle était comme la femme, piégée dans une tâche répétitive, tel Sisyphe avec son rocher.

Oliver avait déjà sauté plusieurs installations pour avancer. Il consacrait le même temps à chaque pièce : environ dix secondes. Il prétendait que cela lui suffisait pour comprendre l'art. Ils étaient censés s'appeler s'ils trouvaient quoi que ce soit, bien qu'Oliver ait fait remarquer que ni l'un ni l'autre ne savait à quoi ressemblait Lawrence Van Alen. Oliver n'était pas aussi convaincu que Theodora qu'une visite à la Biennale porterait des fruits, mais il avait préféré ne rien dire.

Elle s'arrêta à l'entrée d'une pièce baignée d'une brume écarlate. Une lumière unique traversait tout l'espace, projetant un équateur orange dans l'étendue de lumière rouge. Theodora entra et s'immobilisa un instant pour admirer.

— C'est un Olafur Eliasson, lui expliqua un jeune homme debout à côté d'elle. C'est beau, non ? On sent l'influence de Flavin.

Theodora opina. Comme ils avaient étudié Dan Flavin en histoire de l'art, elle connaissait son travail.

— D'un autre côté, tout l'art au néon n'est-il pas influencé par Flavin ? demanda-t-elle avec insolence.

Il y eut un silence embarrassé et Theodora commença à s'éloigner, mais son compagnon reprit la parole.

— Dites-moi. Pourquoi êtes-vous venue en Italie ? lui demanda le beau et jeune Italien dans un anglais aux inflexions parfaites. Visiblement, vous n'êtes pas une touriste de l'art, comme celles qui ont de gros appareils photo et un guide sous le bras. Je parie que vous n'avez même pas vu le nouveau Matthew Barney.

— Je cherche quelqu'un, rétorqua Theodora.

— À la Biennale ? Vous savez sur quel site ?

— Il y en a plusieurs ?

— Bien sûr, ici ce ne sont que les *giardini* ; il y a aussi l'*Arsenale* et la *Corderia*. Toute la ville de Venise se transforme pour la Biennale. Vous aurez du mal à trouver une personne en particulier. Il y a presque un million de visiteurs... Les jardins à eux seuls comptent une trentaine de pavillons.

Theodora sentit son cœur sombrer. Elle ne savait pas que la Biennale était un ensemble de lieux aussi vaste et déroutant. Elle avait longé la promenade et dépassé d'autres bâtiments

avant de pénétrer dans le pavillon italien, mais elle n'avait aucune idée de ce qui s'étendait au-delà. Les jardins étaient un vaste paysage rempli de constructions de toutes les époques, chacune bâtie par son pays d'origine. Chaque bâtiment avait son style propre et abritait des œuvres de son pays.

Si ce garçon disait vrai, aller à la Biennale à la recherche du *professore* revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin.

Inutile.

Impossible.

Un million de personnes par an ! Ce qui signifiait que des milliers et des milliers d'individus se trouvaient à l'exposition en ce moment même. Avec des chiffres pareils, elle ferait aussi bien d'abandonner tout de suite.

Theodora se désespérait. Jamais elle ne trouverait son grand-père. Qui qu'il fût, où qu'il fût, il ne voulait pas être trouvé. Elle se demandait pourquoi elle était tellement directe avec le garçon, mais elle sentait qu'elle n'avait rien à perdre. Quelque chose dans ses yeux la mettait à l'aise, lui donnait une impression de sécurité.

— Je cherche quelqu'un que l'on appelle le *professore*. Lawrence Winslow Van Alen.

Le garçon examina Theodora avec une décontraction insolente pendant qu'elle jetait un regard circulaire dans la pièce éclairée de rouge. Il était grand et mince, avec un nez d'aigle, des pommettes saillantes et une mèche de cheveux épais, blond caramel. Il portait une écharpe de soie blanche autour du cou, une veste en lainage de bonne coupe et des lunettes Aviator à monture dorée remontées sur son front harmonieux.

— Il ne faut pas chercher celui qui ne souhaite pas être trouvé, dit-il brusquement.

— Pardon ?

Theodora pivota pour lui faire face, surprise par sa réponse inattendue. Mais le garçon avait déjà plongé sous un rideau épais en feutre noir et disparu.

Theodora sortit du pavillon italien pour regagner les pavés

inégaux de la promenade principale, composant le numéro d'Oliver sur son portable tout en courant après le garçon.

— Madame a sonné ? demanda Oliver avec une obséquiosité comique.

— Il y a un garçon : grand, blond, genre pilote de course. Lunettes Aviator, gants de conduite, veste en tweed, écharpe en soie, le décrivit Theodora qui haletait en courant.

— Tu cours après un top-model ? Je croyais que tu cherchais ton grand-père, s'esclaffa Oliver.

— J'étais en train de lui parler. Je lui ai dit le nom de mon grand-père, et là il a disparu. Je crois que je tiens une piste... Allô ? Ollie ? T'es là ? Allô ?

Theodora secoua son portable et remarqua qu'il n'avait aucune barre. Zut. Pas de réseau.

Parcourir les expositions des jardins, c'était comme voyager dans le temps. Des atriums gréco-romains étaient enchevêtrés avec des structures modernistes, nettes et audacieuses. Les bâtiments se dissimulaient au détour de longs sentiers et derrière des bosquets. Theodora soupira, un instant impuissante.

Mais elle ne l'était pas. Elle sentait sa présence. Elle vit sa silhouette passer derrière une copie de théâtre grec. Il fonçait entre les colonnes, apparaissant et disparaissant à ses yeux. Theodora plongea en avant, attentive à conserver une vitesse normale cette fois, pour ne pas éveiller l'attention des touristes éparpillés.

Elle repéra le garçon qui se précipitait dans un petit bois, mais fut déconcertée en arrivant sur place. Il n'y avait qu'un bâtiment devant elle. Elle gravit rapidement les marches et entra. Une fois dedans, elle comprit ce qui l'avait troublée.

L'intérieur était conçu de manière à ressembler à un patio en extérieur ; des arbres traversaient le toit à claire-voie, si bien que la pièce donnait l'impression qu'on se trouvait dehors. La cour pavée de pierres blanches était parsemée de sculptures. Tout autour d'elle, Theodora entendait des voix s'exprimer en italien, dominées par les fières déclamations des guides touristiques.

Concentre-toi, se dit-elle. Écoute-le. Écoute ses pas.

Elle ferma les yeux, s'efforçant de le sentir, de zoomer sur son odeur particulière, se remémorant le mélange de cuir et d'eau de Cologne qui émanait de son écharpe en soie, comme s'il sortait tout juste d'une voiture de sport flambant neuve, rapide, étincelante. *Là !* Elle repéra le garçon à l'autre bout de l'espace.

Cette fois elle n'eut pas peur d'utiliser sa vitesse, sa force. Elle courut si vite qu'elle avait l'impression de voler, et comme avant, cela la rendit euphorique. Elle se sentait même plus forte que lorsqu'elle était partie à la poursuite de la femme qui ressemblait à sa mère, plus tôt dans l'après-midi. Elle allait le rattraper.

Il s'enfonçait dans les jardins. Les bâtiments devenaient progressivement plus modernes, avec des formes presque effrayantes. Elle traversa une structure tout en verre, avec des mots et des noms gravés sur les parois. Une autre se composait de tubes de plastique vivement colorés et brillants comme des sucres d'orge. Elle vit sa silhouette se déplacer à l'intérieur.

Dans le pavillon, il faisait sombre. Un plancher de verre séparait le spectateur de l'œuvre d'art en dessous. Ou du moins, elle supposait que c'était de l'art. Tout ce qu'elle voyait était une masse de robots-jouets grouillants qui grinçaient et se grimpaienit dessus sans fin tandis que des lumières colorées clignotaient en rouge, bleu et vert dans la pénombre. Elle perçut un mouvement et, du coin de l'œil, vit la tête du garçon apparaître rapidement à l'autre bout de la pièce.

— STOP ! cria-t-elle.

Il la regarda, sourit, puis disparut de nouveau.

Theodora ressortit dans l'allée du jardin et scruta derechef la foule à sa recherche. Rien.

Oh, à quoi bon ?

Elle réfléchit pendant un moment. Elle essaya d'imaginer Lawrence et l'endroit où il pouvait bien être ; et aussi, ce qui pouvait l'attirer en ce lieu. La Biennale.

C'est alors qu'elle se rappela le plan dans sa poche arrière. Elle le sortit et étudia l'allée sinuuse qui reliait les pavillons entre eux. Elle se sentit idiote pendant une seconde de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elle replia la carte et marcha d'un pas vif

vers sa nouvelle destination.

Son portable sonna. Oliver.

— Théo, t'es où ? Je m'inquiétais.

— Je vais bien, dit-elle, contrariée d'être interrompue.
Écoute, je te rappelle. Je crois que je sais où il est.

— Qui ça ? Theodora, où vas-tu ?

— Tout va bien, dit-elle avec impatience. Ollie, s'il te plaît, ne t'en fais pas pour moi. Je suis un vampire.

Elle raccrocha. Quelques minutes plus tard, elle se trouvait devant un petit bâtiment de brique rouge. Une construction modeste, comparée aux structures pour la plupart extravagantes de l'exposition. La façade était de style géorgien, américain ancien, avec des bordures peintes en blanc et une balustrade en fer forgé finement ouvragé. C'était une relique d'une autre époque, et le genre d'endroit qui rappelait... les premières colonies d'Amérique.

Elle n'avait pas plus tôt remis le plan dans sa poche qu'elle revit le garçon. Il semblait avoir vieilli pendant la poursuite : il respirait avec difficulté et avait les cheveux de travers.

Il eut l'air surpris de la trouver là.

— Encore vous, dit-il.

C'était sa chance. Cordelia lui avait dit, avant d'expirer dans ce cycle, que si jamais elle trouvait Lawrence ou toute personne susceptible de la mener jusqu'à lui, elle devrait prononcer les paroles suivantes.

Elle les énonça clairement, et de la voix la plus assurée qu'elle put.

— *Amice specialis, auxilium tuum in occuito advoco. Nihil celo. Victoria mea in tuis manibus est.* « Je viens en secret chercher ton aide, ami spécial. Je n'ai rien à cacher. Ma vie est entre tes mains. »

Il plongea dans ses yeux un regard fixe et glacial qui ne pouvait appartenir qu'à un semblable de Theodora, et les mots s'évanouirent dans le silence.

— *Dormi,* lui ordonna-t-il, et sur un geste de sa main elle sentit les ténèbres s'abattre sur elle pendant qu'elle s'évanouissait.

Archives du New York Herald
15 mars 1871

RUPTURE DE FIANÇAILLES

LORD BURLINGTON ET MAGGIE STANFORD NE SE MARIERONT PAS. MAGGIE STANFORD TOUJOURS PORTÉE DISPARUE.

Les fiançailles de Maggie Stanford, la fille de Mr Tiberius Stanford et de Mrs Dorothea Stanford, de Newport, et de lord Alfred Burlington, de Londres et du Devonshire, ont été rompues. Le mariage aurait dû avoir lieu aujourd’hui.

Maggie Stanford a mystérieusement disparu pendant la nuit du Bal patricien, il y a six mois. Le surintendant Campbell poursuit son enquête. La famille Stanford soupçonne un acte criminel, bien qu'aucune demande de rançon ni aucune trace d'enlèvement n'aient été découvertes. Une récompense substantielle est promise pour toute information qui permettrait de localiser Maggie Stanford.

SEPT

La pièce était une véritable bonbonnière, au tout dernier étage de l'un des plus hauts gratte-ciel de Manhattan, une tour de verre et de chrome, et en contemplant le superbe horizon de New York, Mimi aperçut son reflet dans la baie vitrée et sourit.

Elle portait une robe. Mais pas n'importe quelle robe. C'était une pièce de haute couture composée de milliers de rosettes de mousseline cousues ensemble à la main pour dessiner une silhouette d'une élégance aérienne, éthérée. Le bustier sans bretelles serrait sa taille menue de cinquante-six centimètres, et ses somptueuses mèches dorées tombaient en cascade sur ses épaules laiteuses et sa chute de reins ferme et musclée. C'était une robe à cinq zéros, un chef-d'œuvre unique comme seul John Galliano était capable d'en créer. Et elle était à elle, au moins pour une soirée.

Elle se trouvait dans les salons VIP de la maison Christian Dior. Un show-room très fermé où l'on n'entrait que sur invitation. Les portants qui entouraient Mimi étaient couverts de robes tout droit venues par avion des podiums parisiens : des prototypes que seules des top-models et des mondaines à la taille mannequin pouvaient rêver de porter.

La robe Dior portée par Nicole Kidman à la cérémonie des Oscars était là, et ici celle que Charlize Theron avait portée aux Golden Globes.

— Éblouissant, prononça l'hôtesse de chez Dior avec un rapide mouvement du menton. Absolument, c'est la bonne.

Mimi prit une flûte de Champagne sur le plateau d'argent que lui présentait un serviteur en gants blancs.

— Peut-être, admit-elle, sachant très bien qu'avec la traîne de quinze mètres, elle ferait sensation en arrivant à la soirée.

C'est alors que Bliss s'encadra dans la porte.

Mimi l'avait invitée à se joindre à elle, pensant que ce serait amusant d'avoir un public pour la regarder essayer des robes. Elle aimait par-dessus tout avoir une amie à sa botte pour lui faire admirer sa beauté et ses priviléges. Ce qu'elle n'avait pas prévu en revanche, c'était que l'employée de chez Dior tomberait à la renverse devant Bliss et l'encouragerait à emprunter une robe elle aussi. Il faut dire que depuis que Bliss avait été engagée par l'agence de mannequins Farnsworth Modeling, et que son visage et sa silhouette avaient été affichés dans toute la ville lors de la campagne Civilisation Couture pour laquelle elle avait posé avec Theodora Van Alen, la rose du Texas était devenue une authentique célébrité new-yorkaise... un fait que Mimi ne lui avait pas encore pardonné. Bliss avait même été élue « fille du moment » par *Vogue*, et des sites Web entiers se consacraient à l'observation de tous ses faits et gestes. Mimi était bien obligée d'affronter l'horrible vérité : son amie était célèbre.

— Les filles ! Qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda Bliss.

Mimi et l'hôtesse Dior se retournèrent. Le sourire de Mimi s'évanouit. La vendeuse courut rejoindre Bliss Llewellyn.

— *Sublime* ! déclara-t-elle. Si seulement John était là pour vous voir !

Bliss portait une somptueuse robe en velours vert très foncé – presque noir – qui mettait spectaculairement en valeur sa cascade de boucles blond-roux. Son teint d'ivoire pâle semblait presque translucide à côté de la couleur profonde, riche comme un sombre joyau, de la robe. Le décolleté, outrageusement plongeant, se découvrait des clavicules au nombril et offrait une vue généreuse sur sa poitrine sans toutefois tomber dans la vulgarité. Le haut était brodé d'un millier de cristaux Swarovski qui scintillaient sur le tissu comme les étoiles dans un ciel nocturne. C'était une robe fantastique, dessinée pour faire sensation, le genre de robe capable de propulser une comédienne inconnue dans la liste des superstars, une concurrente directe des fameuses épingle à nourrice Versace d'Elizabeth Hurley.

— J'aime bien.

Bliss hocha la tête. Elle dominait Mimi du haut de ses talons aiguilles incrustés de pierreries, et elles se regardèrent toutes les deux dans la glace.

À côté de la robe du soir sévère mais sexy de Bliss, Mimi, dans ses rosettes rose pastel, paraissait soudain quelconque, et son sourire se fana sous les spots tandis que Bliss tourbillonnait et dansait dans toute la pièce.

— Elle a l'air lourde comme ça, dit Bliss en soulevant l'ourlet, mais elle est très légère, en fait.

— C'est de la soie vénitienne, intervint l'hôtesse Dior. Une des plus belles du monde. Dix religieuses belges ont perdu la vue à la fabriquer, plaisanta-t-elle. Bien, mesdemoiselles, je suppose que nous sommes parées ?

Mimi secoua la tête. Il était hors de question qu'elle laisse Bliss lui voler la vedette, lui voler sa soirée. Elle était déterminée à être sans conteste la plus belle fille à la ronde, et ce ne serait pas possible si Bliss la surpassait dans cette tenue d'un faste inouï.

Même si c'était elle qui avait eu l'idée de se rendre dans les salons VIP, il lui fallait à présent un plan B. Elle ne se contenterait pas d'une robe descendue des podiums : il lui en fallait une faite sur mesure et dessinée, pour elle seulement, par le maître. Balenciaga.

Elles quittèrent le show-room et traversèrent la rue pour aller grignoter rapidement chez *Fred*, le restaurant du dernier étage de chez *Barneys*. Les hôtesses les installèrent immédiatement dans un box confortable pour quatre près des fenêtres, où elles pouvaient être vues par la clientèle chic. Mimi repéra Brannon Frost, la rédactrice en chef sang-bleu de Chic, assise en face d'elles en compagnie de sa fille de quatorze ans, Willow, en troisième à Duchesne.

Bliss avait une mine resplendissante et son visage rayonnait de bonheur. Elle parlait encore de la robe.

— Oui, oui, c'est clair, elle t'allait super-bien, dit Mimi d'une voix monocorde.

Le sourire de son amie vacilla, et Bliss avala une gorgée d'eau pour camoufler sa déception. Le désintérêt de Mimi indiquait

que toute discussion concernant sa robe de bal était close. Bliss se reprit rapidement.

— Mais la tienne était su-bli-mi-ssime. Le rose te va trop bien.

Mimi haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je crois que je vais aller jeter un œil ailleurs. Dior, c'est tellement outré, tu ne trouves pas ? C'est *too much*, comme on dit. Un peu trop chargé. Mais bien sûr, si c'est ce qu'on cherche, c'est fabuleux.

Elle dit cela avec condescendance tout en feuilletant le menu relié de cuir.

— Alors, tu vas aller où, à ton avis ? demanda Bliss tout en s'efforçant de ne pas sentir la piqûre des petits dards de Mimi.

Elle savait qu'elle était superbe dans cette robe et que Mimi était juste jalouse : elle était toujours comme ça. La dernière fois qu'elles étaient allées faire du shopping, elles avaient trouvé toutes les deux un merveilleux manteau en astrakan chez Intermix, une boutique branchée du centre. Mimi avait permis à Bliss de l'acheter, mais seulement après avoir déprécié celles qui portaient de la fourrure.

— Mais vas-y, ma chérie. Je sais qu'il y a des gens qui se fichent complètement de la souffrance des petites bêtes sans défense.

Résultat : Bliss avait acheté le manteau, mais elle ne l'avait encore jamais porté. Un point pour Mimi Force.

Cette garce était tout simplement verte de jalouse. *J'étais super dans cette robe*, pensa Bliss avant d'avoir immédiatement honte de penser à son amie de cette manière. Mimi était-elle vraiment jalouse ? Qu'est-ce qui pouvait bien rendre la belle Mimi jalouse, *au monde* ? Sa vie était du genre parfait. Bliss interprétait sans doute trop sa réaction. Et si Mimi avait raison ? La robe était peut-être *too much*. Peut-être qu'après tout elle aurait tort de la porter. Si seulement il y avait eu quelqu'un d'autre avec elle au show-room, quelqu'un comme Theodora, dont Bliss savait qu'elle serait capable de donner un avis honnête ! Theodora ne savait même pas à quel point elle était jolie ; elle se cachait toujours sous ses hardes de clocharde.

— Je ne sais pas où je vais trouver une robe de bal, dit Mimi

d'un air détaché. Mais je suis sûre que je trouverai quelque chose.

Elle n'allait pas dévoiler tout de suite l'as qu'elle avait dans la manche. Elle serait mal si Bliss avait la même idée et allait aussi demander au styliste de Balenciaga de lui dessiner une robe de bal.

Le serveur arriva et elles commandèrent deux steaks au poivre. Bleus.

— Signant.

Mimi sourit en montrant juste à peine le bout de ses crocs, si bien que le serveur eut l'impression d'avoir rêvé.

— Cru, ajouta Bliss sur le ton de la plaisanterie en lui rendant le menu, même si elle ne plaisantait pas vraiment.

— Enfin bref, dit Mimi en prenant une gorgée d'eau et en parcourant du regard le restaurant animé pour voir si quelqu'un la regardait.

C'était le cas. Plusieurs femmes – des touristes, au vu de leurs cardigans pastel et de leurs chouchous années quatre-vingt dans les cheveux –, que les serveuses avaient reléguées aux places les plus obscures, parlaient d'elle à voix basse. « C'est Mimi Force. Tu sais, Force News ? Son père est multi-milliardaire, tu vois ? Il y avait un article sur elle dans le *Styles* de la semaine dernière. C'est un peu la nouvelle Paris Hilton. »

— Je disais donc, ce n'est pas vraiment une question de robe. C'est une question de cavalier, dit Mimi.

— De cavalier ? s'étrangla Bliss. Je ne savais pas qu'il fallait trouver des cavaliers pour ce truc.

Mimi éclata de rire.

— Bien sûr qu'il faut un cavalier, banane. C'est un bal.

— Tu y vas avec qui, toi ?

— Jack, bien sûr, répliqua immédiatement Mimi, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

— Ton frère ? lui demanda Bliss, abasourdie. Euh, mais... beuh ?

— C'est une tradition familiale, rétorqua Mimi, vexée. Les jumeaux sortent toujours en couple. Et en plus, ce n'est pas comme si...

— Pas comme si... l'encouragea Bliss.

Mimi voulait dire « ce n'est pas comme si c'était vraiment mon frère », mais ce n'était ni le moment ni le lieu d'expliquer leur histoire d'amour compliquée et immortelle et le lien qui les unissait. Bliss ne comprendrait pas. Elle ne maîtrisait pas encore pleinement tous ses souvenirs et ne serait pas présentée officiellement avant le bal de l'année suivante.

— Rien, dit Mimi pendant que l'on posait leurs plats devant elles. Ouh ! Je crois que celui-ci respire encore.

Elle sourit en coupant son steak, faisant couler un filet de sang rouge sur son assiette blanche immaculée.

Un cavalier, se dit Bliss. Un cavalier pour le bal des Quatre-Cents. Elle savait qu'il n'y avait qu'un garçon au monde dont elle aurait voulu pour l'escorter.

— Bon, et toi ? Tu pourrais peut-être y aller avec Jaime Kip, lui suggéra Mimi. Il est hyper-mignon et totalement dispo.

En fait, Jaime Kip avait une copine, mais comme elle était sang-rouge, dans l'esprit de Mimi elle ne comptait pas.

— Écoute, Mimi, il faut que je te dise quelque chose, chuchota Bliss.

Elle n'avait pas eu l'intention de se confier à elle au départ, mais elle n'arrivait plus à garder ses pensées et ses espoirs pour elle. Surtout depuis qu'elles étaient en train de parler garçons.

Mimi haussa les sourcils.

— Vas-y.

— Je crois que Dylan est en vie, dit Bliss avant de lui expliquer, dans un flot de paroles presque incohérent, comment elle s'était retrouvée à moitié noyée dans le lac de Central Parle et avait été secourue par un garçon, un garçon dont elle n'avait jamais vu le visage, mais dont elle n'avait que trop bien reconnu la voix.

Mimi regarda son amie avec commisération. Elle avait appris par son père ce qui s'était passé. Dylan s'était fait attaquer et tuer par un sang-d'argent. Il n'y avait aucun espoir de survie. Son corps n'avait jamais été retrouvé, mais la déposition de Bliss devant le Comité racontant cette tragique soirée ne laissait aucune illusion sur son sort.

— Bliss, ma chérie, je trouve ça vraiment adorable, ta manière de croire que ce garçon, ton soi-disant « sauveur », est

Dylan. Mais c'est impossible. Tu sais aussi bien que moi que...

— Que quoi ? lui demanda Bliss, sur la défensive.

— Que Dylan est mort.

Les mots restèrent suspendus entre elles.

— Et qu'il ne reviendra jamais, Bliss. Jamais. (Mimi soupira et posa son couteau et sa fourchette.) Alors, parlons sérieusement. Tu veux que je t'arrange le coup ? Je trouve Jaime Kip vraiment trop mignon.

HUIT

Lorsqu'elle se réveilla, Theodora était couchée dans un immense lit au milieu d'une vaste chambre meublée dans un style qui ne pouvait qu'être qualifié de médiéval et royal. Une tapisserie gigantesque et menaçante décrivant la mort d'une licorne décorait le mur du fond, un lustre doré gigantesque garni d'une centaine de chandelles dégoulinantes pendait au plafond, et le lit lui-même était recouvert de toutes sortes de fourrures épaisses et moelleuses. Toute la pièce avait une élégance brute, primitive.

Elle cligna des yeux et porta vivement les mains à son cou. Mais il n'y avait pas trace de morsure. Au moins, ce danger-là était écarté.

— Ah, vous êtes réveillée.

Theodora se retourna au son de la voix. Une servante en robe noire et tablier blanc lui fit une petite révérence.

— Suivez-moi, si vous le voulez bien, miss Van Alen, dit-elle. Je dois vous emmener en bas.

Comment connaît-elle mon nom ?

— Où suis-je ? demanda Theodora en rejetant les couvertures et en remettant les pieds dans ses bottes de moto qui gisaient par terre.

— Au palais des Doges, répondit la bonne en la guidant hors de la pièce, en direction de l'escalier en colimaçon éclairé par des torches accrochées au mur.

Le *palazzo Ducale*, ou palais des Doges, avait été pendant des siècles le siège du gouvernement de Venise dont il abritait les branches administrative et législative, ainsi que la résidence privée du doge. Les touristes étaient invités à en parcourir les couloirs et les galeries grandioses. Theodora elle-même avait

déjà vu le palais au cours d'une visite dûment autorisée.

Elle comprit qu'elle se trouvait dans l'une des résidences privées, dans la partie du palais, isolée par des cordons, qui n'était pas accessible au public.

La bonne lui fit signe de la suivre, et Theodora descendit l'escalier jusqu'à un long couloir. Au bout, une immense porte à deux battants en chêne était gravée de hiéroglyphes et de symboles païens.

— Vous le trouverez ici, dit la bonne en ouvrant la porte.

Theodora entra et découvrit une vaste bibliothèque d'une splendeur seigneuriale. Des rideaux de velours rouge pendaient aux hautes fenêtres. Les étagères en noyer étaient couvertes de livres reliés en cuir. Il y avait des peaux de bête et des trophées de chasse partout.

Un homme voûté aux cheveux grisonnats, en élégant costume de tweed d'Écosse, était assis dans un imposant fauteuil devant un grand feu de cheminée.

— Avancez, lui ordonna-t-il.

À côté de lui se trouvait le beau jeune Italien de la Biennale. Il salua Theodora du menton et lui indiqua d'un geste le siège devant eux.

— Vous m'avez jeté un sort, les accusa Theodora.

Le garçon reconnut que c'était vrai.

— C'était la seule manière de vérifier votre identité et vos véritables intentions. N'ayez crainte, aucun mal ne vous a été fait.

— Et alors ? Vous êtes satisfaits ?

— Oui, dit le garçon avec sérieux. Vous êtes Theodora Van Alen. Vous êtes descendue à l'hôtel Danieli avec Oliver Hazard-Perry Sr et son fils, Oliver. Vous êtes en quête de quelque chose. Permettez-moi de vous délivrer une excellente nouvelle. Votre quête est arrivée à son terme.

— Comment ça ? demanda Theodora avec méfiance.

— Je vous présente le *professore*, dit le garçon.

— Vous me cherchiez, paraît-il, dit gaiement le professeur. Les étudiants américains ne recherchent pourtant plus tellement ma compagnie, par les temps qui courrent. Il y a bien longtemps, j'avais beaucoup de jeunes disciples qui venaient

assister à mes conférences. Mais plus maintenant. Dites-moi, pourquoi êtes-vous venue ?

— C'est Cordelia Van Alen qui m'envoie.

À la mention de ce nom, le professeur et le garçon échangèrent un regard lourd de sous-entendus. La chaleur de l'âtre enflammait les joues de Theodora, mais ce n'était pas seulement le feu qui faisait rougir sa peau pâle. À prononcer si directement le nom de Cordelia, elle se sentait vulnérable. Qui étaient ces inconnus ? Pourquoi l'avaient-ils amenée ici ? Avait-elle eu raison d'invoquer l'appel à l'aide de Cordelia ?

— Il faut m'en dire plus, l'encouragea le professeur en se penchant en avant et en examinant Theodora avec attention.

— Cordelia était ma grand-mère...

Même si c'étaient des ennemis, il n'était plus temps de faire marche arrière. Elle fouilla la pièce des yeux à la recherche de sorties possibles : elle remarqua une porte dérobée dans l'un des murs de la bibliothèque. Peut-être pourrait-elle s'évader par là, à moins d'étourdir le vieux et le garçon à l'aide d'un sort de son cru avant de s'envoler par la fenêtre.

— « Était » ? demanda le garçon.

— Elle a expiré dans ce cycle. Elle s'est fait attaquer, dit Theodora en inspirant brusquement. Par un sang-d'argent. Croatan.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? demanda le garçon avec véhémence. Les sang-d'argent n'ont pas fait parler d'eux depuis le XVII^e siècle. Leur existence a été rayée de l'histoire des sang-bleu.

— Elle me l'a dit elle-même.

— Mais n'a-t-elle pas été... prise ? demanda le garçon d'une voix rauque.

— Non. Heureusement. L'attaque ne l'a pas vidée de tout son sang et de tous ses souvenirs. Elle survivra et reviendra au prochain cycle.

Le garçon se renfonça dans son fauteuil. Theodora remarqua qu'il tripotait les clés de voiture qu'il avait dans la main gauche, et que son genou droit s'agitait d'impatience à l'idée d'entendre le reste de son histoire.

— Continuez, la pressa le professeur.

— Cordelia m'a dit que pour vaincre les sang-d'argent, il fallait absolument que je retrouve son mari, Lawrence Van Alen, qui se cache. Elle pensait que si elle m'envoyait... si elle m'envoyait à Venise, je le trouverais peut-être. L'ai-je trouvé ?

Les yeux du vieil homme étincelèrent.

— Peut-être bien.

— Grand-père, je viens solliciter votre aide. D'après Cordelia, il était impératif que...

Le garçon fit entendre un raclement de gorge. Theodora pivota vers lui.

— Lawrence Van Alen, c'est moi, dit le garçon en se penchant en avant.

Les traits de son visage se modifièrent-ils ne fondirent pas vraiment, mais se voilèrent plutôt —, et il prit l'aspect d'un monsieur plus âgé. Mais ce n'était pas le grand-père aux épaules tombantes et aux cheveux blancs qu'avait imaginé Theodora. C'était un homme grand et mince, coiffé de la même crinière léonine que le garçon, à ceci près qu'elle était semée d'argent, et le nez d'aigle aristocratique et le menton arrogant étaient toujours là.

En sa présence, la pièce semblait rétrécir. C'était un personnage impressionnant, au regard implacable et intimidant. *Voilà un homme en mesure de rivaliser avec Charles Force*, se dit Theodora.

— Vous êtes un métamorphe, dit Theodora avec admiration. Est-ce votre forme réelle ?

— Pour autant qu'une forme puisse l'être, répliqua Lawrence. Anderson, vous pouvez nous laisser.

Le monsieur âgé fit un clin d'œil à Theodora, sortit de la pièce et referma la porte en bois dans un silence complet.

Theodora s'enfonça dans son fauteuil tout en remarquant les tapis d'Aubusson fanés sur le sol de pierre dure. Ils ressemblaient à ceux de la bibliothèque de Cordelia, sur la 101^e Rue.

— Votre Intermédiaire ?

Lawrence hocha la tête. Il se leva et s'approcha du bar dissimulé dans une niche en face de la cheminée, ouvrit un buffet et en sortit une bouteille de porto. Il versa le liquide

pourpre dans deux verres et en tendit un à Theodora.

— Je le sentais, dit-elle en acceptant la boisson, qu'elle sirota lentement.

C'était sucré sans être écoeurant, intense et délicieux. L'alcool n'avait aucun effet sur les vampires, mais la plupart d'entre eux en aimait quand même le goût.

— C'est bien ce que je pensais. Vous avez failli vous adresser à moi, mais vous vous êtes reprise. Comment avez-vous su ?

— En principe, le seigneur du château est assis à gauche, là où vous étiez, alors que lui était sur votre droite, dit Theodora.

C'était une règle de bienséance médiévale qu'elle avait apprise lors des leçons interminables de Cordelia sur l'histoire des sang-bleu. Le roi était toujours assis à gauche, tandis que sa reine ou tout autre personnage de moindre importance était placé à droite.

— Ah, très bien observé. J'avais oublié. Je vieillis.

— Je suis navrée que Cordelia ne puisse pas être ici, dit Theodora avec douceur.

Lawrence soupira.

— Ça ne fait rien. Il y a plus d'un siècle maintenant que nous sommes séparés. On s'habitue à la solitude. Peut-être qu'un jour nous pourrons de nouveau être ensemble sans danger.

Il se renversa dans son fauteuil et sortit un cigare de sa poche de poitrine.

— Alors comme cela, vous êtes la fille d'Allegra, dit-il en entamant le cigare à l'aide d'un couperet en argent. Je vous observais. J'ai su que vous me cherchiez à l'instant où vous êtes arrivée à Venise. J'ai senti quelque chose dans l'air : j'ai cru que c'était votre mère, mais c'était une énergie différente. Vous m'avez vu.

— Vous étiez la femme que j'ai vue dans la rue aujourd'hui. Vous aviez pris l'apparence d'Allegra, comprit Theodora à voix haute.

Tout se tenait, à présent.

Lawrence hocha la tête.

— Je le fais de temps en temps. Ne serait-ce que parce qu'elle me manque depuis si longtemps. (Il prit une bouffée rapide de son cigare et souffla.) J'hésitais à me présenter à vous avant

d'être certain de votre identité. J'ai de nombreux ennemis, Theodora. Ils me pourchassent depuis des siècles. Vous auriez pu être l'un d'entre eux.

Theodora se redressa si brusquement qu'elle faillit renverser son verre.

— La femme à la *pensione* ? C'était vous aussi. Du moins au début.

Lawrence eut un petit rire.

— Oui. Bien sûr.

— C'est donc pour cela qu'elle a prétendu ne nous avoir jamais vus lorsque nous sommes redescendus. Elle disait la vérité.

Theodora posa son verre vide sur le petit guéridon en face de son fauteuil, en prenant soin de le placer sur l'un des sous-verres dorés à l'or fin.

— Maria est une propriétaire honnête, il faut lui reconnaître cela, dit Lawrence avec un sourire.

— Pourquoi nous avez-vous montré votre chambre ?

— Je n'en avais pas l'intention, mais vous étiez à mes trousses et j'ai dû chercher refuge dans une autre de mes cachettes en ville. J'ai beaucoup d'adresses, vous savez. Il en faut si l'on veut réussir à se cacher. Maria vous a dit la vérité, la chambre était bien fermée à clé. Mais elle s'est ouverte pour vous. Je l'ai pris comme un signe positif. Je me suis dit que j'allais vous donner un indice, pour voir si vous seriez capable de me trouver à la Biennale. Vous vous êtes bien débrouillée. Vous avez été attirée par l'Olafur Eliasson tout comme moi.

— Mais pourquoi vous êtes-vous encore enfui devant moi ? J'ai dû vous courir après.

— Et vous avez failli m'avoir. Mon Dieu, quelle vitesse ! Vous avez une force incroyable. Il m'a fallu toute mon énergie pour garder juste une petite longueur d'avance sur vous. Vous m'avez surpris en me trouvant devant le pavillon colonial. Je suis navré d'avoir dû utiliser ce sort de sommeil contre vous.

— Pourquoi décider de me faire confiance maintenant ?

— Parce que seule la fille d'Allegra peut connaître correctement l'*Advoco auxilium*, l'invocation que vous avez utilisée. Cordelia et moi nous étions mis d'accord sur le fait que

si un jour nous partions à la recherche l'un de l'autre, nos émissaires emploieraient ces mots issus de la langue sacrée. Sans l'*Advoco*, vous ne m'auriez jamais retrouvé, quels que soient vos pouvoirs. Mais j'ai dû vous endormir pour gagner du temps pendant que je m'assurais que vous n'aviez pas été corrompue. Je devais vous emmener en lieu sûr, là où nous ne serions pas espionnés.

Theodora opina. C'était bien ce qu'elle avait deviné.

— Bien, et maintenant que vous m'avez retrouvé, que voulez-vous ? lui demanda Lawrence en la regardant à travers un nuage de fumée.

— Je veux connaître les sang-d'argent. Je veux tout savoir.

NEUF

Le lendemain s'ouvrait la semaine des examens finaux à Duchesne. Contrairement à ce qui se passait dans d'autres lycées, les élèves de cette institution très fermée attendaient les examens avec impatience, car ils étaient synonymes d'horaires cool et de vacances scolaires imminentes. Bliss consulta son planning en se hâtant de passer les gigantesques portes en verre et en bronze doré du lycée. Ce jour-là, elle avait des exams d'anglais et d'histoire américaine. Le lendemain, allemand et biologie. Elle avait un contrôle de sciences sociales le mercredi, rien le jeudi, et un simple oral de français le vendredi.

En gravissant quatre à quatre le grand escalier jusqu'au troisième étage, elle remarqua que tout autour d'elle les filles étaient habillées décontracté, en pantalon de jogging, tee-shirt et bottes Ugg avachies, tandis que de leur côté les garçons étaient en sweat délavé, jean troué et baskets.

Que se passait-il ? Pour sa part, elle était vêtue comme d'habitude : jean slim repassé rentré dans de hautes bottes de pirate à grosses boucles, et un pull Stella McCartney par-dessus une tunique Derek Lam à volants. Pourquoi est-ce que tout le monde la regardait comme si elle s'était habillée dans le noir en sortant de son lit ?

— Hé, Bliss ! la héla Mimi en surgissant de la bibliothèque au deuxième étage.

Bliss eut la surprise de la trouver dans une tenue dont elle n'aurait jamais voulu en temps normal. Elle avait attaché ses longs cheveux blonds avec un hideux bandana rouge et bleu et n'était pratiquement pas maquillée (de fait, Bliss remarqua un petit bouton sur son menton). Un tee-shirt trop grand de

l'équipe de crosse¹ de Duchesne emprunté à son frère Jack pendouillait sur sa silhouette menue, et l'ensemble était complété par un pyjama en flanelle informe et des pantoufles confortables en laine bouillie.

— Salut ! lui cria Bliss.

— Pas le temps de parler... Suis en retard pour mon exam de chimie, lui expliqua Mimi en descendant à toute vitesse, ses pantoufles faisant un bruit mou sur le marbre.

— Tu viens d'arriver ? demanda Soos Kemble en suivant Mimi.

Elle portait un sweat-shirt Oxford trop grand et des leggings en jersey qui pochaient aux genoux, et ses fins cheveux blonds étaient tout frisottés. Et c'était la fille qui arrivait en cours tous les jours avec un brushing parfait et des fringues de créateur dont les prix avaient quatre zéros.

— Ben oui, fit Bliss en haussant les épaules. Pourquoi ?

— Tout le monde est là depuis l'aube, fit Soos en bâillant. C'est le seul moyen d'avoir les meilleurs emplacements en bibliothèque pendant les exams.

Intéressant, se dit Bliss. Elle ne comprendrait jamais tout à fait les règles non écrites de Duchesne, mais apparemment, le look « rat de bibliothèque » ou « bosseur fou » était le top de la mode pendant les examens. Il fallait avoir l'air de travailler comme un dingue et de prendre les contrôles totalement au sérieux. Même les sang-bleu, avec leur intelligence supérieure, avaient besoin de bachoter.

Demain, se promit Bliss, elle arriverait en cours dans son plus vieux pyjama. Elle avait horreur de sortir du rang. C'était encore une manière de crier sur les toits que, à la différence de ses camarades de classe, elle n'était pas élève à Duchesne depuis le pré-pré-jardin d'enfants. Serait-elle toujours une marginale ignorante ? Bliss se demanda si elle devait être contrariée que Mimi ne lui ait pas expliqué qu'il fallait s'habiller décontracté, mais elle s'avisa ensuite que cette dernière avait sans doute mieux à faire que de lui dire quoi se mettre sur le dos pour les examens.

Lorsque Bliss arriva en salle d'histoire, presque tout le

¹ Sport d'équipe similaire au football canadien, au football et au basket-ball. (N.d.T.)

monde était assis en silence et attendait que le professeur distribue les énoncés. Elle s'assit au fond de la classe en regardant autour d'elle pour voir si Theodora ou Oliver étaient là. Elle avait envie de leur annoncer la nouvelle du retour de Dylan. Ils la croiraient sûrement, eux, même si ce n'était pas le cas de Mimi.

Pas de chance.

Puis elle se rappela qu'ils avaient tous deux eu la permission de passer leurs examens en avance afin de pouvoir partir à Venise pour deux semaines. Quels veinards.

Bliss baissa les yeux sur sa copie. La première question portait sur le voyage du *Mayflower*, les Pèlerins, et la fondation des treize colonies. Comme elle avait vécu tout cela, il lui suffisait de fermer les yeux pour voir leur campement désolé. Elle était sûre d'avoir une super-note.

En rendant sa copie, elle était certaine d'avoir réussi haut la main. Jack Force, qui sortait de la salle d'à côté, lui décocha un sourire amical.

— Ça a été ? lui demanda-t-il.

— Super, dit-elle. En histoire, j'ai toujours l'impression de tricher, je veux dire... tu sais.

Il acquiesça.

— Je connais. Il suffit de fermer les yeux, hein ?

— C'est comme de lire à livre ouvert, dit Bliss.

— Bon, en même temps on n'est pas *obligés* de lire dedans, marmonna Jack.

— Pardon ? demanda Bliss.

— Rien.

Jack haussa les épaules avec un regard lointain, et Bliss se demanda ce qu'il avait. Elle ne le connaissait pas très bien, même si elle le fréquentait assez souvent puisque Mimi aimait à l'avoir toujours auprès d'elle.

— Bonne chance pour cette semaine, dit Jack en lui donnant une tape fraternelle dans le dos.

— À toi aussi, s'exclama Bliss.

Elle regarda sa montre. Il lui restait sept heures avant l'examen suivant. Elle pourrait peut-être aller s'acheter quelque

chose à grignoter chez le traiteur du coin avant de tenter de se trouver une bonne place en bibliothèque... s'il en restait.

Alors qu'elle descendait l'escalier, une fille se mit à marcher à sa hauteur. Bliss haussa les sourcils.

— Oui ?

C'était Ava Breton, en seconde comme elle – une sang-rouge – et néanmoins très populaire. Presque tous les amis d'Ava étaient des sang-bleu, sans qu'elle n'en sache rien. Bliss remarqua qu'elle portait des marques révélatrices dans le cou, ce qui signifiait que Jaime Kip, son petit ami sang-bleu, avait fait d'elle sa familière. Intéressant.

— Bliss, je peux te demander quelque chose ? lui demanda Ava en se coinçant une mèche de cheveux derrière l'oreille.

Elle portait un fin tee-shirt à manches longues American Apparel sur le short de basket de son copain, et un caleçon en Thermolactyl gris.

— Bien sûr.

— Tu es au courant pour cette fête que Mimi et Jack Force donnent la semaine prochaine ?

Bliss se tortilla, gênée.

— Je...

— Ça ne fait rien. Mais bon, Jaime est tout bizarre avec ça. Je sais qu'il va au bal du *St. Régis* avec ses parents... Franchement, déjà, ça craint. Mais ce que je trouve louche, c'est qu'il ne m'invite même pas à l'*after*.

— Désolée, dit Bliss, mal à l'aise.

Elle détestait que certains n'aient pas le droit de s'amuser comme les autres. Elle se rappelait à quoi ressemblait sa vie avant que Mimi ne l'ait prise sous son aile. Elle n'avait pas le cœur d'exclure les gens. C'était tellement superficiel et snob, et tellement Mimi ! Cela ne ressemblait certainement pas à Bliss. Où était le mal, de toute manière ? Le bal des Quatre-Cents était peut-être réservé exclusivement aux sang-bleu, mais l'*after*, c'était pour les jeunes. De l'avis de Bliss, plus on était de fous plus on riait. Si quelqu'un voulait venir, quel mal y avait-il à cela, franchement ?

— C'est juste... c'est juste que... je veux dire, je sais que tous les autres vont être invités, dit Ava en se mordant la lèvre. Et si

je ne...

— C'est dans le centre-ville, au centre Angel-Orensanz à minuit, lâcha Bliss. Et c'est un bal masqué. Il te faudra un masque, un déguisement, pour entrer.

Un sourire d'extase illumina le visage d'Ava.

— Merci, Bliss. Merci BEAUCOUP.

Zut alors.

Et voilà, elle l'avait fait.

Elle avait invité une sang-rouge à la fête. Mimi allait être carrément furax.

DIX

Foutu. Voilà, tout était foutu. Son grand-père s'était révélé inutile : un vieil homme terrifié qui ne vivait que pour ses livres, ses cigares et son porto. À quoi s'était-elle attendue ? À un tuteur, un guide, un mentor... un père. Un homme capable de soulever un moment le fardeau de ses épaules.

Tout en faisant ses bagages dans sa chambre d'hôtel le lendemain matin, Theodora se remémorait les paroles d'adieu de Lawrence.

— Je suis navré, Theodora. Cordelia a eu tort de vous envoyer à moi. (Puis il s'était mis à faire les cent pas devant la cheminée.) À la vérité, je ne m'intéresse plus aux affaires des sang-bleu. Je me lave les mains de leurs difficultés, depuis Roanoke. Ils ont choisi de suivre Michel à ce moment-là, comme ils l'ont toujours fait, avait-il dit, rappelant que la direction de l'assemblée des vampires avait confirmé Michel dans sa position de *Rex* lorsque la disparition de la colonie sang-bleu de Roanoke avait été constatée, indiquant apparemment le retour des sang-d'argent². Et si je ne m'abuse, ils choisissent encore de le suivre aujourd'hui sous les traits de Charles Force. (Lawrence secoua la tête.) Lorsqu'il a tourné le dos à la famille et renoncé au nom de Van Alen, j'ai juré de ne jamais regagner l'assemblée. Hélas, vous êtes venue jusqu'à Venise en vain. Je suis un vieil homme. Je préfère vivre ma vie immortelle en paix. Je n'ai rien à vous offrir.

— Mais Cordelia disait...

— Cordelia a trop cru en moi, comme toujours. La victoire sur les sang-d'argent est entre les mains de Charles et d'Allegra,

² Voir *Les Vampires de Manhattan*, Wiz, 2007.

pas entre les miennes. Seul l’Incorrompu peut sauver les sang-bleu des Abominations sang-d’argent. Je suis navré, je ne peux pas grand-chose pour vous. J’ai abjuré les sang-bleu à jamais lorsque je suis parti en exil.

— Charles Force avait donc raison à votre sujet, dit Theodora d’une voix tremblante.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Lawrence d’un ton lugubre.

— Il disait que vous n’arriviez pas à la cheville de ce qu’aurait voulu Cordelia. Que je ne trouverais que peine et confusion si je venais à Venise.

Lawrence recula d’un pas comme s’il avait reçu une gifle. Son visage exprima une myriade d’émotions – honte, colère, orgueil – mais il garda le silence. Finalement, il lui tourna brusquement le dos et quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

Bien. C’était tout. Theodora tira sur la fermeture Éclair de son sac de voyage, le passa sur son épaule et alla rejoindre Oliver, qui l’attendait devant l’ascenseur. Il ne lui dit pas bonjour.

Elle savait que si elle le voulait, elle pouvait avoir un aperçu de son esprit : ses pensées émettaient comme sur une radio satellite. Mais elle coupait toujours le signal. Elle n’aimait pas se montrer indiscrete. D’ailleurs, elle n’avait pas besoin de pouvoirs particuliers pour comprendre qu’il lui en voulait toujours de ne pas l’avoir appelé la veille au soir.

Le chauffeur de Lawrence l’avait ramenée tard à l’hôtel, et elle avait trouvé plusieurs messages frénétiques de son ami sur son portable et sur la messagerie de sa chambre. Elle l’aurait bien rappelé, mais il était tellement tard qu’elle n’avait pas voulu le réveiller.

— Je t’ai crue morte, l’accusa Oliver.

— Si je l’étais, tu pourrais avoir mon iPod.

— Ha. Il est nul, le tien. Il n’a pas la vidéo.

Theodora réprima un sourire. Elle savait qu’Oliver était incapable de lui en vouloir bien longtemps.

— Quoi qu’il en soit, tu as raté un concours de musique européen hilarant à la télé. David Hasselhoff a gagné le pompon

dans toutes les catégories.

— J'ai pas de bol.

Il gloussa.

— Papa est parti, il a pris un vol plus tôt que prévu. Il devait rentrer pour un conseil d'administration.

Theodora coula un regard en biais sur son ami. La tignasse châtain d'Oliver lui couvrait le front, et son chaleureux regard noisette, semé de vert et de topaze, était rempli de chagrin et d'inquiétude. Theodora se retint de toucher son cou, qui semblait si vulnérable et tentant. Ces derniers temps, elle avait ressenti dans son sang un désir nouveau de *se nourrir*. La soif était un grondement sourd, comme une musique que l'on a dans la tête sans même la remarquer, mais de temps à autre le son s'élevait, et on ne pouvait pas s'y tromper. Elle était attirée par Oliver d'une manière nouvelle, et elle rougissait en le regardant.

Il lui vint à l'esprit que son père avait été le familier humain de sa mère, et qu'Allegra l'avait pris comme époux, contre la loi des vampires. Pour la première fois dans l'histoire des sangbleu, les liens entre les races étaient brouillés, et le résultat, c'était elle. Moitié humaine, moitié vampire. *Dimidium cognatus*.

Theodora n'avait été informée de son ascendance que quelques mois plus tôt, mais elle comprenait à présent que son sang était sa destinée, sous la forme d'un motif compliqué de veines sous sa peau. Le sang appelant le sang. Le sang d'Oliver...

Elle n'avait jamais remarqué à quel point son meilleur ami était joli garçon. Comme sa peau avait l'air douce. Comme elle avait envie de tendre les doigts pour toucher ce point sous la pomme d'Adam, et l'embrasser là, et puis, peut-être, percer la peau de ses dents, y plonger ses crocs... et *se nourrir*...

— Et où étais-tu passée, d'ailleurs ? lui demanda Oliver, la tirant de ses pensées.

— C'est une longue histoire, dit Theodora.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils y entrèrent tous les deux.

Pendant que leur taxi brinquebalant avançait lentement dans les rues pavées en direction du minuscule aéroport,

Theodora mit Oliver au courant de tout ce qui s'était passé, et son ami l'écucha attentivement.

— C'est vraiment nul, dit Oliver. Mais il changera peut-être d'avis un jour.

Theodora haussa les épaules. Elle avait plaidé sa cause, elle avait respecté tous les souhaits de sa grand-mère, mais elle s'était fait éconduire quand même. Elle ne voyait vraiment pas ce qu'elle aurait pu faire de plus.

— Peut-être, peut-être pas. N'en parlons plus, soupira-t-elle.

Leur vol pour Rome étant retardé, ils tuèrent le temps en traînant à la boutique duty-free et dans les échoppes de souvenirs. Oliver sourit largement en montrant à Theodora un magazine de charme italien.

Theodora acheta plusieurs magazines, une bouteille d'eau, et des chewing-gums pour alléger la pression dans ses oreilles au décollage et à l'atterrissage. Elle faisait la queue à la caisse lorsqu'elle remarqua une pile de masques vénitiens. La ville était pleine de marchands de rue qui en vendaient à la criée, même si le carnaval ne devait pas commencer avant plusieurs mois. Elle n'avait prêté aucune attention à ces babioles sans valeur, mais un masque en particulier parmi ceux de l'aéroport attira son regard.

C'était un masque couvrant tout le visage, avec seulement deux trous pour les yeux, et il était fait de la porcelaine la plus fine, décorée de perles or et argent.

— Regarde, dit-elle en le levant pour le montrer à Oliver.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ce truc kitsch ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je n'ai rien pour me rappeler Venise. Je le prends.

Leur vol pour Rome fut agité, et celui pour New York, encore pire. Les turbulences étaient telles que Theodora crut devenir folle : ses dents s'entrechoquaient à chaque soubresaut de l'avion. Mais lorsqu'elle vit New York à l'horizon en regardant par le hublot, elle fut envahie d'un flot d'amour pour la ville, teinté d'une touche de tristesse à l'idée que personne ne l'attendait chez elle, à part deux fidèles domestiques qui étaient

à présent ses tuteurs légaux, conformément aux dernières volontés de Cordelia. Au moins, il y avait Beauty, sa chienne de race, une vraie amie et une protection. Beauty faisait aussi partie de la transformation : une partie de l'âme de Cordelia s'était transférée dans la chienne pour protéger Theodora le temps qu'elle acquière la pleine maîtrise de ses pouvoirs. Beauty lui avait manqué.

Ils se frayèrent un chemin vers le hall pour récupérer leurs bagages sur le tapis roulant, se sentant las. Après presque quinze heures de voyage, ils étaient blasfèmants, et ils arrivèrent à New York au crépuscule. En sortant de l'aéroport, ils virent la ville légèrement saupoudrée de neige. C'était la première semaine de décembre, et l'hiver était déjà là.

Oliver trouva la voiture et le chauffeur de sa famille garés le long du trottoir, et il entraîna Theodora vers la Mercedes Maybach noire. Ils s'installèrent confortablement dans le douillet intérieur cuir, Theodora remerciant les dieux de lui avoir envoyé Oliver. Sa fortune familiale (intacte) se révélait décidément bien pratique dans des moments comme celui-ci.

Ils s'absorbèrent tous deux tranquillement dans leurs pensées pendant le trajet de retour vers la ville. La circulation était pour une fois fluide sur l'autoroute, et ils gagnèrent Manhattan en une demi-heure. La voiture traversa le pont George-Washington et sortit à la 125^e Rue, puis descendit Riverside jusqu'à la demeure des Van Alen, au coin de la 101^e Rue.

— Eh bien, me voilà arrivée, dit Theodora. Merci encore pour tout, Ollie. Je regrette que ça n'ait pas marché avec mon grand-père.

— Bah, t'inquiète. « Protéger et servir », telle est ma devise.

Oliver se pencha pour lui faire la bise comme d'habitude, mais au dernier instant Theodora tourna la tête, si bien qu'ils se cognèrent le nez.

— Oups ! dit-elle.

Oliver eut l'air gêné, et ils finirent dans une accolade maladroite.

Qu'est-ce qu'il lui prenait ? C'était son meilleur ami. Pourquoi avait-elle cette attitude débile ? Elle était sur le point

d'ouvrir la portière lorsqu'il se racla la gorge. Elle se tourna vers lui.

— Tu as dit quelque chose ?

— Alors, euh, je suppose que tu vas à ce truc ce soir, hum ? lui demanda-t-il en se grattant le menton.

Theodora cligna des yeux.

— Quel truc ?

— Le, euh... le bal des Quatre-Cents, dit Oliver en roulant des yeux et en dessinant des guillemets exagérés en l'air avec ses doigts. Le grand raout des suceurs de sang.

— Ah oui, c'est vrai.

Elle avait presque oublié. Sa présence serait exigée, en tant que membre du Comité. Elle était trop jeune pour être officiellement présentée au bal, à la différence de Mimi et Jack Force. Jack Force... Il y avait maintenant des semaines qu'elle avait étouffé ses sentiments pour lui, mais la pensée du bal des Quatre-Cents ramenait son image au premier plan. Grand, beau à faire mal, le soleil brillant sur sa peau et ses cheveux dorés, riant avec son pénétrant regard vert, montrant ses dents régulières, d'un blanc éblouissant.

Jack avait été le premier à soupçonner que la mort d'Aggie cachait plus de choses que n'aurait voulu le croire quiconque au Comité. C'était lui qui s'était montré farouchement déterminé à découvrir la vérité. Quand Theodora était allée le trouver après s'être fait attaquer, il l'avait réconfortée et puis ils s'étaient embrassés. Le souvenir de ce baiser était encore comme imprimé sur ses lèvres. En fermant les yeux, elle pouvait toujours sentir son odeur, propre et fraîche comme du linge sortant de la lessive, avec un soupçon d'after-shave boisé.

Jack Force...

Qui lui avait tourné le dos lorsqu'elle avait accusé à tort son père d'être un sang-d'argent.

Elle se demandait si Jack avait une cavalière pour le bal et, si oui, de qui il s'agissait. Elle sentait une jalousie brûlante l'embraser à la pensée qu'une autre fille puisse se retrouver dans ses bras.

— Tu veux y aller avec moi ?

Jusqu'à ce qu'Oliver en parle, elle n'avait pas pensé un

instant à sa robe ni à son cavalier.

Ce dernier rougit et eut l'air peiné.

— C'est, euh... réservé aux vampires. C'est la règle, en quelque sorte. Aucun familier ou Intermédiaire humain n'est admis.

— Oh, excuse-moi, je ne savais pas, dit Theodora. Je ne vais peut-être pas y aller, alors.

Oliver regarda dehors, où la neige avait recouvert les toits et les trottoirs d'une fine couche de cristal blanc.

— Tu dois y aller, dit-il calmement. Cordelia aurait voulu que tu y sois.

Theodora savait qu'il avait raison. Elle était la dernière Van Alen à New York. Elle allait devoir représenter la famille.

— D'accord, j'y vais. Mais je partirai tôt, on pourrait se retrouver ensuite.

Oliver eut un sourire mélancolique.

— Bien sûr.

ONZE

Les Force avaient réservé la suite présidentielle de quatre chambres au *St. Régis*. Presque toutes les chambres de l'hôtel étaient envahies de familles sang-bleu. C'était la tradition : ainsi, un simple trajet en ascenseur suffisait pour rejoindre la salle de bal, ce qui évitait de trop froisser les robes de ces dames.

Charles Force attacha son second bouton de manchette. C'était un homme de haute taille, de fière allure, à la belle tête couronnée d'une crinière argentée. Il était en tenue de soirée : queue-de-pie et gants blancs. La redingote classique, à deux boutons, était superbement coupée et la couture du pantalon s'ornait d'une bande de velours. Il se tenait dans le salon, les mains derrière le dos, à attendre que les femmes de sa famille aient terminé de s'habiller.

Son fils Jack, vêtu comme lui, resplendissait dans sa redingote. Il avait choisi un col à pointes reposant à plat sur la chemise plutôt que le col traditionnel relevé sous le menton.

Jack, qui était resté très silencieux toute la journée, balança soudain ses jambes hors du canapé et se leva. Il regarda son père au fond des yeux.

— Qu'as-tu dit à Theodora avant qu'elle ne parte ?

— Tu t'inquiètes toujours pour la petite Van Alen ? lui demanda Charles. J'aurais cru qu'après qu'elle m'eut accusé à tort d'être l'Abomination, tu te serais désintéressé d'elle.

Jack haussa les épaules.

— Je ne suis pas inquiet, père. Simplement curieux.

Dans le tollé qui avait suivi la disparition de Dylan et le décès de Cordelia, Charles Force avait mis Jack dans la confidence et lui avait raconté la vérité sur l'ascendance de Theodora. Ce soir-

là, Jack avait aussi appris la vérité sur sa relation avec sa sœur. Mimi était l'autre moitié de lui-même, pour le meilleur et pour le pire, sa meilleure amie et sa pire ennemie, sa jumelle de plus d'une manière.

Mais même s'il s'était fait à la vérité sur sa famille, Jack se posait sans cesse de nouvelles questions : que cachait le Comité ? Était-il vrai qu'un sang-d'argent était de retour ? Son père se comportait comme si la crise était totalement résolue, depuis que les meurtres avaient brusquement cessé quelques mois plus tôt.

Charles soupira.

— Je lui ai simplement dit que son voyage à Venise ne servirait à rien. Elle s'était mis en tête que son grand-père lui donnerait les réponses à toutes ses questions absurdes. Mais il n'en fera rien. Je connais très bien Lawrence ; il restera en dehors, comme il l'a toujours fait. Elle s'est lancée dans une aventure stérile.

Jack avait déjà deviné tout cela. Il était au courant de l'antipathie de son père envers Lawrence Van Alen, et ses nouveaux souvenirs qui remontaient à la surface le confirmaient.

— D'autres questions ? lui demanda Charles.

Jack baissa les yeux sur ses chaussures vernies, cirées tout spécialement pour l'occasion. Il aurait presque pu voir son reflet maussade dans leur surface brillante.

— Non, père.

Il secoua la tête. Comment pouvait-il douter de son père ? Charles Force était Michel, le Cœur pur, le *Rex*. Un vampire par choix et non par punition. Il était infaillible.

— Bien, dit Charles en époussetant la redingote noire de Jack et en lui intimant de se tenir droit. C'est le bal des Quatre-Cents. Ta présentation officielle à notre peuple. Je suis fier de toi. Trinity, ma chère ? Êtes-vous prête ? appela-t-il depuis le salon.

Jack vit sa mère, Trinity Burden Force, sortir du dressing et adresser un sourire affectueux à son mari. Elle portait une robe de bal fluide en soie d'un rouge profond avec un décolleté adorable devant et plongeant dans le dos. Tous les deux ouvriraient le bal en faisant leur entrée. Mais Jack savait par

son père que Trinity n'avait pas toujours été honorée de la sorte dans le passé. En vérité, c'était seulement la seizième année qu'Allegra Van Alen ne prendrait pas place au côté de son frère. Pour la seizième année seulement, Gabrielle ne présiderait pas l'assemblée secrète.

Dans une suite mitoyenne, Mimi Force, drapée dans un moelleux peignoir, était assise sur une chaise à dossier doré pendant qu'une horde de stylistes et de manucures l'entourait pour s'occuper de chaque centimètre carré de sa personne. Quelqu'un tirait ses cheveux en un chignon gracieux tandis qu'un autre assistant tenait un sèche-cheveux de puissance industrielle. Deux des artistes du maquillage les plus réputées de la ville travaillaient à la touche finale : l'une posait le rouge à lèvres, l'autre appliquait de la poudre.

Pendant ce temps, Mimi tenait un téléphone contre son oreille tout en soufflant sur ses ongles, vernis d'une teinte perlée baptisée « Mondaine ».

— Oh, mon Dieu, c'est de la folie pure ici, pardon... Je ne t'entends pas très bien. Tu dis que vous serez là à quelle heure ?... On est à l'hôtel. Ouais, tout le dernier étage. Attends, tu permets ? Excusez-moi, hé, vous, là, aboya-t-elle au styliste à barbiche qui tenait le sèche-cheveux. Vous avez failli me carboniser l'oreille, dit-elle en lui lançant un regard mauvais. Désolée, Bliss, il faut que je te laisse.

Mimi referma son téléphone d'un geste vif, et l'activité autour d'elle s'immobilisa.

— C'est fini ? demanda-t-elle.

— Voyez.

Le styliste lui tendit un miroir.

— Les polaroids ! exigea Mimi.

L'un des assistants en chemise noire prit rapidement un cliché.

Mimi vérifia son reflet ainsi que la photo. Elle s'examina d'un œil critique, à la recherche de la moindre imperfection détectable, si minuscule fût-elle. Ses cheveux étaient brossés et coiffés de manière à briller avec éclat, ils encadraient son visage telle une couronne dorée. Sa peau était radieuse ; une ombre

fumée faisait ressortir le vert de ses yeux, et ses lèvres semblaient tachées par des roses fraîchement cueillies.

— Oui, je crois que ce sera tout, dit-elle d'un ton souverain en congédiant son escorte d'un geste de la main, sans un soupçon de gratitude.

Mimi considérait que c'était un honneur pour eux de travailler sur elle, et pas le contraire.

Peu après, sa bonne entra dans la pièce en portant une boîte de carton blanc de la taille d'un petit cercueil d'enfant. Un coursier l'avait apportée à l'hôtel à la dernière minute, et Mimi tapa dans ses mains en la voyant.

— La voilà ! dit la bonne avec joie, elle qui avait été la malheureuse victime des crises de nerfs de Mimi parce que le bal commençait dans quelques heures et que la robe n'était toujours pas arrivée.

— J'avais compris. Je ne suis pas idiote, cracha Mimi.

Elle courut jusqu'à la boîte, la posa sur le dessus de lit, et déchira le papier d'emballage comme un derviche tourneur.

Après avoir quitté le show-room Dior, Mimi s'était plainte à sa mère de la pénurie de robes de bal dignes de ce nom, et Trinity lui avait pris rendez-vous à l'atelier Balenciaga pour un entretien avec le directeur artistique lui-même.

Au cours de cette réunion qui avait duré cinq heures, Mimi avait rejeté et écarté un nombre incalculable de modèles, obligeant le styliste à déchirer des dizaines et des dizaines de croquis.

— Mais que cherchez-vous donc ? lui avait-il demandé, complètement exaspéré. Vous êtes plus difficile qu'une jeune mariée !

Mimi inspira sèchement par le nez.

— Exactement.

Elle avait fermé les yeux et vu Jack et elle ensemble... lors de leur première union. La robe qu'elle portait alors était simple, blanche, à peine un drap, comme une toge, et ils avaient longé pieds nus les rues de Venise ensemble, main dans la main, pour la cérémonie.

— Du blanc : il faut que la robe soit blanche, avait-elle murmuré. Blanche comme la neige. Transparente comme les

larmes.

Et voilà, elle était là, nichée dans des épaisseurs de papier de soie. La robe de ses rêves.

Elle était taillée dans le satin de soie blanc le plus fin, et lorsqu'elle la souleva ce ne fut rien de plus qu'un soupir entre ses doigts, tant elle était fragile. Exactement comme elle l'avait ordonné, la robe était sévère dans sa simplicité. Sur le cintre elle n'avait l'air de rien : un simple morceau de tissu blanc. Elle était ceinte d'une lourde chaîne argentée à la taille, et ajourée d'une découpe sexy et inattendue sur la hanche : l'unique concession à la mode moderne qu'elle eût autorisée.

Mimi laissa tomber son peignoir au sol d'un haussement d'épaule. Elle se tenait complètement nue au centre de la pièce, tandis que la bonne tenait la robe devant elle. Elle entra dedans et sentit le tissu arachnéen flotter autour d'elle comme une brume avant de se poser sur sa mince silhouette.

— Va-t-en, dit-elle froidement à sa bonne.

Dans sa hâte de disparaître, la domestique terrifiée se prit les pieds dans le peignoir.

Mimi noua la ceinture et jaugea du regard la peau d'albâtre que l'on apercevait par la trouée. Lorsqu'elle se tenait devant la lumière, sa silhouette se découpait entièrement comme une ombre chinoise : chaque courbe de son corps, chaque ligne du cou à la poitrine, de la taille aux hanches et jusqu'à ses jambes interminables. Elle serait à la fois couverte et exposée, habillée et déshabillée, vêtue et pourtant nue.

Pas besoin de sous-vêtements.

C'était spectaculaire.

— Oooh.

Lille sourit. Voilà qui avait été rapide.

Elle se retourna pour faire face à son frère.

Jack se tenait sur le seuil de sa chambre, une main posée sur la poignée de porte. Charles l'avait envoyé chercher sa sœur. Ses fins cheveux platine étaient peignés en arrière, dégageant son front, et son visage arborait une expression tendre.

Tu es... lui envoya-t-il.

Je sais...

Ils avaient repris leur vieille habitude de se parler sans

parler, Jack laissant sa sœur pénétrer toutes ses pensées, tous ses souvenirs.

Son regard se voila. Elle voyait ce qu'il voyait par ses yeux, et elle savait qu'il se rappelait cette première nuit, lui aussi. Elle voyait le ciel vénitien sans nuage, leur pas léger et rapide sur le pont. Elle se voyait à travers ses yeux, plus jeune d'une éternité – comme ils étaient jeunes alors ! –, à l'aube du monde, avant les guerres, avant les ténèbres.

Comment as-tu trouvé... Est-ce la même ?

Non, malheureusement cette robe-là est partie dans le Tibre... La soie ne se garde pas pendant mille ans, mon cheri. C'en est une nouvelle, pour une nouvelle union.

— Mais pas encore, lâcha Jack.

Leur vision partagée s'évanouit, et Mimi eut le désagrément de se retrouver arrachée à un souvenir extrêmement plaisant.

— Non, pas encore, concéda Mimi.

Ils ne seraient pas officiellement unis avant leur vingt et unième anniversaire. Selon la loi des vampires, l'union – les saintes épousailles entre vampires – était un vœu immortel, mais la cérémonie ne pourrait pas être célébrée avant qu'ils n'aient atteint l'âge requis. Tous les deux avaient l'obligation de renouveler leur union à chaque cycle, bien que ce fût la première fois qu'ils étaient nés jumeaux dans la même famille, ce qui compliquait les choses en raison de mesquines lois humaines. Mais c'était sans importance. Ils étaient des vampires jumeaux, ce qui avait un sens différent parmi leurs semblables. Cela signifiait que leurs âmes s'étaient jumelées au paradis, où ils s'étaient juré leur amour.

Le lien ne pouvait pas être célébré avant que tous deux n'aient pleinement retrouvé leurs souvenirs et acquis la maîtrise de leurs pouvoirs. Les vampires jumeaux passaient parfois des cycles à se chercher, et les couples liés devaient être assez âgés pour savoir reconnaître la dernière réincarnation de leur époux dans une nouvelle enveloppe physique.

Elle savait que dans toute l'histoire des vampires, seul un couple avait abjuré le lien. Gabrielle, sous la forme d'Allegra Van Alen, avait renié Michel, Charles Van Alen Force, au cours de ce cycle. Elle s'était mariée – *mariée* – à l'église, dans un

sanctuaire sacré, avait prononcé les mots, avait prêté serment à un humain ! À son familier humain ! Et voyez ce qui était arrivé... Gabrielle piégée à jamais dans le coma, prise entre vie et non-mort. Condamnée au silence éternel.

— Mais pourquoi attendre ? demanda Mimi. Je sais qui tu es depuis que je sais voir. Et tu sais qui je suis à présent.

Mimi faisait allusion à la nuit, dans le bureau de son père, où les souvenirs de Jack avaient fini par affluer, lui permettant de voir enfin ce qui était devant lui depuis toujours. Ils étaient deux qui ne faisaient qu'un. Elle était à lui. Pour l'éternité.

— Je t'aime, tu sais, dit Mimi. Tu me rends folle mais par Dieu, Jack, je t'aime.

Jack inclina la tête pour enfouir son nez dans les cheveux de Mimi. Ils sentaient le chèvrefeuille et le jasmin, et il inspira profondément.

— Moi aussi je t'aime, répondit-il.

— Mon Dieu, dit Trinity avec une brusque inspiration.

Mimi et Jack s'arrachèrent lentement à leur étreinte et regardèrent en direction de leur mère, debout dans l'encadrement de la porte.

— Mimi, tu n'as que seize ans. Et ceci n'est certainement pas une robe pour une jeune fille de seize ans, reprit Trinity d'un air accusateur, la voix tremblante.

— Dois-je te rappeler que j'ai des siècles de plus que toi, « mère » ?

Mimi renifla. Elle entrait dans l'âge adulte, les souvenirs remontaient à flots, et Mimi ne voulait plus avoir à jouer les sang-rouge, avec leur structure familiale traditionnelle.

— Charles, dit Trinity. Contrôle tes enfants.

— Mimi, tu es très belle, dit Charles en embrassant sa fille sur le front. Allons-y.

Trinity se renfrogna.

— Viens, ma chérie, il est temps d'aller danser, dit Charles sur un ton apaisant en prenant sa femme par la main pour la faire sortir de la pièce.

— Allons-y ? demanda Jack en tendant la main.

— Allons-y.

Mimi sourit.

Et ensemble, bras dessus bras dessous, les jumeaux Force s'en allèrent à la fête de l'année.

DOUZE

À quelques rues de là, dans un appartement panoramique tout à fait différent – l'incroyable triplex des Llewellyn, surnommé « domaine des Rêves » en raison de son extravagance ahurissante, surréaliste –, Forsyth Llewellyn se tenait devant un coffre secret, dissimulé derrière le placard à chaussures. Il tourna rapidement le verrou de deux crans vers la droite, puis trois vers la gauche, et recula pour laisser s'ouvrir la porte blindée de douze centimètres d'épaisseur.

— Papaaaa, c'est quoi toute cette histoire ? lui demanda Bliss, debout à côté de lui. Je dois retrouver Jaime dans le hall à huit heures.

Elle tenait miss Ellie, son chihuahua, dans ses bras. Miss Ellie était son familier canin, et tenait son nom du personnage préféré de Bliss dans *Dallas*, bien sûr.

Exactement comme promis, Mimi s'était arrangée pour que Bliss aille au bal avec Jaime Kip. C'était une sortie purement amicale. Jaime ne s'intéressait pas du tout à Bliss et *vice versa*. De fait, c'était Jaime qui avait proposé qu'ils se retrouvent directement dans le hall du *St. Régis*, puisqu'ils seraient tous les deux accompagnés de leur famille. Bliss avait l'impression très nette qu'il lui avait demandé d'être sa cavalière uniquement pour se débarrasser de Mimi. Elle pouvait être assez lourde quand elle voulait.

Bliss croisa les bras et parcourut du regard l'énorme dressing de sa belle-mère. Il impressionnait à tous les coups les invités lors des rituelles visites de l'appartement. Le « placard » mesurait facilement cent quatre-vingts mètres carrés. Il comprenait une baignoire à la romaine en marbre travertin ; on y descendait au milieu de jets d'eau comme si l'on se baignait

dans une fontaine. Il y avait aussi une galerie de miroirs s'étendant à l'infini, qui masquaient une série de compartiments abritant cinq mille vêtements de créateur, catalogués et archivés par l'assistant personnel de BobiAnne. Dommage qu'une si grande partie de ce qu'ils recélaient soit, de l'avis de Bliss, vulgaire et de mauvais goût. BobiAnne ne pouvait pas voir un poncho imprimé léopard bordé de plumes de marabout sans l'adopter aussitôt.

BobiAnne était absorbée dans ses propres préparatifs, et Bliss entendait le rire graveleux de sa belle-mère résonner dans le dressing tandis qu'elle papotait avec ses deux stylistes.

Bliss se regarda dans l'infinité des miroirs. Elle avait finalement décidé de mettre la robe verte Dior. Son père et sa belle-mère avaient eu le souffle coupé en la voyant.

— Ma chérie, comme tu es belle, avait chuchoté BobiAnne en serrant sa belle-fille dans ses bras osseux rendus fibreux par trop de gym Pilâtes.

C'était comme faire un câlin à un squelette.

BobiAnne n'arrêtait pas de porter aux nues l'élégance de Bliss, et de déprécier le physique plutôt ordinaire de sa propre fille. Jordan, qui à onze ans était trop jeune pour le bal, était venue regarder Bliss s'habiller et avait rendu son propre jugement : « Tu as l'air d'une pute. »

Bliss lui avait jeté un oreiller pendant qu'elle battait en retraite.

Une fois qu'elle eut montré la robe à ses parents, son père l'avait prise à part et emmenée jusqu'au coffre. Il ouvrit plusieurs des tiroirs garnis de daim, réalisés sur mesure d'après les spécifications précises de BobiAnne. Bliss vit étinceler les nombreux diadèmes, colliers, bagues et bracelets en diamant de sa belle-mère. On se serait cru chez Harry Winston. En fait, d'après la rumeur, lorsque les Llewellyn avaient déménagé à Manhattan, la femme du sénateur avait fait une razzia dans les coffres de tous les grands diamantaires pour fêter son accession aux plus hautes sphères de la société new-yorkaise.

Forsyth sortit d'un tiroir du bas un long écrin de velours noir.

— Ceci appartenait à ta mère, dit-il en lui montrant une

énorme émeraude taillée en coussin et montée sur un pendentif en platine.

La pierre était aussi grosse que le poing.

— À ta vraie mère, je veux dire. Pas BobiAnne.

Bliss était sans voix.

— Je veux que tu la portes ce soir. C'est un moment important pour nous, pour notre famille. Avec ce joyau, tu honoreras le souvenir de ta mère, dit Forsyth en passant le collier au cou de sa fille.

Bliss en savait peu sur sa mère, à part qu'elle avait quitté ce cycle en avance pour une raison inconnue. Son père ne parlait jamais d'elle, et Bliss avait compris en grandissant que sa mère était un sujet douloureux. Il existait peu de souvenirs d'elle, et les quelques photos qui restaient étaient presque illisibles. Quand Bliss posait des questions sur elle, son père se contentait de lui dire de « canaliser ses souvenirs », et qu'elle retrouverait sa mère le moment venu.

La chienne que Bliss tenait dans ses bras devint folle de rage, grognant et envoyant des coups de dents vers la pierre.

— Miss Ellie ! Arrête !

— Silence ! ordonna Forsyth, sur quoi la chienne sauta des bras de Bliss et se carapata par la porte.

— Tu lui as fait peur, papa.

Bliss regarda l'émeraude, qui s'était nichée dans son décolleté. Elle était lourde sur sa peau. Elle ne savait pas si elle l'aimait ou non. Elle était si grosse... Sa mère avait-elle réellement porté une chose pareille ?

— La pierre s'appelle l'Œil de Lucifer, ou Fléau de Lucifer, lui expliqua le sénateur avec un sourire. Tu as déjà entendu cette histoire ?

Bliss secoua la tête.

— Il est dit que lorsque Lucifer, l'étoile du matin, fut chassé du paradis, une émeraude tomba de sa couronne. L'émeraude fut donc appelée l'« Œil de Lucifer ». Dans d'autres versions on la désigne même du nom du Saint-Graal.

Bliss absorba l'information en silence, ne sachant quoi en penser. Sa mère possédait un joyau lié aux sang-d'argent ?

— Évidemment, dit Forsyth en secouant la tête, ce n'est

qu'une histoire.

À ce moment, BobiAnne entra dans la pièce vêtue d'une terrifiante robe Versace qui donnait l'impression qu'on lui avait vaporisé de la peinture vinyle métallique sur tout le corps.

— Je suis bien ? demanda-t-elle d'un air mutin à son mari.

Bliss et son père échangèrent un regard furtif.

— Très jolie, ma chérie, dit Forsyth avec un sourire figé. On y va ? La voiture nous attend.

Devant l'hôtel, une escouade de photographes s'était rassemblée, et une foule de plus en plus dense de curieux était retenue par des barrières de sécurité et une légion d'agents du NYPD. Chaque fois qu'une berline noire se garait devant l'entrée, les flashes crépitaient dans une explosion d'éclairs stroboscopiques.

— C'est parti ! s'exclama joyeusement BobiAnne en descendant de voiture et en s'appuyant sur le bras de son mari.

Mais les paparazzi n'en avaient que pour Bliss.

— Bliss ! Par ici ! Bliss ! Une pour moi ! Bliss... ici, ici !

— Que portez-vous ?

— De qui est cette robe ?

Quelques-uns des photographes et des reporters eurent la politesse de demander au sénateur et à sa femme ce qu'ils pensaient de la réception, mais il était évident que Bliss était la principale attraction.

Il n'y avait que dix marches du trottoir à l'entrée de l'hôtel, mais il fallut à Bliss une bonne demi-heure pour les monter.

— C'est la folie, commenta-t-elle, l'air content, en arrivant finalement dans le grand hall rose et or, où elle trouva son cavalier qui l'attendait avec impatience près de la table de l'accueil.

La salle de bal du *St. Régis* avait été transformée en étincelante féerie hivernale : des guirlandes finement perlées de strass étaient accrochées aux lustres en cristal, et de superbes roses American Beauty s'épanouissaient partout, depuis les gigantesques centres de table hauts de près de deux mètres (si lourds que les tables avaient dû être renforcées) jusqu'aux épaisses guirlandes qui formaient des arcades. Un tapis blanc

comme neige sur le sol de marbre indiquait le chemin depuis la salle de réception jusqu'à la salle de bal proprement dite.

— Le sénateur et Mrs Forsyth Llewellyn, annonça le crieur lorsque le politicien et son épouse apparurent en haut des marches. Un rond de lumière se posa sur eux, et le percussionniste fit retentir un impressionnant roulement de tambour.

— Mr Jaime Kip. Miss Bliss Llewellyn.

Tous les quatre firent lentement leur entrée dans la fête.

Les deux orchestres de cinquante musiciens se faisaient face des deux côtés de la vaste salle de bal, jouant une valse sereine pendant que les sang-bleu faisaient étalage de leur raffinement : les hommes, fringants et suaves en queue-de-pie, les femmes d'une minceur surnaturelle et incroyablement stylées dans leurs robes de bal haute couture. C'était magique à voir. Le Comité s'était vraiment surpassé cette fois. Toute la salle de bal était remplie d'un éblouissant scintillement blanc : les lustres anciens en cristal brillaient, et les sols en mosaïque luisaient.

Jaime déposa Bliss à sa table, la salua, et s'empressa de disparaître pour le reste de la soirée. De ce côté-là, c'était réglé. Bliss alla chercher Mimi et la trouva avec ses parents en tête de la file d'attente à l'accueil.

— Ouah, regardez-moi ça ! dit Mimi en fondant immédiatement sur le collier. Quel caillou !

— Il était à ma mère, lui expliqua Bliss.

Elle raconta à Mimi la légende du Fléau de Lucifer.

Mimi prit l'émeraude dans ses mains et caressa sa froideur glaciale. Dès qu'elle la toucha, elle fut transportée dans le temps jusqu'à la bataille finale, et eut des éclairs de la journée noire, les trompes sonnant au loin, Michel avec son épée enflammée, le bannissement, et puis le froid. Le froid... le réveil, où immortelle sur Terre elle mourait du désir de *se nourrir*.

— Oh.

Le regard de Mimi se voila, la pierre toujours au creux de sa main. Puis elle la lâcha comme si cette dernière l'avait brûlée.

Bliss en fut saisie. Elle savait qu'il était arrivé quelque chose à Mimi : le flash de connaissance, la piqûre du souvenir

lorsqu'elle l'avait touchée. Et pourtant, lorsque Bliss touchait elle-même la pierre, il ne se passait rien. Ce n'était qu'un bijou mort. Le Fléau de Lucifer. Cela lui donnait des frissons.

— C'est le Cœur de l'Océan, blagua Mimi. Promets-moi juste que tu ne vas pas le jeter du pont du Titanic.

Bliss s'efforça de rire. Mais la pierre, cinquante-cinq carats, pesait lourdement sur sa peau.

L'Œil de Lucifer. Le Fléau de Lucifer. Le prince des sang-d'argent, sa possession la plus précieuse, pendue à son cou comme un nœud coulant. Elle frissonna. Quelque chose en elle avait envie de l'arracher de sa gorge et de la jeter le plus loin possible.

TREIZE

Le manoir Van Alen, à l'angle de la 101^e Rue et de Riverside, avait été jadis l'une des habitations les plus vastes et les plus majestueuses de tout New York. Pendant des générations innombrables, la famille y avait reçu des présidents, des chefs d'État, des dignitaires étrangers, des prix Nobel, ainsi que des stars d'Hollywood et des artistes, écrivains en vogue et autres bohèmes. À présent, il n'était plus que l'ombre de lui-même : les corniches étaient ébréchées, il y avait des graffitis sur le côté, le toit fuyait, et les murs étaient fissurés de partout, car la famille avait été incapable de l'entretenir depuis des décennies.

Theodora traîna sa valise sur les marches du perron et sonna à la porte.

Hattie, la fidèle servante de sa grand-mère, vint ouvrir et la fit entrer.

Le salon était aussi sombre et voilé que lorsqu'elle était partie. Pendant des années, Theodora et Cordelia n'avaient occupé qu'un quart des pièces de la vaste maison : la cuisine, la salle à manger et leurs deux chambres. Tout le reste était sous clé et inutilisé, ce que Theodora avait toujours attribué à l'indigence de Cordelia. Sa grand-mère conservait presque tous les meubles sous des housses de toile, les rideaux étaient tirés devant les fenêtres, et des ailes entières de la bâtie étaient fermées.

C'est pourquoi le manoir faisait penser à un vieux musée empoussiéré, rempli d'antiquités et d'objets d'art de valeur qui étaient cachés et gardés sous clé.

Theodora gagna lentement sa chambre, où Beauty l'accueillit par un aboiement fort et joyeux, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se sentit vraiment chez elle.

À présent, son seul problème était : qu'allait-elle porter ? L'invitation précisait « tenue de soirée exigée », ce qui, d'après ce qu'en comprenait Theodora, signifiait robe longue et habillée pour les femmes. Elle se rappelait vaguement Cordelia se préparant pour le bal annuel des Quatre-Cents, arborant une succession de robes rigides Oscar de la Renta avec des gants d'opéra montant jusqu'au coude. Peut-être trouverait-elle quelque chose dans son placard.

Elle se rendit dans la chambre de sa grand-mère. Elle n'y était pas retournée depuis le soir fatal de l'attaque. Elle redoutait d'être là, de se rappeler comment elle avait trouvé son aïeule couchée dans une mare de sang. Mais elle se consola en pensant que Cordelia avait réussi à survivre à l'agression, et qu'elle-même avait pu apporter suffisamment de son sang au centre médical. Il reposerait là-bas jusqu'au prochain cycle. Cordelia reviendrait un jour. Elle n'était pas morte. Elle n'avait pas été emportée par le sang-d'argent.

— Vous cherchez quelque chose, miss Theodora ? demanda Hattie en passant la tête dans la pièce et en trouvant Theodora debout, les mains sur les hanches, devant le placard de sa grand-mère.

- Il me faut une robe, Hattie. Pour le bal de ce soir.
- Mrs Cordelia avait beaucoup de robes.
- Oui.

Theodora fronça les sourcils, retirant plusieurs cintres et évaluant les robes accrochées dessus. Elles étaient très démodées, avec des drapés ou d'énormes manches gigot. Plusieurs étaient très années quatre-vingt : les épaulettes rivalisaient avec celles d'Alexis Carrington dans *Dynasty*.

- Je ne crois pas que ce qu'il y a ici puisse aller.
- Miss Allegra aussi avait des robes, dit Hattie.
- Ma mère ? Les robes de ma mère sont encore ici ?
- Dans sa chambre, au deuxième étage.

Sa mère avait grandi dans cette même maison et Theodora regretta, pour la énième fois, qu'elle ne soit pas là pour l'aider dans son dilemme actuel. Hattie la fit monter à l'étage au-dessus et emprunter un couloir jusqu'à une chambre d'angle, tout au fond.

Le cœur de Theodora battait la chamade.

— Quel dommage pour miss Allegra, dit Hattie en ouvrant la porte. La chambre est exactement telle qu'elle était à ses dix-huit ans. Avant qu'elle ne s'enfuie et n'épouse votre père.

La chambre était en parfait état. Theodora n'en revint pas de voir qu'il n'y avait pas de toiles d'araignée dans les coins, ni de poussière partout. Elle s'attendait à une crypte, un mausolée, mais c'était une pièce lumineuse et pimpante, avec des draps frais en lin d'Italie sur le lit et des rideaux blancs agités par le vent aux fenêtres.

— Mrs Cordelia a toujours insisté pour que nous l'entretenions. Pour le jour où votre mère se réveillera.

Theodora s'approcha de l'armoire au milieu de la pièce et ouvrit une des portes.

Elle tendit la main à l'intérieur et en sortit un chemisier sur un cintre. Valentino, vers 1989.

— Vous êtes sûre qu'elle avait des robes de bal ?

— Elle a mené le quadrille. Elle a été présentée au bal des Quatre-Cents pour son seizième anniversaire, lui expliqua Hattie. C'est Chanel qui avait fait la robe. Elle doit être là-dedans.

Theodora passa patiemment les cintres en revue un par un. Enfin, dans les tréfonds de la penderie, elle trouva une housse noire brodée du logo au double C.

Elle posa la housse sur le lit de sa mère et tira lentement la fermeture Éclair.

— Ouah, souffla-t-elle en en retirant une robe soigneusement repassée.

Elle la tint devant la lumière. C'était une robe dorée avec un bustier étroit, sans bretelles, et une jupe princesse avec des plis et des plis de tissu volumineux.

Elle la tint contre elle. Elle lui irait, elle savait qu'elle lui irait.

Lorsque Theodora fit son entrée dans la salle de bal du *St. Régis*, toute l'assemblée s'immobilisa. Les invités la regardèrent fixement, debout près de l'entrée, illuminée par le spot, l'air de ne pas bien savoir où aller. On entendit quelques hoquets de surprise dans la foule.

Jack Force, déjà, ne pouvait plus la quitter des yeux.
Comme presque tout le monde dans la salle, pendant un bref instant, il avait cru que Gabrielle, Allegra Van Alen, était de retour parmi eux.

QUATORZE

Le bal des Quatre-Cents, également appelé Bal patricien, ne dérogeait jamais à la tradition instaurée par ses organisateurs d'origine à la fin du XIX^e siècle, lorsque les sang-bleu avaient commencé à occuper une place de premier plan dans la société. Le repas de dix plats, avec des pauses pour danser, était servi dans de la vaisselle en or à soixante-quinze mille dollars pièce : assiettes en or massif, couverts en or et verres en cristal doré à l'or fin.

Sur toute la longueur de quatre tables rectangulaires, accueillant chacune cent sièges, courait un tas de sable, et chaque couvert était garni d'une petite pelle dorée. Les convives étaient invités à « creuser » pour trouver le trésor : leurs cadeaux souvenirs. Le Comité était parvenu à convaincre les sponsors de fournir des bijoux coûteux et spectaculaires incrustés de rubis, de saphirs et de diamants comme petits présents de fête. Le Comité junior, sous l'impulsion de Mimi, avait ajouté une touche moderne : des colliers « alphabet » de chez Me & Ro, des boucles d'oreilles « paon du Pérou » sophistiquées par Zani, et la pièce la plus convoitée de la saison, le pendentif en dent de requin incrusté de diamants de Kaviar and Kind.

Le menu était strictement identique à celui du premier Bal patricien : consommé Olga en entrée, puis filet mignon Lili, moelle farcie aux légumes, suivie d'un rôti de canard et d'un aloyau de bœuf avec ses carottes crémeuses et son écrasée de pommes de terre.

Plusieurs gigantesques sculptures de glace représentant les plus grands monuments et institutions de New York, y compris le nouveau MoMA, dont la rénovation avait été financée par de

l'argent sang-bleu, et le projet portuaire de Frank Gehry, soutenu par rien de moins que le sénateur Llewellyn en personne, étaient disposées à côté des bars que l'on trouvait partout dans la salle, et le champagne coulait à flots par des robinets dissimulés dans la glace.

Mimi toucha à peine à sa nourriture, se levant de son siège pour circuler dans la foule étincelante. Toutes les familles prestigieuses de New York, tous les anciens noms étaient représentés : les Van Horn, les Schlumberger, les Wagner, les Stewart, les Howell et les Howland, les Gould et les Goelet, les Bancroft et les Barlow. Les membres du clan qui étaient restés en Angleterre étaient représentés, de même que plusieurs branches plus exotiques. Une famille sang-bleu immensément riche qui s'était séparée du groupe principal des siècles plus tôt et s'était installée dans ce qui était à présent la Chine moderne venait d'arriver de Shanghai, une ville qu'elle avait récemment contribué à reconstruire. Leurs jumelles de seize ans, deux superbes jetsetteuses chinoises aux membres déliés, feraient partie des jeunes gens présentés au bal ce soir.

Mais aucune famille n'était plus respectée ni révérée que les Force. Mimi était une princesse parmi ses pairs, et elle évoluait entre eux, acceptant leur admiration, leur déférence.

Elle chercha son frère des yeux. Il était resté près d'elle toute la soirée mais avait disparu entre le canard et le bœuf. Il fallait à tout prix qu'ils fassent ceci ensemble. C'était ce soir que l'assemblée reconnaîtrait qu'ils s'étaient trouvés et que, le moment venu, ils renouvelleraient leur vœu immortel.

Où était-il donc ?

Elle projeta son esprit à l'autre bout de la salle, à la recherche de son signal. Ah, il était là, près de la table principale, en train de parler avec un ami de l'équipe de crosse, Bryce Cutting. Elle le vit s'arrêter et regarder dans sa direction avec un sourire soudain et joyeux aux lèvres.

Elle lui rendit son sourire et lui fit un signe de la main, mais il n'y répondit pas.

Contrariée, elle se retourna : ce n'était peut-être pas elle qu'il regardait, en fait ?

Et c'est là qu'elle remarqua qui était debout juste derrière

elle, en haut de l'escalier, et attirait l'attention de toute la salle de bal.

Theodora Van Alen.

Dans une robe que Mimi elle-même trouvait à mourir.

Theodora s'installa à côté des austères parents d'Aggie Carondolet. Il était visible que les Carondolet s'étaient sentis offensés par leur placement, et ils ne dirent pas un mot à Theodora, à part pour l'informer qu'ils étaient vraiment attristés par le départ de Cordelia. Elle fit un signe de la main à Bliss, assise toute seule à la table principale. Bliss fit de même.

— Viens ! lui articula cette dernière en silence.

Elle rassembla ses jupons dorés et rejoignit Bliss. Les deux filles s'embrassèrent chaleureusement.

— Théo, il faut que je te dise quelque chose... C'est à propos de Dylan, lui dit Bliss.

— Ah ?

Theodora haussa les sourcils.

— Je crois qu'il est...

Mais avant qu'elle n'ait pu finir, un garçon s'approcha pour lui demander une danse.

— Bien sûr. (Bliss haussa les épaules.) Je te raconterai ça plus tard, dit-elle à Theodora.

Cette dernière hocha la tête. En regagnant sa chaise, un peu abattue, elle se demanda ce que Bliss avait failli lui dire. C'était sa seule amie dans ce bal. Que faisait-elle ici, d'ailleurs ? Pourquoi était-elle venue ? Pour Cordelia ? Pour le nom des Van Alen ? Non. Elle devait être honnête. Et c'était là que la vérité faisait mal. Elle voulait revoir Jack Force. Mais c'était de la torture.

Il était là, attentif, aux côtés de sa sœur, tous les deux glissant gracieusement à travers la salle, enlacés hanche contre hanche. Jack avait une main posée sur la taille de guêpe de Mimi. Theodora avait entendu les Aînés et les Sentinelles chuchoter à la table d'à côté... une histoire d'union... quelque chose à propos d'eux deux et d'un vœu immortel.

Le plat suivant fut servi, un pigeonneau rôti et ses asperges en vinaigrette. Cela semblait délicieux, mais la nourriture restait

sèche et farineuse sur sa langue.

— Jack, chuchota doucement Mimi à son oreille tandis qu'ils évoluaient dans la salle. Il est temps.

Toujours pragmatique, elle avait décidé de ne pas tenir compte de ce qu'elle avait vu plus tôt. Mimi était un grand maître de l'auto-illusion. Si quelque chose la dérangeait, elle refusait simplement de reconnaître son existence. Dans son esprit, Theodora Van Alen était une passade sans importance, quoique contrariante.

Mais pour Jack, la vue de Theodora n'avait servi qu'à enflammer un sentiment qu'il réprimait depuis des mois. Une pensée perturbante lui titillait la conscience. Pourquoi Theodora l'affectait-elle si puissamment ? Était-ce la ressemblance avec Allegra ? Était-ce tout ? Ou était-ce quelque chose de nouveau... une chose à laquelle il n'était pas préparé et qu'il n'avait pas prévue ? Il secoua la tête, plein de dégoût et de honte de lui-même. Sa place légitime était aux côtés de sa sœur. Il lui faudrait simplement faire comme si Theodora n'existeit pas.

— Ils nous attendent pour mener le quadrille, dit Mimi, et Jack l'escorta consciencieusement jusqu'à la piste de danse, où trois autres jeunes couples attendaient.

La tradition des Quatre-Cents voulait que les jeunes gens qui allaient être présentés mènent cette danse, et les adolescents de ce quadrille de tête étaient choisis selon la place de leur famille dans la hiérarchie du Comité. Aggie Carondolet aurait été l'une des danseuses si elle avait été en vie.

Mimi trouvait que « quadrille » n'était qu'un nom élaboré donné à une danse de cow-boys, mais cela l'amusait quand même, et Jack la mena habilement dans les pas et les figures, jusqu'au huit et à la grande chaîne finale, qui les ramena comme prévu au premier rang.

Après la danse, les jeunes sang-bleu restèrent figés dans leur position au milieu de la piste dans l'attente de leur présentation officielle à l'assemblée, où ils étaient appelés par leur nom courant et leur nom réel par le *Rex*.

— Dehua Chen, appela-t-on, et l'une des beautés impériales chinoises s'avança d'un pas. Connue des nôtres sous son vrai nom, Xi Wangmu.

L'ange de l'Immortalité.

— Deming Chen.

C'était le tour de sa sœur. Toutes deux étaient identiques dans leur beauté sereine, détachée du monde, avec leur peau couleur de lait bruni ; leurs cheveux d'un noir d'ébène, lisses comme de la soie ; leurs yeux sensuellement étirés en amande ; et un saupoudrage inattendu de taches de rousseur sur leur petit nez.

— Connue des nôtres sous son vrai nom, Kuan Yin.

L'ange de la Miséricorde.

Plusieurs autres jeunes sang-bleu furent appelés à venir compléter le panthéon céleste.

Enfin, une lumière isolée vint éclairer les jumeaux Force. Mimi agrippa fermement la main de son frère.

— Madeleine Force.

Mimi fit un pas en avant, la tête haute.

— Connue des nôtres sous son vrai nom, Azraël.

L'ange de la Mort.

— Benjamin Force.

Jack inclina la tête.

— Connu des nôtres sous son vrai nom, Abbadon.

L'ange de la Destruction.

Les anges jumeaux de l'Apocalypse. C'était leur destinée immortelle. C'était leur place. Les vampires les plus puissants du clan après l'Incorrompu. Les anciens lieutenants de Lucifer, qui avaient tourné le dos au prince des cieux après la Chute. À Rome, ils avaient pourchassé et exterminé la progéniture des sang-d'argent. Seule leur force avait permis aux sang-bleu de passer le millénaire.

Jack sourit à Mimi, et tous deux s'inclinèrent très bas devant l'assemblée.

Ils avaient du pain sur la planche.

QUINZE

Le café avait été apporté dans des pichets dorés, et le dessert – le traditionnel pudding Waldorf aux pêches en gelée de chartreuse, ainsi que les éclairs au chocolat et à la vanille et un gâteau meringué aérien nappé de crème fouettée à l'amaretto – avait été servi et (légèrement) consommé. Des joues poudrées se pressaient contre d'autres joues poudrées dans des baisers d'adieu. On avait passé un merveilleux moment, et des sommes astronomiques avaient été collectées, battant même le record de l'année précédente.

Dans toute la salle de bal du *St. Régis*, les SMS de Mimi arrivaient sur des portables. Pour les jeunes vampires élus, la soirée ne faisait que commencer.

After. Angel-Orensanz. Minuit. Masques obligatoires. Pas de SMS, pas d'entrée.

Une rumeur s'élevait de la foule des invités près des vestiaires et des ascenseurs, ainsi que des exclamations de perplexité et de déception parmi ceux qui n'avaient pas reçu le SMS.

— Tu vas te changer ? demanda Bliss à Mimi en la suivant à l'extérieur.

— T'es pas folle ? je garderai cette robe jusqu'à ce qu'on l'arrache de mon cadavre refroidi, plaisanta Mimi. Viens en haut. On a le meilleur choix de masques.

Mimi était d'une humeur radieuse. Elle s'était déjà bien éclatée au bal et tout, mais c'était là que la fiesta commençait vraiment.

Theodora sortit sur le trottoir en serrant sa fourrure noire –

un vieux manteau de Cordelia – autour de ses épaules. Elle trouva Julius, le chauffeur de sa grand-mère, qui l'attendait patiemment, garé le long du trottoir dans la vieille Crown Victoria.

— Où allons-nous ?

Elle allait dire « à la maison » lorsque son téléphone se mit à vibrer. Oliver, à tous les coups. Ah non, tiens. C'était un Texto envoyé depuis un numéro masqué.

Pour l'inviter à Angel-Orensanz, la synagogue abandonnée dans le Lower East Side. Masques obligatoires ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— Tu as eu le message ? lui cria Cicely Applegate avec excitation depuis la voiture d'à côté.

Cicely faisait partie de la bande de Mimi, et Theodora se demanda pourquoi elle prenait la peine de lui parler.

— Euh, ben oui.

— On se voit là-bas, alors ! dit gaiement Cicely. Au fait, super, ta robe ! ajouta-t-elle avec admiration. Ma mère dit que ça ne peut être que du Chanel vintage.

C'était donc ça. Parfois, Theodora trouvait le lycée vraiment crétin. Si on s'habillait d'une certaine manière, ou si l'on avait un certain look, ou si l'on avait « ce qu'il fallait » – par exemple un sac de créateur, ou le dernier portable, ou une montre coûteuse –, la vie devenait bien plus facile. Theodora n'avait jamais eu de tout cela. Cordelia avait toujours été stricte sur l'argent de poche, et elle avait toujours été la fille qui portait des pulls de seconde main et des fins de série de l'année précédente.

Mais la robe, et le fait qu'elle vienne d'une maison de couture respectée et chère, modifiait la perception que Cicely avait d'elle. Pour la soirée, au moins.

— À la maison, miss Theodora ?

Elle avait promis à Oliver de l'appeler en quittant le bal. Elle lui avait dit qu'elle ne resterait que peu de temps et s'en irait dès la fin du dîner, mais il était déjà 23 h 30. Il était en plein décalage horaire, se dit-elle. Il devait être profondément endormi devant la télé, à l'heure qu'il était.

Le SMS concernait sans doute la fête en ville dont parlaient tous les autres lycéens au bal : d'après la rumeur, Mimi Force

donnait une sorte de bacchanale ce soir-là. Devait-elle y aller ? Quel mal cela pouvait-il faire ? De plus, si Mimi était là, cela voulait dire que Jack y serait aussi. Theodora se rappela comme il était beau dans son queue-de-pie, et comment il l'avait fixée du regard lorsqu'elle avait fait son entrée à la fête, vrillant ses yeux verts dans les siens. Il n'y avait pas si longtemps, c'était lui qui était déterminé à découvrir la vérité sur les sang-d'argent, puis il avait reculé tout d'un coup. Mais peut-être avait-elle encore une chance de le convaincre de la rejoindre dans son combat. Puisque son grand-père lui avait refusé son aide, elle ne savait plus trop quoi faire à présent. Mais avec Jack à ses côtés... Elle se décida.

— À la maison, Julius, mais juste une minute, décida-t-elle. Je dois passer prendre quelque chose. Un souvenir de Venise. Ensuite, nous irons en ville.

*Archives du New York Herald
24 novembre 1871*

ANNONCE DE FIANÇAILLES SUITE À LA DISPARITION D'UNE ANCIENNE FIANCÉE

LE LORD ANGLAIS ÉPOUSERA L'HÉRITIÈRE VANDERBILT.

L'annonce officielle des fiançailles de Caroline Vanderbilt, fille de l'amiral et d'Elizabeth Vanderbilt, domiciliés au numéro 800 de la 5^e Avenue, et de lord Alfred Burlington, de Londres et du Devonshire, fait suite à la mystérieuse disparition de l'ancienne fiancée de lord Burlington, Maggie Stanford, fille de Tiberius et Dorothea Stanford, de Newport.

Maggie Stanford avait disparu mystérieusement le soir du Bal patricien donné chez l'amiral et Elizabeth Vanderbilt il y a plus d'un an, où ses fiançailles avec lord Burlington avaient été annoncées. Les fiançailles ont été rompues il y a huit mois, alors que Maggie Stanford n'avait toujours pas été retrouvée.

À ce jour, la date du mariage de miss Vanderbilt et lord Burlington n'est pas encore fixée.

SEIZE

Comme beaucoup des invités, Bliss, en arrivant à l'*after*, poussa un cri de surprise enchantée. La synagogue abandonnée était éclairée par un millier de petites bougies, qui projetaient des ombres longues et lugubres sur les murs. Mimi avait raison, on aurait dit une ruine sublime, et danser à la seule lumière des flammes avait quelque chose de romantique tout en donnant le frisson.

Les masques conféraient à la soirée un glamour irréel, d'autant plus que tous les invités portaient encore leur tenue de bal. Les garçons étaient d'une élégance folle dans leurs queues-de-pie, les filles étaient superbes dans leurs robes de bal couture, et les masques donnaient à tout le monde un air un peu maléfique.

Bliss attacha le sien, décoré de plumes et de pierreries, sur son visage. Elle avait du mal à voir tout le monde derrière. Elle remarqua Theodora qui arrivait. Bien. Elle lui avait transféré le SMS sans que Mimi soit au courant.

Le DJ passait Bauhaus, un morceau sombre et violent : « Burning from the Inside...»

Un garçon en smoking s'approcha de Bliss, le visage dissimulé sous un masque de Pierrot triste.

Il fit un geste en direction de la piste de danse.

Bliss hocha la tête et le suivit. Il lui tendit ses mains et elle s'avança entre ses bras.

— Alors tu as survécu, chuchota-t-il, la bouche tout près de son oreille, au point qu'elle sentait le souffle doux de son haleine.

— Pardon ?

— Je n'aurais pas voulu te laisser te noyer.

Il eut un petit rire.

— Tu...

Il mit un doigt sur ses lèvres, ou plutôt sur les lèvres du masque de Pierrot.

— Tu m'as manqué... dit Bliss.

Dylan. C'était forcément lui. Il l'avait retrouvée, une fois de plus. Quelle riche idée de se montrer à un bal masqué, où il pouvait apparaître sans faire d'histoires !

— Je ne suis pas parti longtemps, dit-il avec ferveur.

— Je sais, mais j'étais inquiète...

— Ne le sois pas. Tout ira bien.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Bliss dansa avec joie. Il était revenu ! Il était revenu pour être avec elle. Elle exultait.

La chanson se termina. Le garçon masqué s'inclina profondément.

— Un plaisir.

— Attends... le rappela Bliss, mais déjà il avait disparu dans la foule et, regardant autour d'elle, elle vit une douzaine de garçons habillés comme lui en smoking, mais aucun ne portait de masque de clown triste, une larme scintillant sous l'œil.

Theodora errait de salle en salle d'un air abattu. Tout compte fait, elle aurait dû appeler Oliver, ne serait-ce que pour avoir de la compagnie. Cette fête n'avait pas l'air aussi fermée que le bal des Quatre-Cents. Elle remarqua que quelques-uns de ses camarades de classe humains étaient là, l'air un peu nerveux, comme s'ils n'étaient pas sûrs d'être les bienvenus. Elle pouvait reconnaître les humains des vampires : les vampires brillaient dans le noir. Le don de *l'illuminata* leur permettait de se reconnaître entre eux.

Dans les ombres profondes derrière les colonnes, plusieurs couples profitaient de l'obscurité pour se bécoter... « se bécoter » prenait un sens très particulier chez les jeunes vampires. Elle entendait les bruits de succion intenses qu'ils faisaient en se repaissant de leurs familiers humains, le battement du sang et de la force vitale passant de l'un à l'autre.

Ensuite, les vampires brillaient encore plus, leurs traits étaient plus nets et plus définis, alors que les humains arboraient une expression vide et molle.

Un jour, Theodora le savait, elle devrait faire de même. Elle devrait se livrer au baiser sacré sur un familier humain. Cette pensée l'excitait et la terrifiait à la fois. Le baiser sacré n'était pas une plaisanterie. C'était un lien sérieux entre vampire et humain, un lien respecté par les sang-bleu. Les familiers humains devaient être traités avec affection et attention pour le service qu'ils fournissaient.

L'atmosphère raffinée du bal des Quatre-Cents avait cédé la place à un comportement plus chahuteur, plus tapageur. Plusieurs jeunes dansaient corps à corps sur le rythme dur de la *house music* mixée par le DJ, et l'ambiance devenait incontrôlable, déchaînée, tandis que les filles se mettaient à danser lascivement ensemble ou à se frotter contre leur partenaire masculin. La fête fut bientôt pleine à craquer d'ados en sueur, les bras en l'air, clamant qu'ils allaient se défoncer à mort ce soir. (Complètement ivres... de sang.)

Theodora restait en retrait. Elle ne s'intégrait pas au groupe. Elle n'avait pas d'amis ici.

Elle soupira. Le masque vénitien qu'elle portait lui couvrait entièrement le visage. Elle aurait bien aimé l'enlever ; il la grattait et lui donnait chaud à la figure.

Elle se fraya un chemin jusqu'à une petite alcôve cachée derrière la sono, pour pouvoir s'asseoir tout en réfléchissant à ce qu'elle allait faire.

Un garçon la suivit dans la pièce. Elle se dit que c'était drôle. On savait qui étaient les filles parce qu'elles portaient leurs robes de bal, alors que les garçons, eux, étaient réellement déguisés, tant ils se ressemblaient tous dans leurs costumes de pingouins. Comme celui-ci, justement, avec son masque de soie noire qui lui couvrait les yeux, le nez et les cheveux et lui donnait un air canaille, façon pirate urbain.

— Tu n'aimes pas les fêtes ? lui demanda-t-il en la remarquant assise toute seule sur un banc de pierre en ruine.

Theodora s'esclaffa.

— Je déteste ça, en fait.

- Moi aussi.
- Je ne sais jamais quoi dire, ni quoi faire.
- Eh bien, apparemment, il est question de danser. Et de boire. Tout ce qu'on veut.

Theodora se demandait qui c'était, et pourquoi il prenait la peine de lui parler.

- Pas de doute, acquiesça-t-elle.
- Mais tu choisis de ne pas choisir.
- Je suis une rebelle, dit-elle avec ironie.
- Je ne crois pas.
- Non ?
- Tu es ici, non ? Tu aurais pu choisir de ne pas venir du tout.

Il avait raison. Elle n'était pas obligée d'être là. Elle était venue pour la même raison qu'elle était allée au bal. Pour avoir une chance de revoir Jack. Il fallait regarder les choses en face : chaque fois qu'elle voyait Jack Force, quelque chose en elle s'accélérerait et prenait vie.

- Pour être honnête, je suis venue pour un garçon.
 - Quel garçon ? lui demanda-t-il d'un air taquin.
 - Peu importe.
 - Pourquoi ?
 - Parce que. C'est compliqué.
- Theodora haussa les épaules.
- Allons, allons.
 - Non, vraiment. Il n'est... il n'est pas intéressé, dit-elle en pensant à Jack et Mimi et au lien qui existait entre eux.

Quels que soient les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, ils étaient hors de propos. Il avait été très clair à l'enterrement de sa grand-mère. Il avait des responsabilités envers sa famille. Elle n'arrivait pas à échapper à l'image d'eux deux levant leurs mains jointes. *Azraël et Abbadon*. La charge magnétique entre eux était électrique. Toute la salle de bal en avait eu des frissons d'excitation lors de l'annonce. *Deux des plus puissants de nos vampires*. *Enfin ils nous ont été révélés*. Qui était-elle, Theodora Van Alen, pas même une vampire pur-sang, pour s'interposer entre eux ?

- Comment sais-tu qu'il n'est pas intéressé ? demanda-t-il

d'un ton sérieux.

— Je le sais, c'est tout.

— Tu n'es pas à l'abri d'une surprise.

Theodora se rendit compte que le garçon se tenait tout près d'elle en parlant. Ses yeux derrière le masque... elle détectait un soupçon de vert. Son cœur manqua un battement. Le garçon se rapprocha.

— Surprends-moi, souffla Theodora.

En réaction, le garçon lui souleva doucement le masque pour exposer ses lèvres, puis il s'inclina et joignit sa bouche à la sienne.

Theodora ferma les yeux. Le seul garçon qu'elle eût jamais embrassé était Jack Force et c'était pareil cette fois... quoique différent. Plus pressant. Plus insistant. Elle inspira son souffle, sentit sa langue dans sa bouche, roulant sur la sienne, presque comme s'il avait eu envie de la dévorer. Elle avait l'impression qu'elle aurait pu l'embrasser à l'infini.

Et soudain cela s'arrêta.

Elle ouvrit les yeux, le masque de travers. Que s'était-il passé ? Où était-il parti ?

— Hé, toi !

Theodora se retourna. Mimi Force se tenait dans l'entrée, coiffée d'un éblouissant diadème de princesse indienne, un « masque » tracé d'une main experte sur son visage avec du maquillage et de la peinture.

— Tu n'as pas vu mon frère ?

Mimi avait tout d'abord été contrariée de voir sa fête envahie de pique-assiette humains, mais elle avait rapidement mis ça sur le compte de son irrésistible popularité. Elle n'était donc pas perturbée de voir que Theodora, encore une non-invitée, était également présente.

Avant que cette dernière n'ait pu répondre, Jack Force se matérialisa à côté de sa sœur. Il portait une coiffe indienne assortie à la sienne. Et son masque était également peint.

— Me voilà ! dit-il, jovial. Oh, salut, Theodora. C'était bien, Venise ?

— Super, dit Theodora en s'efforçant de garder une contenance.

— Cool.

— Allez viens, Jack, le feu d'artifice va commencer, dit Mimi en tirant par la manche.

— À plus, fit Jack.

Theodora était abasourdie. Elle était tellement sûre que c'était Jack qu'elle venait d'embrasser... Tellement sûre que c'était lui sous le masque noir... Son attitude décontractée, ce ton amical et désinvolte la faisaient douter. Mais alors, si ce n'était pas Jack qu'elle venait d'embrasser, qui était-ce ? Qui était le garçon sous le masque ?

Avec un serrement de cœur, elle réalisa que les vacances de Noël commençaient le lendemain, et qu'elle ne reverrait pas Jack Force avant deux bonnes semaines.

DIX-SEPT

L'hiver finit par s'abattre sur New York et plusieurs tempêtes se déchaînèrent. La ville fut engloutie sous une couverture de neige immaculée pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle vire à la gadoue grise et jaune, créant des congères inattendues sur les trottoirs et des flaques boueuses que les citoyens hardis évitaient en sautant par-dessus, à moins qu'ils ne les traversent en piétinant d'un air morose avec leurs bottes en caoutchouc couvertes de sel.

Theodora était contente qu'il fasse froid, car le temps s'accordait bien avec son humeur. Les fêtes de fin d'année étaient toujours une période de calme chez les Van Alen. Dans le passé, le soir de Noël, Cordelia et elle allaient assister à la messe à l'église Saint-Barthélemy, de l'autre côté de la ville, avant de prendre un souper frugal à minuit.

Comme chaque année, elle passa le jour de Noël avec sa mère à l'hôpital. Julius et Hattie avaient pris la journée pour la passer en famille, si bien qu'elle avait traversé la ville toute seule, en bus. L'hôpital était pratiquement désert lorsqu'elle arriva. Il y avait un gardien ensommeillé au comptoir de l'accueil et une squelettique équipe d'infirmières, impatientes de terminer leur service. Elle remarqua que le personnel s'était efforcé d'instiller dans ces lieux un peu de la joie de Noël. Il y avait des couronnes sur toutes les portes, et un sapin aux branches roussies, esseulé comme Charlie Brown, trônait au milieu du poste des infirmières, accompagné d'une menora aux lumières vacillantes.

Sa mère dormait sur le lit comme d'habitude. Il n'y avait rien de changé. Theodora posa une fois de plus un cadeau non ouvert au chevet de sa mère. Année après année, ses présents

prenaient la poussière dans le placard de la chambre.

Tout en époussetant la neige, elle retira son manteau et fourra son bonnet et ses gants en laine dans les poches. Si Cordelia avait été là, elle aurait sorti leur déjeuner de Noël, extrayant la dinde et la farce, le jambon et les petits pains chauds de boîtes Tupperware garnies par Hattie. Cette dernière avait préparé le même repas pour que Theodora l'apporte, mais le manger sans que Cordelia soit là pour la corriger sur ses manières à table ou aboyer aux infirmières de leur apporter des assiettes en porcelaine, et pas en plastique, ce n'était pas pareil.

Elle alluma la télévision et s'installa pour un déjeuner solitaire tout en regardant une énième rediffusion de *La vie est belle*, de Frank Capra. Le film ne manquait jamais de la déprimer encore plus, car elle n'entrevoyait aucun *happy end* pour Allegra.

Oliver l'avait invitée à passer la journée avec sa famille, mais elle avait décliné. Toute la famille qu'elle avait au monde se trouvait dans cette chambre d'hôpital solitaire. Sa place était là.

De l'autre côté de la ville, dans l'Upper East Side, les demeures majestueuses et les appartements de luxe s'étaient vidés de leurs occupants. Les Force étaient déjà partis à bord de leur Gulfstream IV pour leur migration annuelle ; ils avaient expédié leurs affaires de plage à l'avance par FedEx dans leur villa de Saint-Barth', où ils passeraient la première semaine des vacances, et leurs affaires de ski dans leur chalet d'Aspen pour la seconde moitié des congés. Les Llewellyn étaient partis au Texas rendre visite à leur famille pour Noël et devaient retrouver les Force à Aspen pour le nouvel an.

Même la famille d'Oliver avait prévu une escapade dans leur propriété familiale à Tortola, mais pour sa part il avait préféré rester en ville pour être près de Theodora.

Il avait prévu de se rendre à la maison de ville des Van Alen le lendemain de Noël, les bras chargés de cadeaux. Ils passaient toujours cette journée ensemble. Oliver aimait apporter une baguette croustillante, du beurre français – du vrai, insistait-il, qui n'a rien à voir avec les fades versions américaines –, plusieurs pots de caviar russe Petrossian de première qualité, ainsi qu'un magnum de Champagne emprunté à la cave de ses

parents, pour un petit gueuleton post-Noël.

Mais le matin du vingt-six, alors qu'il venait de remplir de victuailles le panier de pique-nique et qu'il allait partir, il reçut un appel frénétique de Hattie, la domestique des Van Alen.

— Mister Oliver, il faut venir, vous devez venir tout de suite, le pria-t-elle.

Oliver sauta immédiatement dans un taxi et arriva sur place pour trouver Hattie hystérique et incohérente, tordant les mains sur son tablier, au bord des larmes. Elle le précéda dans l'escalier et l'emmena à la chambre de Theodora.

— Elle n'est pas descendue pour le petit déjeuner. J'ai cru qu'elle faisait simplement la grasse matinée, jusqu'à ce que Beauty descende en courant et me traîne pratiquement jusqu'ici. Alors j'ai vu qu'elle était allongée là et que je ne pouvais pas la réveiller. Mon Dieu, miséricorde, elle ressemble tellement à miss Allegra ! Et puis j'étais inquiète parce qu'elle ne bougeait pas, elle n'avait même pas l'air de respirer, alors je vous ai appelé, mister Oliver.

Beauty, la chienne de race de Theodora, gémissait au pied du lit. Lorsqu'Oliver entra dans la chambre, elle sauta sur ses pattes pour aller lui lécher les mains et le visage.

— Vous avez bien fait, Hattie, dit-il en caressant Beauty avant de secouer Theodora et de chercher son pouls.

Il n'y en avait aucun, mais cela ne voulait rien dire. Sa formation d'Intermédiaire lui avait appris que pour conserver leur énergie, les vampires étaient capables de ralentir les battements de leur cœur jusqu'à un rythme à peine détectable. Toutefois, Theodora n'avait que quinze ans et sa transformation commençait à peine. Il était trop tôt pour qu'elle passe en mode préservation. À moins que...

Oliver eut soudain une pensée affreuse : et si Theodora s'était fait attaquer par un sang-d'argent ? Les mains tremblantes, il appela sa tante, le Dr Pat, le médecin humain qui s'occupait des sang-bleu. Cette dernière lui déconseilla d'appeler une ambulance ou de l'emmener dans un hôpital normal.

— Ils ne sauront pas quoi faire avec elle. Viens à mon cabinet tout de suite. Je te rejoins là-bas.

Lorsque Oliver arriva, portant Theodora dans ses bras, le Dr Pat et son équipe étaient prêts. On amena un lit d'hôpital il roulettes, et Oliver y déposa son amie avec précaution.

— Dis-moi qu'elle va s'en tirer, supplia Oliver.

Le Dr Pat examina le cou de Theodora. Il n'y avait pas de marques. Aucun signe de l'Abomination.

— Elle devrait s'en tirer. On ne dirait pas qu'elle a été attaquée. Elle devrait s'en tirer. Ils sont immortels, après tout. Mais il faut voir ce qui se passe.

Oliver patienta dans la salle d'attente du Dr Pat sur une chaise en plastique particulièrement inconfortable. Sa tante avait toujours été folle de mobilier moderne, et ses locaux ressemblaient plus à un hall d'hôtel chic qu'à une clinique : meubles en plastique tout blancs, tapis à longs poils blancs, lampes blanches de style cosmonaute. Au bout de quelques heures pétries d'angoisse, il vit le Dr Pat sortir du cabinet.

Elle avait l'air fatiguée et abattue.

— Entre, dit-elle à son neveu. Elle est réveillée. Je lui ai fait une transfusion. Apparemment, ça a marché.

Theodora paraissait encore plus petite et plus fragile sur le lit d'hôpital. Elle portait l'une de ces blouses qui s'attachent dans le dos, et elle avait le visage plus pâle que d'habitude. Il voyait ses veines bleues à travers sa peau translucide.

— Bien le bonjour, la Belle au bois dormant, blagua Oliver pour tenter de masquer son inquiétude.

— Où suis-je ?

— Dans mon cabinet, mon enfant, dit le Dr Pat avec solennité. Vous êtes entrée en hibernation. C'est un phénomène qui, d'habitude, ne se produit que beaucoup, beaucoup plus tard. C'est un autre terme pour désigner le sommeil prolongé, une chose que font les vampires lorsqu'ils sont las de l'immortalité à la fin d'un cycle.

— J'ai une sensation bizarre dans la tête. Et mon sang... il me fait un effet bizarre aussi. Il me dégoûte.

— J'ai dû vous faire une transfusion. Votre taux de cellules sanguines était très bas. Ce sera étrange pendant un petit moment, le temps que le nouveau sang s'ajuste à l'ancien.

— Ah, dit Theodora avec un frisson.
— Oliver, tu peux nous laisser seules ?
— Content de voir que tu vas bien, dit-il en serrant fermement l'épaule de Theodora. Je serai juste de l'autre côté de la porte.

Une fois Oliver sorti, le Dr Pat braqua une lampe dans chacune des pupilles de Theodora. Elle nota quelque chose sur son diagramme pendant que cette dernière attendait patiemment le diagnostic.

Le Dr Pat l'examina avec attention.

— Vous avez quinze ans, c'est ça ?

Theodora acquiesça.

— Intronisée auprès du Comité ?

— Oui.

— Comme je vous l'ai dit, vous aviez très peu de cellules sanguines. Et pourtant, votre taux de cellules sang-bleu explose les courbes normales. D'une certaine manière, vous avez déjà les niveaux sanguins d'un vampire à part entière, et pourtant votre corps est entré en hibernation, ce qui signifie que vous ne produisez pas les bonnes quantités d'antigènes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que chez vous, la transformation est un peu détraquée.

— Pardon ?

— La transformation est un processus dans lequel vos cellules sang-bleu – votre ADN de vampire – commencent à prendre le dessus. Vos crocs poussent, votre corps passe du besoin d'une nourriture classique au besoin de se nourrir spécifiquement de sang humain. Les souvenirs commencent à revenir, et vos pouvoirs, quels qu'ils soient, commencent à se manifester.

Theodora opina.

— Cependant, il y a quelque chose d'étrange dans votre analyse sanguine. Les cellules de vampire prennent le dessus, mais ce n'est pas un processus normal, progressif, dans lequel l'identité humaine s'efface au profit de l'immortelle... comme un serpent se dépouille de sa mue. Je n'en suis pas sûre, mais on

dirait presque que votre ADN humain combat celui de vampire. Qu'il lui résiste. Et pour compenser, votre ADN de vampire se bat à son tour, et pas à moitié : il fait descendre votre taux de cellules sanguines humaines bien en dessous de ce qu'il devrait être. Le choc a envoyé votre corps en hibernation. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose ? Parfois, c'est provoqué par un traumatisme.

Theodora secoua la tête. La soirée précédente s'était déroulée sans histoire.

— Il arrive que ce soit une réaction à retardement, conjectura le Dr Pat. Ça doit être votre sang mêlé, ajouta-t-elle.

Le Dr Pat était parfaitement au courant des circonstances de la naissance de Theodora. C'était elle qui avait suivi la grossesse et l'accouchement d'Allegra.

— Personne n'a jamais pu étudier ce qui se passe lorsque l'ADN humain se mêle au sang de vampire. J'aimerais vous placer en observation un moment.

DIX-HUIT

Une semaine plus tard, Theodora était encore un peu groggy de l'« épisode », le nom qu'elle et Oliver avaient donné à sa visite en urgence au cabinet du Dr Pat. Oliver lui avait proposé de venir la chercher en voiture pour l'emmener au lycée le jour de la rentrée. Theodora, qui en temps normal aurait résisté à ce geste étant donné qu'il vivait de l'autre côté de la ville et que ce n'était pas sur son chemin, avait faiblement accepté l'arrangement. Oliver était son Intermédiaire : il était là pour prendre soin d'elle et, pour une fois, elle allait le laisser faire.

Le second semestre à Duchesne s'ouvrait officiellement par une assemblée générale au cours de laquelle la proviseure invitait tous les élèves à attaquer avec enthousiasme cette rentrée, suivie d'un goûter de petits pains aux raisins et de chocolat chaud dans le belvédère. Oliver et Theodora prirent leurs sièges habituels sur le banc du fond de la chapelle avec d'autres élèves de seconde.

Il y eut beaucoup de joyeuses salutations et d'échanges d'anecdotes de vacances dans tous les sens. La plupart des filles, bronzées et visiblement reposées, échangeaient leurs téléphones pour se montrer des photos d'elles-mêmes en bikini sur les plages des Bahamas, de Saint-Thomas ou de Maui. Theodora vit Bliss Llewellyn entrer en compagnie de Mimi Force, toutes les deux se tenant par la taille comme si elles étaient les meilleures amies du monde.

Sous l'effet du soleil, les cheveux de Mimi étaient encore plus blonds que d'habitude, et Bliss, pour sa part, arborait des reflets cuivrés. Jack Force marchait lentement derrière elles, les mains enfoncées dans les poches de son chino Duckhead. Il avait un peu la trace du masque de ski autour des yeux, ce qui lui

donnait l'air encore plus adorable.

Oliver suivit le regard de Theodora et ne fit aucun commentaire. Elle savait ce qu'il pensait de son béguin pour Jack Force.

Consciente du dépit de son ami, elle se pencha pour poser affectueusement la tête sur son épaule. Si Oliver n'avait pas été là... elle aurait bien pu... quoi ? S'évanouir à jamais ? Rejoindre sa mère dans la chambre des comateuses, de l'autre côté de la ville ? Elle avait encore du mal à tout comprendre. Qu'est-ce que cela voulait dire, que ses cellules de vampire combattaient ses cellules humaines ? Serait-elle toujours déchirée entre deux directions ?

La faim qu'elle avait ressentie à Venise s'était quelque peu apaisée avec la transfusion. Peut-être que c'était tout. Elle avait eu besoin de sang. Peut-être pourrait-elle se contenter de transfusions au lieu d'avoir à se nourrir. Il faudrait qu'elle demande au Dr Pat si c'était une alternative viable. C'était trop bizarre de toujours regarder Oliver en se disant qu'il serait sûrement délicieux. C'était son meilleur ami, pas un casse-croûte.

Bliss Llewellyn, regardant autour d'elle, croisa les yeux de Theodora. Les deux filles se firent timidement signe. Bliss avait eu l'intention de parler à Theodora du retour de Dylan, de terminer la conversation commencée au bal, mais l'occasion ne s'était simplement pas présentée.

Les vacances s'étaient déroulées dans l'angoisse pour Bliss. Les absences et les cauchemars étaient revenus avec une puissance inégalée. La nuit de Noël avait été la pire de toutes. Elle s'était réveillée avec une douleur tellement insoutenable dans la poitrine qu'elle n'arrivait plus à respirer. Elle était trempée de sueur et ses draps étaient si humides qu'ils collaient entre eux. Immonde.

Et ce qui était encore plus terrifiant, c'est que la bête de son cauchemar s'était mise à lui parler dans son sommeil.

Blissssss...

Blissssss...

Blissssss...

Elle ne faisait que dire son nom, et pourtant cela lui envoyait des frissons tout le long de l'échine. Ce n'était qu'un rêve. Un simple rêve. Un simple rêve. Il n'y avait pas de bête qui pouvait lui faire de mal. Cela faisait partie de la transformation. C'étaient ses souvenirs qui s'éveillaient et lui parlaient, c'est ce qu'avait dit le Comité. Ses identités précédentes, ses vies passées.

Elle serra la mâchoire et se redressa sur son siège.

À côté d'elle, Mimi Force bâilla dans sa paume délicate. Pour Mimi, les deux semaines avaient été à peu près paradisiaques. Elle s'était trouvé non pas un mais deux délicieux familiers humains pendant le voyage, s'en était rassasiée, et se sentait prête à conquérir le monde. Elle était impatiente de commencer le nouveau semestre. Une nouvelle saison, c'était toujours une nouvelle excuse pour aller faire du shopping. Comme Bliss, Mimi était anxieuse. Anxieuse d'arriver chez *Barneys* aujourd'hui avant la fermeture.

Bliss se forçait à écouter le discours d'encouragement bisannuel de la proviseure – « Un nouveau semestre d'excellence vous attend dans les couloirs de Duchesne, bla-bla-bla » – lorsque les portes de la chapelle s'ouvrirent brusquement à la volée.

Les têtes se tournèrent vivement pour voir la cause de ce fracas.

Un garçon se tenait sur le seuil.

Un très, très beau garçon.

— Oh, euh... pardon. J'ai pas fait exprès. Mes doigts ont glissé, hmm ? fit-il.

— Non, non, pas de problème. Entre, Kingsley. Tu peux venir t'asseoir ici devant, dit la proviseure en lui faisant signe d'avancer.

Le garçon sourit largement. Il longea l'allée centrale avec assurance, traînant des pieds et roulant des hanches. Ses cheveux noirs brillaient, une mèche sexy lui retombait sur l'œil gauche, et il exsudait une confiance en soi impudente qui allait bien avec son physique de top-model. Il portait une large

chemise oxford blanche et un jean noir moulant, comme s'il venait de sauter d'une jaquette de CD.

Comme toutes les filles rassemblées, Bliss ne pouvait pas le quitter des yeux.

Comme s'il avait senti son regard, il se retourna et la regarda droit dans les yeux.

Et il lui fit un clin d'œil.

DIX-NEUF

Il s'appelait Kingsley Martin, et il était en première. La gent féminine de Duchesne était unanime : même son nom était sexy. Dès l'instant où il avait fait son apparition, c'était comme si un feu de forêt s'était propagé parmi les filles. En une semaine à peine, ses exploits étaient passés dans la légende. Il avait déjà été sollicité pour intégrer les équipes de crosse et d'aviron du lycée. Tout aussi impressionnant, il était brillant dans les matières académiques. Il avait atomisé ce vieux croulant de prof d'anglais avec son exposé sur *L'Enfer* de Dante intitulé « Menu McSatan », dans lequel il comparait les cercles de l'enfer aux principales chaînes de fast-food. Quant aux maths, il avait résolu une équation compliquée en un temps record.

Et pour ne rien gâter, c'était ce que les filles appelaient un « canon atomique ». Il était d'une beauté dévastatrice. Le genre de beauté qui mêle glamour hollywoodien et fringante sophistication à l'euroéenne, avec un soupçon de provocation. Le nouveau avait l'air de quelqu'un avec qui on s'éclate.

Et comme ça, d'un coup, Jack Force fut de l'histoire ancienne. Les filles étaient toutes en classe avec lui depuis la maternelle. Kingsley apportait du changement, il était nouveau, éblouissant et mystérieux.

Mimi Force révéla le reste à Bliss après le déjeuner, pendant qu'elles se remettaient du gloss dans les toilettes des filles.

— C'est un sang-bleu, dit-elle tout en formant un « O » avec sa bouche pour appliquer le brillant à lèvres.

— Non, pas possible ! répliqua Bliss.

Bien sûr que c'était un vampire : elle l'avait su à l'instant où elle avait posé les yeux sur lui. Elle n'en avait jamais vu aucun afficher son statut de sang-bleu si ouvertement. Un peu plus et

il dénudait ses crocs devant tout le lycée.

— J'ai fait sa connaissance au bal des Quatre-Cents, dit Mimi. Sa famille vient d'arriver de Londres, mais il a grandi partout : Hongkong, New York, Le Cap. Ils sont liés à la famille royale ou je ne sais quoi. Il a un titre de noblesse, mais il ne s'en sert pas.

— Il faut lui faire la révérence ? plaisanta Bliss.

Mimi fronça les sourcils.

— Ce n'est pas une blague. Ils sont *de tout premier plan*, je t'assure. Propriétaires terriens, conseillers de la reine et tout le tremblement.

Bliss se retint de lever les yeux au ciel. Parfois, Mimi était tellement obstinée dans son snobisme qu'on ne pouvait plus s'amuser de rien.

Elles sortirent des toilettes et tombèrent pile sur le sujet de leur discussion. Kingsley sortait de la salle des casiers des garçons, un gros livre relié de cuir sous le bras. Il avait un air canaille et un charme malicieux. Ses yeux s'animèrent quand il les vit.

— Mesdames, dit-il en s'inclinant.

Mimi eut un sourire narquois.

— On parlait de toi.

— En bien, j'espère, dit-il en regardant directement Bliss.

— Je te présente mon amie Bliss. Son père est sénateur, dit Mimi en donnant un gros coup de coude à cette dernière.

— Je sais, dit Kingsley avec un sourire de plus en plus large.

Bliss faisait de gros efforts pour garder une contenance. Lorsqu'il la regardait ainsi, elle avait l'impression d'être toute nue devant lui.

La seconde sonnerie retentit, ce qui signifiait qu'ils n'avaient plus que cinq minutes pour rejoindre leurs salles de classe.

— Faut qu'on y aille. Korgan est sénile, mais il peut vraiment être vache quand il s'y met, dit Mimi en se dirigeant vers les escaliers.

— Bah, t'as qu'à le faire taire, dit Kingsley. Tu ne sais pas encore faire ça ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Bliss.

Mimi eut un rire nerveux.

— Il parle d'utiliser le *Glom* sur les profs. Tu sais, le contrôle mental. Kingsley, petit malin, tu sais bien qu'on ne doit pas faire ça. C'est contraire au Code. Si les Sentinelles apprenaient que...

Les jeunes sang-bleu avaient l'interdiction formelle d'utiliser leurs pouvoirs ou de montrer leurs forces surhumaines avant d'avoir atteint l'âge adulte. Et même là, le Code des vampires était très clair sur ce point : on ne jouait pas avec les humains. Il fallait les respecter. Les sang-bleu étaient censés apporter paix, beauté et lumière sur le monde, et non se servir de leurs pouvoirs supérieurs pour dominer et faire la loi.

— Les Sentinelles, je me marre, fit Kingsley avec un geste méprisant de la main. Elles ne sont jamais au courant de rien. Tu ne crois quand même plus qu'elles lisent dans tes pensées ? la taquina-t-il.

— T'es un marrant, toi. On en reparlera plus tard, dit Mimi en s'en allant.

— Moi aussi, il faut que j'y aille, dit Bliss, mal à l'aise.

— Attends.

Elle haussa les sourcils.

— Tu m'évitais, dit simplement Kingsley.

Ce n'était pas une accusation, juste une constatation factuelle. Il fit passer d'une hanche à l'autre le livre qu'il tenait. Bliss y jeta un rapide coup d'œil. Ça n'avait pas l'air d'un livre de classe. On aurait plutôt dit l'un de ces vieux grimoires du Sanctuaire qu'Oliver avait employés dans ses recherches sur Croatan.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On vient juste de se rencontrer.

— Tu as déjà oublié ? lui demanda Kingsley.

— Oublié quoi ?

Kingsley toisa Bliss des pieds à la tête, de ses nouvelles ballerines Chloé à son balayage.

— La robe verte m'a bien plu. Et le collier, bien sûr. La touche parfaite. Mais je crois que je te préférais trempée et dégoulinante. Sans défense.

— C'était toi, au parc ! s'étrangla Bliss.

Le garçon qui l'avait sauvée était Kingsley, pas Dylan. Kingsley ? Comment ça ? Ce qui voulait dire, pensa-t-elle le

œur serré de douleur, que Dylan était vraiment mort ?

— Tu faisais une très jolie Dame du lac, dit Kingsley.

Bliss réfléchissait à toute vitesse. Donc, cela signifiait qu'elle avait aussi dansé avec Kingsley à l'*after*. C'était lui, sous le masque de Pierrot.

— Qu'est devenu Dylan ? chuchota-t-elle tandis que l'effroi s'insinuait en elle.

Jusque-là, elle était tellement sûre que Dylan était en vie ! Mais si ce n'était pas lui qui l'avait sauvée dans le lac, ni lui qui avait dansé avec elle à la fête... alors il fallait voir les choses en face. Elle s'accrochait à un rêve. Il était parti à jamais, et il ne reviendrait pas.

— C'est qui, Dylan ?

— Peu importe, dit Bliss tout en s'efforçant d'assimiler cette nouvelle réalité et d'absorber l'information. Mais alors, qu'est-ce que tu voulais dire, le soir de la fête, quand tu as dit que tu n'étais pas parti longtemps ? Est-ce que... on se connaît ?

Kingsley avait l'air sérieux, pour une fois.

— Ah. Toutes mes excuses. Vous êtes *vraiment* un peu décalés ici, tous autant que vous êtes, hein ? Tu ne me reconnais pas encore. Je suis vraiment navré. J'ai cru que tu me connaissais quand on a dansé. Mais je me trompais.

— Qui es-tu ? lui demanda Bliss.

Kingsley approcha sa bouche tout près de son oreille et chuchota doucement.

— Je suis comme toi.

La dernière sonnerie retentit, Kingsley agita les sourcils et sourit.

— À plus, Bliss.

Bliss s'effondra contre le mur, les genoux tremblants, le cœur battant à tout rompre. Il s'était tenu tellement près d'elle qu'elle sentait encore son souffle sur sa joue. Qui était-il, en réalité ? De quoi parlait-il ? Et découvrirait-elle jamais ce qui était vraiment arrivé à Dylan ?

VINGT

À l'instant où elle descendit pour le petit déjeuner le vendredi matin, Theodora remarqua quelque chose de changé dans la salle à manger... La lumière du soleil. La pièce éclatait de soleil, elle était *noyée* de soleil. Les housses de toile avaient été retirées des meubles, et le soleil qui traversait les fenêtres était tellement fort qu'il en devenait aveuglant.

Lawrence Van Alen, debout au milieu de la pièce, examinait un tableau ancien suspendu au-dessus de la cheminée. Il y avait des malles hors d'âge empilées dans le couloir, ainsi qu'une vieille valise Vuitton de grande taille, toute cabossée.

Hattie et Julius l'entouraient en se tordant les mains. Hattie fut la première à voir Theodora.

— Miss Theodora ! Je n'ai pas pu l'arrêter... Il avait la clé. Il dit qu'il est propriétaire de cette maison, et il s'est mis à ouvrir les rideaux et a exigé que l'on retire les housses. Il dit qu'il est votre grand-père. Mais j'ai toujours connu Mrs Cordelia veuve.

— Tout va bien, Hattie. C'est bon. Julius, je m'en occupe, dit Theodora pour apaiser les domestiques.

La bonne et le chauffeur jetèrent un regard dubitatif à l'intrus mais, obéissant à Theodora, ils sortirent de la pièce.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Theodora. Je croyais que vous restiez en dehors de tout cela.

Elle essayait d'éprouver de la colère, mais tout ce qu'elle ressentait était de l'euphorie. Son grand-père ! Aurait-il changé d'avis ?

— N'est-ce pas évident ? demanda Lawrence. Je suis revenu. Tes paroles m'ont profondément blessé, Theodora. Je ne pouvais pas me supporter en sachant que j'avais agi aussi lâchement. Pardonne-moi, Cordelia et moi avons fait ce pacte il

y a bien longtemps. Je n'avais jamais imaginé qu'on viendrait me chercher un jour.

Il alla jusqu'à la grande fenêtre qui donnait sur l'Hudson. Le fleuve était gelé. Theodora avait oublié que la vue était si belle depuis leur salon. Cordelia avait gardé les rideaux fermés depuis des années.

— Je ne pouvais pas te laisser retourner à ton ancienne vie toute seule. Je suis resté assez longtemps en exil. Il est grand temps que New York se rappelle le pouvoir et la gloire du nom des Van Alen. Et je suis venu pour t'élever. Tu es, après tout, ma petite-fille.

En réponse, Theodora se jeta dans les bras de son grand-père et le serra fort.

— Cordelia ne s'était pas trompée sur vous. Je le savais.

Mais avant qu'elle ait pu ajouter autre chose, la sonnette carillonna fortement plusieurs fois, comme si on appuyait dessus avec une grande agitation.

Theodora regarda son grand-père.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Pas pour le moment. Anderson me rejoindra dans une semaine, quand il aura fermé toutes mes habitations de Venise. (Son expression était grave.) Il semble que mon retour on ville ne soit pas aussi secret que je l'avais espéré.

Il alla ouvrir la porte.

Charles Force et plusieurs Sentinelles du Comité se tenaient sur le seuil, l'air lugubre et déterminé.

— Ah, Lawrence, dit Charles avec un sourire imperceptible. Une fois de plus, tu nous honores de ta présence.

— Charles.

Lawrence hocha la tête.

— Pourrions-nous entrer ?

— Mais je vous en prie, dit gracieusement Lawrence. Theodora, je crois que tu connais tout le monde. Charles, Priscilla, Forsyth, Edmund, je vous présente ma petite-fille, Theodora.

— Ouais, hum. Bonjour tout le monde, dit-elle en se demandant pourquoi son grand-père se comportait comme si les Sentinelles étaient simplement passées leur faire une visite

amicale.

Personne ne répondit à son salut.

— Lawrence, tout ceci me désole, dit Priscilla Dupont de sa voix douce et mielleuse. Cela s'est fait contre ma volonté.

— Ce n'est pas grave, ma chère. Je dois dire que je suis enchanté de vous voir en si bonne forme. Il s'est passé bien du temps depuis Newport.

— Trop longtemps, acquiesça Priscilla.

— Suffit, les coupa Charles avec irritation. Lawrence, je ne me souviens pas que ton exil ait été révoqué. Tu dois comparaître devant le Conclave et faire une déposition officielle. Si tu veux bien venir avec nous, je t'en prie.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Theodora tandis que deux Sentinelles prenaient chacune Lawrence par un bras. Où t'emmènent-ils ?

— N'aie crainte, ma petite-fille, dit Lawrence. Si on ne me laisse pas le choix, j'irai de ma propre volonté. Charles, tu ne me verras pas protester. Theodora, je serai bientôt de retour.

Charles Force eut un reniflement de mépris.

— Cela reste à voir.

Theodora les regarda entraîner son grand-père dehors et le faire monter dans l'une des voitures noires garées devant la maison. Elle avait envie de pleurer. Juste au moment où elle croyait avoir trouvé enfin un nouvel allié, il lui était enlevé aussi vite qu'il était venu.

— Il est parti ? demanda Hattie en surgissant de la cuisine. Le ciel soit loué !

— Il reviendra, dit Theodora.

Elle s'approcha du tableau qu'avait observé Lawrence. C'était une scène de mariage, cachée sous un tissu depuis des années, et qui datait du début du XVIII^e siècle. Cordelia était là, dans sa robe de mariée, jolie et fraîche. L'homme qui se tenait à ses côtés, en impeccable costume clair et cravate de soie, avait le visage d'aigle, reconnaissable entre tous, de Lawrence Van Alen jeune.

*Archives du New York Herald
10 février 1872*

ANNONCE DE MARIAGE

Les invitations ont été lancées pour le mariage de miss Caroline Vanderbilt, fille de l'amiral et de Mrs Vanderbilt, et de lord Alfred Burlington, le jeudi 24 février à 18 heures, chez les heureux parents de la mariée, au numéro 800 de la 5^e Avenue. C'est le révérend Cushing, de New York, qui officiera. Miss Vanderbilt sera assistée par sa sœur cadette, miss Ava Vanderbilt, et le garçon d'honneur sera le marquis d'Essex. La cérémonie sera suivie d'une réception. La famille de la mariée étant très respectée dans la haute société, elle comptera parmi ses huit cents invités le gouverneur de New York et le maire de la ville. Lord Burlington est courtier en Bourse et fait des affaires à Londres et à New York. Il est le fils aîné du duc et de la duchesse du Devonshire. Les jeunes mariés partiront ensuite pour un grand voyage dans le sous-continent indien.

VINGT ET UN

Le garçon était debout en équilibre instable sur la rambarde du balcon de la bibliothèque, au troisième étage. Par beau temps, ce balcon était surnommé le « club Duchesne » car les élèves y prenaient régulièrement leur déjeuner et s'y faisaient bronzer, roulant leur jean en short, les filles déboutonnant leur chemisier aussi bas qu'elles l'osaient, les garçons allant jusqu'à se mettre torse nu.

Mais on était en plein mois de janvier, et les fenêtres qui permettaient d'accéder au balcon étaient habituellement verrouillées. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, quelqu'un les avait ouvertes, laissant un vent polaire envahir la bibliothèque, et ce quelqu'un était à présent dehors, en équilibre sur une fine barre de fer de dix centimètres de large.

Jack rentrait du bâtiment de musique lorsqu'il tomba sur une foule animée rassemblée dans la cour derrière le bâtiment principal. Il vit Theodora se glisser par l'entrée latérale, le visage crispé d'inquiétude tandis qu'elle parlait avec son ami Oliver, le sang-rouge.

Il la quitta des yeux à regret – désolé de ne pas être celui vers qui elle se tournait pour chercher le réconfort – pour regarder en l'air, suivant le geste de plusieurs personnes qui pointaient le doigt, et vit le garçon. C'était un élève de troisième, un sang-rouge, debout sur le garde-fou, avec sur le visage une expression vide, hébétée.

— Saute ! s'écria d'une voix suraiguë Soos Kemble, écroulée de rire.

— Mais qu'est-ce qu'il fait, celui-là ? demanda une autre fille, à la fois horrifiée et émoustillée.

Jack remarqua que les élèves rassemblés étaient amusés par

la situation. La moitié d'entre eux attendaient avec impatience, peut-être inconsciemment, que le garçon tombe. Les cours seraient annulés pour toute la journée, ça c'était sûr.

— Allez ! Vas-y ! J'ai un contrôle d'algèbre que je n'ai pas envie de passer cet après-midi, cria quelqu'un.

Dans un coin, caché derrière une haie qui entourait un banc de pierre, l'ouïe hypersensible de Jack détecta Kingsley Martin, le nouveau, riant avec Mimi.

— Fais-lui faire une pirouette, disait Mimi.

Kingsley agita la main, et le garçon sur le garde-fou sauta en tournant sur lui-même comme une danseuse. La foule retint son souffle. Mais il retomba sur ses pieds. Il avait l'air stupéfié par ce qui venait d'arriver, presque comme s'il n'avait pas le contrôle...

Pas le contrôle...

Jack regarda intensément Kingsley. Il sut dans l'instant ce qui était en train de se passer. Kingsley utilisait le *Glom* pour contrôler l'esprit du garçon, comme un marionnettiste tirant les ficelles.

Aux réunions du Comité, on leur avait dit qu'il existait des châtiments sévères pour ceux qui emploieraient leurs pouvoirs contre les sang-rouge sans avoir été provoqués. Jack sentit une rage profonde monter en lui. Quel pauvre idiot arrogant. Kingsley allait tous les mettre en danger.

— Libère-le ! commanda-t-il en levant une main, ses yeux lançant des poignards à Kingsley.

La foule se retourna pour voir l'auteur de cette injonction.

— Oh là là, on s'amusait juste un peu, mon pote, dit Kingsley, et sur un geste de son poignet, le garçon cessa de tourner.

Il se mit à hurler en prenant conscience de sa position. Il vacilla ; son pied gauche glissa du bord...

— Martin ! Fais-le descendre ! TOUT DE SUITE !

— Si tu insistes, dit Kingsley, l'air déjà las.

Le garçon retrouva son équilibre et descendit du garde-fou sur le balcon, en sécurité.

— *Modus caecus*, chuchota Jack en envoyant un sort d'aveuglement à tous les humains de l'assemblée, pour leur faire oublier ce qu'ils avaient vu.

— C'était crétin et dangereux, en plus d'être cruel et mesquin, dit Jack directement à Kingsley.

Il n'avait jamais été aussi en colère de sa vie. Et de voir Mimi à côté de lui ne faisait qu'empirer les choses. Était-il vraiment jaloux ? Ou était-il juste fâché et déçu de voir sa sœur se comporter de manière si médiocre ?

— Arrête de jouer les rabat-joie, Force, dit Kingsley. On ne fait de mal à personne, vu ?

— Mais oui, Jack, arrête un peu, renchérit Mimi. C'est juste un petit troisième. C'est comme s'il ne s'était rien passé.

— Ce n'est pas la question, Mimi, dit Jack. Les Sentinelles vont entendre parler de ça.

— Oh, les Sentinelles, s'esclaffa Kingsley. Écoute, pourquoi tu ne viens pas régler ça avec moi toi-même ? le défia-t-il. À moins que tu n'aimes trop les sang-rouge, au point d'oublier que le tien est bleu ?

Jack rougit jusqu'aux racines de ses fins cheveux blonds.

— Vous, les Force – ou quel que soit le nom que vous vous donnez de nos jours –, vous ne seriez rien sans ma famille, sans les sacrifices que nous avons faits, dit Kingsley d'un air sombre. (Il tourna les talons et commença à s'éloigner.) Si tu me cherches, Force, quand tu veux, tu me trouveras.

— Jack, c'était juste une blague, dit Mimi pour tenter d'adoucir son frère.

— Arrête, dit Jack en rejetant sa main d'un haussement d'épaule.

Il partit d'un pas rapide, et Mimi le suivit, l'air furibond.

— Jack, allez, attends.

Mais Jack ne se retourna pas. Les oreilles lui brûlaient, tellement il était gêné de s'être énervé ainsi en public. Avait-il agi avec sagesse ? Il fallait bien qu'il arrête Kingsley, non ? Ou avait-il juste manqué d'humour, comme le prétendait sa sœur ? Et d'ailleurs, qu'avait voulu dire Kingsley ? Quels sacrifices avaient faits les Martin ?

Il faudrait qu'il questionne son père à ce sujet.

VINGT-DEUX

Oliver lui avait gardé un siège à côté du sien dans le labo de chimie. Il tendit à Theodora ses lunettes de protection, et elle couvrit ses cheveux.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demanda-t-elle en ajustant les lunettes sur son nez.

Oliver portait déjà les siennes. Toute la classe ressemblait à une équipe de soudeurs. De l'autre côté de la salle, Mimi se plaignit bruyamment que ses lunettes lui laissaient une affreuse marque rouge sur le nez, mais personne ne fit attention à elle.

— On fabrique encore du sucre candi ? demanda Theodora.

Oliver vérifia le bec Bunsen et l'alluma lentement jusqu'à ce qu'il émette une petite flamme rouge.

— Eh oui.

Dans le passé, Duchesne avait bénéficié de l'un des profs de science les plus inventifs et les plus charismatiques qui soient. De fait, les élèves aimaient tellement la chimie que l'option était ouverte à toutes les classes. Mais Mr Anthony, le prof enthousiaste et juvénile, frais émoulu de Yale, avait été renvoyé du lycée pendant les vacances de Noël à cause d'une malencontreuse liaison avec une de ses élèves, qui était tombée enceinte. Mr Anthony s'était fait virer, ainsi que la fille. On n'était pas à Degrassi, après tout. On était à Duchesne.

Tout cela était bien beau, sauf qu'en l'absence de Mr Anthony et de ses expériences en labo de haut niveau mais toutefois amusantes (au semestre précédent, ils avaient transformé du cuivre en or, ou du moins en plaqué or), les élèves se retrouvaient coincés avec ce vieux raseur de Mr Korgan, dont le programme comportait une série d'expériences toutes plus barbantes les unes que les autres. Calcul de densité.

Détermination de la composition de l'eau. Identification d'une solution acide, basique ou neutre. Ouafffffff. Mr Korgan était tellement lent que la classe était occupée depuis deux semaines à créer une réaction chimique à base d'hydrogène et de fructose... autrement dit, transformer du sucre et de l'eau en sucre candi.

Theodora était sur le point de placer un bêcher plein d'eau sur le réchaud lorsque Mr Korgan annonça qu'ils allaient procéder autrement aujourd'hui.

— J'aimerais que vous — *arrrhum hum* — changiez de partenaire de paillasse toutes les semaines. La classe s'est beaucoup dissipée ces derniers temps, c'est pourquoi je dois — *arrhum* — vous séparer de vos camarades. Que la personne assise à gauche de chaque paillasse se décale, et ainsi de suite, et nous renouvelerons cette rotation toutes les semaines.

Oliver et Theodora faisaient la tête.

— À tout à l'heure après le cours, dit Oliver pendant que Theodora rassemblait ses affaires et passait à la paillasse d'à côté, occupée par Kingsley Martin.

Le seul effet, à la rigueur, des grosses lunettes de protection en plastique sur son visage était de mettre en valeur sa beauté en soulignant le fait que rien ne pouvait l'altérer, pas même des lunettes de mouche. Kingsley aurait pu porter un pantalon en Tergal et une moustache à la Groucho, il aurait encore été à tomber. Theodora ne l'avait pas beaucoup vu depuis son arrivée, même si elle avait entendu toutes les divagations sur lui et assisté à son arrogante prestation dans la cour de derrière le matin même.

— C'est une honte, ce qui arrive à ton grand-père, lui dit-il en guise de salutation.

Theodora s'efforça de ne pas montrer sa surprise. Mais il est vrai que Kingsley était un sang-bleu. Ses parents étaient probablement des membres éminents de l'assemblée.

— Ça va s'arranger, dit-elle, laconique, en attendant que l'eau arrive à ébullition dans le bêcher.

— Oh, je n'en doute pas. J'aimerais juste être là pour voir Lawrence et Charles en découdre. Comme au bon vieux temps.

— Mmmh.

Theodora hocha la tête, sans aucune envie d'entrer dans cette conversation. Elle n'avait même pas parlé à Oliver du retour de Lawrence. Une sorte de superstition. Si le Comité le renvoyait en Italie en quatrième vitesse ? Il n'y aurait alors plus rien à raconter.

— Dis-moi, tu es toujours accro à ce garçon ?

— Pardon ? demanda-t-elle, un tube à essais à la main.

— Rien, fit Kingsley en haussant les épaules d'un air innocent. Si c'est comme ça que tu veux le jouer... ajouta-t-il, taquin.

Pendant qu'il regardait ailleurs, Theodora observa son profil. Il était au bal des Quatre-Cents, paraît-il. Se pourrait-il... se pourrait-il qu'il soit le garçon masqué qu'elle avait embrassé à l'*after* ? Inconsciemment, elle porta la main à ses lèvres. Si c'était lui qu'elle avait embrassé, cela voulait-il dire que, même si elle le trouvait repoussant, il y avait en réalité quelque chose en lui qu'elle trouvait attirant ? Oliver disait toujours que le désir prenait racine dans la répulsion.

Une idée surgit dans sa tête : et si le garçon derrière le masque était *Oliver* ? Il y avait des sang-rouge à cette fête... et Oliver détestait être exclu de toute occasion de s'amuser. Il aurait très bien pu se débrouiller pour se faire envoyer le SMS d'invitation, elle en était sûre. Avait-elle été attirée par le garçon masqué parce que c'était son meilleur ami ? S'étaient-ils embrassés ? Était-ce pour cela qu'il était si agréable avec elle ces derniers temps ? Qu'il la traitait avec tellement de tendresse ?

Elle le regarda à travers la pièce, le voyant grimacer tandis que Mimi Force, sa partenaire, faisait brûler le fructose jusqu'à ce qu'il fonde et ne forme plus qu'un petit tas à l'odeur sucrée et écœurante.

Si elle avait embrassé Oliver, cela voulait-il dire qu'ils étaient plus que des amis, à présent ? Elle contempla ses cheveux châtaignes qui lui retombaient dans les yeux et se rappela comment, à Venise, elle avait eu plus que tout envie de goûter à son sang. Était-ce équivalent à de l'attraction ? Et quels pouvaient bien être ses sentiments à lui pour elle ?

Theodora déposa ses cristaux de sucre parfaitement formés sur la table et croisa le regard d'un garçon de l'autre côté de la

classe.

Jack Force. Son estomac se noua instantanément.

Soudain, Theodora sut qu'elle ne faisait que se mentir à elle-même. Elle pouvait bien jouer avec l'idée d'aimer Kingsley ou Oliver. Mais en réalité, elle savait qu'elle nourrissait un espoir pas si secret que ça sur l'identité du garçon qu'elle avait embrassé : elle n'en désirait qu'un seul.

Jack.

VINGT-TROIS

Lorsque Theodora rentra du lycée, Lawrence n'était pas encore revenu. Elle demanda à Julius de monter les bagages de son grand-père dans la chambre de Cordelia. Ils avaient un petit air triste, abandonnés dans l'entrée. Hattie avait préparé le dîner et Theodora emporta un plateau dans sa chambre pour manger son pain de viande et sa purée devant son ordinateur. Cordelia n'aurait jamais permis une chose pareille. Sa grand-mère veillait scrupuleusement à ce qu'elle dînât correctement à table tous les soirs. Mais justement, elle n'était plus là pour faire respecter les règles.

Theodora donna ses restes à Beauty tout en consultant ses mails et fit une molle tentative pour terminer ses devoirs.

Ensuite, elle redescendit son plateau à la cuisine et aida Hattie à remplir le lave-vaisselle. Il était vingt et une heures passées. Il y avait déjà plus de douze heures que son grand-père était parti. Combien de temps avait bien pu durer la réunion ?

Enfin, peu après minuit, la clé de Lawrence tourna dans la serrure. Il était visiblement épuisé. Les traits de son visage étaient hagards. Theodora se fit la réflexion qu'il semblait avoir vieilli de plusieurs années.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda-t-elle, alarmée par son état.

Elle sauta du fauteuil près de la fenêtre où elle s'était à moitié endormie. Le salon, débarrassé de ses lourds rideaux et de ses housses, était un endroit étonnamment confortable. Hattie avait fait du feu dans la cheminée, et Theodora ne se lassait pas de la vue sur le fleuve.

Lawrence accrocha son chapeau cabossé à la patère et s'enfonça dans l'un des canapés antiques devant la cheminée.

De la poussière s'envola du siège.

— Je pense décidément que Cordelia aurait pu investir un peu plus dans l'entretien de cette bicoque, grommela-t-il. Je l'ai laissée avec pas mal d'argent à gauche.

Cordelia avait toujours donné à Theodora l'impression qu'elles étaient ruinées, et que le peu qu'il leur restait servait à financer le strict nécessaire : la scolarité à Duchesne, la nourriture, un toit sur leur tête et une domesticité réduite au minimum. Tout à part cela – vêtements neufs, argent pour le cinéma ou le restaurant – était parcimonieusement compté dollar par dollar.

— Grand-mère disait toujours qu'on était fauchées, dit-elle.

— Par rapport à ce que nous avons connu à une époque, certes. Mais nous, les Van Alen, sommes loin de la faillite. J'ai vérifié les comptes aujourd'hui. Cordelia a fait de bons placements. Les intérêts ont fructifié. Nous devrions être en mesure de remettre cette maison dans l'état qui lui revient.

— Tu es allé à la banque ? lui demanda Theodora, un peu surprise.

— J'ai dû faire un certain nombre de courses, oui. Il y a longtemps que je ne suis pas venu à New York. Merveilleux comme le monde a changé. On l'oublie, à Venise. Suis tombé par hasard sur plusieurs amis. Cushing Carondolet a insisté pour que je dîne avec lui à l'ancien club. Je suis navré, je serais rentré plus tôt, mais il fallait que je découvre ce qu'a trafiqué Charles Force en mon absence.

— Mais comment ça s'est passé avec le Conclave ?

Lawrence sortit un cigare de sa poche et l'alluma avec soin.

— Oh, à l'audience ?

— Oui, dit Theodora avec impatience, déconcertée par l'attitude désinvolte de Lawrence.

— Eh bien, ils m'ont amené dans le Sanctuaire. J'ai dû m'exprimer devant le Conclave, les plus hauts responsables de l'assemblée. Des Sentinelles, des Aînés. Des Immortels comme moi.

Les Immortels étaient des vampires qui conservaient la même enveloppe physique siècle après siècle, qui avaient reçu la permission d'être exemptés du cycle du repos et du réveil, aussi

appelé réincarnation.

— Jamais vu de clique plus désolante, poursuivit-il en pinçant les lèvres de dégoût. Forsyth Llewellyn est sénateur... tu savais ça ? À Plymouth à l'époque, il n'était que le laquais de Michel. C'est une honte. Et absolument contraire au Code. Il n'en a pas toujours été ainsi, tu sais. Nous avons régné. Mais après le désastre de Rome, nous sommes tombés d'accord sur le fait qu'assumer des positions de pouvoir dans la sphère humaine était à jamais hors de question.

Theodora hocha la tête. Cordelia lui avait déjà dit la même chose.

— Et ils ont expulsé les Carondolet du Conclave, Cushing m'a tout raconté. Parce qu'il avait proposé un *Candidum suffragium*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Vote blanc. Pour la direction de l'assemblée, dit Lawrence qui se débarrassa d'un coup de pied de ses souliers de banquier et remua les orteils dans ses chaussettes devant le feu.

— Mais je croyais que Charles – Michel – était *Rex*. À jamais.

— Pas tout à fait, dit Lawrence en secouant sa cendre dans un cendrier portatif qu'il avait sorti de la poche de sa veste.

— Non ?

— Non. L'assemblée n'est pas une démocratie. Mais ce n'est pas une monarchie non plus. Nous sommes convenus que la direction pouvait être remise en question si l'assemblée avait le sentiment que le *Rex* ne nous avait pas correctement guidés. C'est alors que l'on appelle au Vote blanc.

— Est-ce qu'il y en a déjà eu un ?

— Oui. (Lawrence s'enfonça profondément dans le fauteuil, si bien que seule la fumée de son cigare était visible.) Une fois, à Plymouth.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai perdu. (Il haussa les épaules.) Cordelia et moi avons été bannis du Conclave. Depuis, nous n'avons plus eu aucun pouvoir sur le Comité. Nous nous sommes inclinés devant son autorité, et plus tard, vers la Belle Époque, nous avons décidé que nous devions nous séparer.

— Pourquoi ?

— Cordelia t'a raconté que nous soupçonnions un membre haut placé du Conclave d'héberger un sang-d'argent. J'ai pensé que ce serait moins dangereux pour elle si je disparaissais un moment, pour pouvoir poursuivre notre enquête à l'insu du Comité. Nous nous disions que c'était là le plus sage. Mais hélas, cela veut dire que je n'étais pas là lorsque Allegra a succombé à sa maladie de cœur. Ni pour ta naissance. Et mon travail jusqu'à présent a été stérile. Je ne suis pas plus près de confirmer mes soupçons qu'avant.

— Mais que s'est-il passé... Pourquoi t'ont-ils libéré ? Je te croyais en exil.

Lawrence eut un petit rire.

— Eux aussi le croyaient. Ils avaient oublié que je m'étais exilé *volontairement*. Je crois bien qu'aucun d'entre eux ne s'attendait à ce que je revienne un jour. Ils n'ont pas vraiment eu le choix, en fait. Je n'ai enfreint aucune règle du Code. Il n'y avait aucune raison d'interdire mon retour. Cependant, eu égard à ma très longue absence, ils ont tout de même exigé que je comparaisse.

— Que tu comparaisses pour quoi ?

— Oh, pour promettre de ne plus contester la direction du Comité comme je l'avais déjà fait. Appeler à un nouveau Vote blanc, tu comprends ! Ils m'ont même restitué ma place au Conclave, du moment que je promettais de ne plus évoquer la menace sang-d'argent. D'après Charles, la menace Croatan est maîtrisée, si elle a jamais existé.

— Simplement parce que personne n'est mort depuis trois mois, dit Theodora.

— Oui. Ils sont aveugles comme toujours. Les sang-d'argent sont de retour. Exactement comme Cordelia et moi l'avions prédit, il y a tant d'années.

— Mais à part ça tout va bien, dit joyeusement Theodora en décidant de ne pas se soucier de la menace Croatan pour le moment. Tu es de retour, et ils ne peuvent rien contre ça.

Il observa la cheminée d'un air chagrin.

— Pas tout à fait. J'ai de mauvaises nouvelles.

Le sourire de Theodora s'évanouit.

— Charles m'a informé qu'il était en train de faire le

nécessaire pour t'adopter.

— Quoi ? Pourquoi ?

Charles Force, l'adopter ? Et de quel droit ? Qu'est-ce que c'était que cette mauvaise plaisanterie ?

— C'est malheureux, mais il est quand même ton oncle. Quand Allegra, sa sœur, a révoqué leur lien et refusé de le prendre comme partenaire dans ce cycle, il a tourné le dos à la famille Van Alen. De fait, il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour détruire cette famille. Pour détruire ta mère. Il n'a jamais pu lui pardonner d'avoir épousé ton père et de t'avoir donné le jour. Il a durci son cœur contre elle. Il est allé jusqu'à changer de nom.

Theodora pensa aux fois où elle avait trouvé Charles Force agenouillé au chevet de sa mère. Il avait été son visiteur régulier, et elle l'avait entendu supplier Allegra de lui pardonner.

— Donc, il est ton parent le plus proche. De plus, il n'existe aucune trace officielle de mon existence dans ce cycle ; en fait, d'après les papiers, je suis officiellement mort. Je suis mort en 1872. Que le ciel soit remercié pour avoir créé les banques suisses ! Nos comptes en banque ne sont que des numéros, sans quoi je n'aurais pas pu y toucher. Charles a décidé que je n'étais pas apte à t'élever. Il veut t'élever lui-même.

Son oncle. Cordelia le lui avait fait comprendre, et pourtant Theodora avait refusé de reconnaître cette particularité de son arbre généalogique tordu.

— Mais ils ne peuvent pas... Je veux dire, il n'est pas... Je ne le connais même pas.

— Ne t'en fais pas, je ne laisserai pas une chose pareille se faire. Allegra aurait voulu par-dessus tout te tenir éloignée de lui dit Lawrence.

— Pourquoi est-ce qu'il te déteste à ce point ? demanda Theodora, une larme brillant dans ses yeux bleu vif.

Lawrence était enfin revenu et de nouveau les forces – ou les Force – conspiraient pour le lui enlever. Theodora essaya de s'imaginer à quoi ressemblerait l'adoption : devoir vivre avec Mimi et Jack, ses cousins. Mimi *adorerait* ça, elle en était sûre... et Jack, qu'en penserait-il ?

— « Ils seront divisés, père contre fils, fils contre père », dit Lawrence en citant les Écritures. Hélas, j'ai toujours été une déception pour mon fils.

*Archives du New York Herald
30 septembre 1872*

LE MYSTÈRE DE LA DISPARITION RESTE ENTIER

MAGGIE STANFORD N'A DONNÉ AUCUN SIGNE DE VIE DEPUIS DEUX ANS. SON PÈRE EST MORT DE CHAGRIN, SA MÈRE A PERDU LA RAISON.

L'énigme de la disparition de Maggie Stanford, qui aurait aujourd'hui dix-huit ans et a disparu lors du Bal patricien annuel donné il y a deux ans, n'est toujours pas résolue. La police, qui n'a jamais reçu de demande de rançon ni trouvé aucun indice prouvant un kidnapping ou un crime lié à cette affaire, soupçonne une fugue. Mrs Dorothea Stanford, de Newport, serait devenue mentalement déséquilibrée suite au choc de la disparition de sa fille. Mr Stanford a succombé au chagrin peu après que la jeune fille a été portée disparue.

D'étranges hallucinations continuent d'affliger la mère, qui prétend que ses voisins et ses amis dissimulent la vérité sur l'endroit où se trouve sa fille et l'empêchent de rentrer chez elle. Le *Herald* est allé rendre visite à Mrs Stanford, et d'après ce qui peut être déduit de son discours, elle est toujours victime de l'illusion que sa fille est séquestrée et que quelqu'un refuse de la relâcher.

Le *Herald* a découvert que, avant sa disparition, Maggie Stanford avait vécu pendant un an à l'asile St. Dymphna de Newport, où elle était traitée pour des troubles inconnus. Toute personne détenant des informations sur sa disparition est fortement invitée à se faire connaître.

VINGT-QUATRE

Le magazine *Chic* était installé dans un nouveau building de verre et d'acier hyper-tendance au milieu de Times Square. Ce n'était que l'une des filiales médiatiques haut de gamme du groupe Christie-Best, un conglomérat qui comptait aussi *Flash*, *Kiss*, *Splendid* et *Mine* parmi ses nombreux titres en un mot sur papier glacé. Le hall était un espace en marbre à l'atmosphère sereine, avec une fontaine zen et une armée de vigiles en veste bleue postés en faction devant les comptoirs en onyx de l'accueil.

Un après-midi, après les cours, Bliss attendait patiemment dans le hall que le garde appelle la bookeuse de mannequins de *Chic* pour qu'elle la laisse entrer. Farnsworth Models l'avait envoyée à un « *go-see* », un rendez-vous pour voir si le magazine voulait engager Bliss pour sa prochaine séance photo.

Bliss portait sa tenue de *go-see* habituelle : jean foncé-délavé Civilisation Couture serré serré, ballerines Lanvin et une ample tunique blanche. Elle avait le visage nettoyé de frais et sans aucun maquillage, comme le lui avait conseillé l'agence. Bliss avait été très demandée depuis la campagne Civilisation, et les photos d'elle dans l'éblouissante robe Dior avaient été reprises dans le monde entier, ce qui avait fait d'elle la nouvelle *people* dont on parlait (supplantant au passage Mimi dans la liste internationale des filles les mieux habillées). Elle avait fait une pub pour des chaussures, une pub Gap, et déjà un reportage photo de cinq pages dans *Kiss*. *Chic* était la source d'où tout découlait, le top de la pile de papier glacé, et même si elle ne prenait pas du tout le mannequinat au sérieux, elle avait très envie de décrocher le job.

— Theodora Van Alen, entendit-elle quelqu'un dire au vigile.

— Theodora ! Tu es là pour le *go-see* de *Chic* ? lui demanda Bliss, agréablement surprise de la trouver là elle aussi.

— Eh oui.

Theodora lui rendit son sourire. Depuis le décès de sa grand-mère, elle avait refusé les propositions de poser qui s'étaient abattues sur elle suite à ce panneau d'affichage Civilisation Couture sur Times Square. Mais Linda Farnsworth l'avait persuadée de maintenir le rendez-vous chez *Chic* et Theodora avait accepté, ne fût-ce que pour se distraire de la nouvelle perturbante que Charles Force avait l'intention de l'adopter.

Comme d'habitude, Theodora avait l'air d'une va-nu-pieds dans son pull défraîchi, sa tunique taille empire, son collant sans pieds et ses baskets Jack Purcell, avec plusieurs épaisseurs de perles en plastique enroulées autour du cou. Cela dit, il faut noter que plusieurs rédactrices de mode qui l'avaient repérée dans le hall avaient immédiatement remarqué son style unique, et que trois mois plus tard, les pages de *Kiss*, de *Splendid* et de *Flash* exposaient des tenues curieusement semblables à la sienne.

— Vous pouvez monter, leur dit le vigile en leur ouvrant les tourniquets automatiques.

Le bureau de *Chic* était au dixième étage, et Theodora et Bliss étaient un peu intimidées par le décor impeccable. Le salon d'attente était tapissé d'agrandissements, au format d'une affiche, des couvertures de *Chic* les plus célèbres : une visite virtuelle des beautés les plus vénérées du XX^e et du XXI^e siècle.

Une réceptionniste au physique de grand-mère leur conseilla de s'asseoir dans l'un des fauteuils Barcelona blancs.

Les filles papotèrent à voix basse de choses insignifiantes : ragots de lycée, interros, pourquoi il y avait soudain des hot dogs à la cantine. Toutes deux évitèrent soigneusement le sujet de la mort de Dylan : Theodora parce qu'elle craignait que ce soit trop douloureux pour Bliss, et Bliss parce qu'elle avait l'impression de ne rien avoir de nouveau à dire, depuis que le garçon du lac s'était révélé être Kingsley.

— Tu vois beaucoup Kingsley en ce moment, dit Theodora lorsque Bliss raconta qu'il l'avait emmenée dans la nouvelle boîte à la mode, le *Désastre*.

Bliss se mordit le pouce. Elle était assise tout au bord de son siège, n'étant pas assez à l'aise pour prendre trop de place. Elle tenait sur ses genoux son portfolio noir avec ses photos de mannequin.

— Ouais... Il est cool.

Elle ne voyait toujours pas clairement qui avait été Kingsley ni ce qu'il avait représenté dans son passé, même si elle devait reconnaître qu'il rendait le présent plutôt chouette. Il s'était apparemment mis en tête que Bliss était sa copine, et tous les deux passaient le plus clair de leur temps libre ensemble. Kingsley semblait toujours avoir les dernières invitations aux meilleures fêtes, et avec lui à ses côtés, Bliss n'avait plus l'impression d'être une potiche, mais plutôt une vraie bête de soirées. D'ailleurs, sa célébrité croissante lui donnait de plus en plus confiance en elle dans la faune pailletée de la vie nocturne new-yorkaise. Même Mimi avait amèrement remarqué qu'elle n'en pouvait plus de voir son nom en gros caractères dans les journaux.

— Comment va Oliver ? demanda Bliss.

— Bien, dit abruptement Theodora.

En vérité, Oliver s'était montré très légèrement distant ces derniers temps, après avoir été tellement compatissant. C'était peut-être une réaction au fait qu'elle se soit éloignée de lui, ou bien ses propres réserves à propos de la nature changeante de leur relation. La transition de meilleur ami à Intermédiaire humain n'était pas facile à négocier.

Elles se turent lorsqu'une brune longiligne franchit les portes de verre. Elle portait une ample blouse paysanne ceinturée sur les hanches, un short en jean moulant, un collant fantaisie et des talons compensés. L'effet était original et décalé, comme si elle avait assemblé cette tenue à la dernière minute, alors qu'en réalité elle avait sans doute passé des heures à étudier des photos de défilé et à calculer avec soin la relation de chaque élément à l'ensemble, pesant ses choix avec la même méticulosité qu'un peintre mélangeant ses pigments.

— Bliss ? Theodora ? appela-t-elle.

— Chantal ? demanda Theodora.

— Non, je suis Keaton, l'assistante de Chantal.

— Keaton comme Diane ou Keaton comme Buster ? plaisanta Theodora.

Keaton ne releva pas.

— Chantal est retenue par une réunion accessoires, mais elle m'a dit de vous faire entrer, dit-elle avec condescendance.

Elle les guida dans les couloirs tapissés de blanc, où des filles habillées avec la même excentricité pointue évoluaient dans un labyrinthe de postes de travail perchées sur des talons de dix centimètres. Des portants sur roulettes chargés de vêtements étaient garés contre les murs, avec des cartes et des notations sur des cintres indiquant : « JANV – COUV », « NON-CHOIX », « GO », « BRANNON MTG », « RETOURS » et « INDEX ».

Le bureau de Chantal était un capharnaüm de books de mannequins, et un mur entier était recouvert de centaines de polaroids de mannequins format 20 x 25 sur papier brillant. Il y avait des ozalids de la couverture du mois suivant, des maquettes du numéro de février, et un chien miniature qui jappait dans un coin.

— Attendez ici, leur ordonna Keaton. Bougez pas.

Theodora et Bliss firent ce qu'on leur disait, même si en réalité Bliss avait soif et Theodora mourait d'envie de faire pipi. Mais l'atmosphère de *Chic* était tellement intimidante, et Keaton tellement dépourvue d'humour, qu'aucune des deux ne voulut prendre de risque.

Une heure plus tard, Chantal arriva enfin. Bliss s'attendait encore à une grande amazone, mais Chantal était une petite femme courte sur pattes, à l'air pincé, avec des cheveux courts ébouriffés et des lunettes œil de chat. Elle était vêtue d'un sweat APC ample et d'un pantalon baggy ainsi que de baskets japonaises confortables (mais en édition limitée et, par conséquent, d'un prix prohibitif).

— Bonjour, les filles, dit-elle vivement avant d'appeler immédiatement : Keaton ! Mon Polaroid ! Je ne t'ai pas dit de l'apporter ?

Elle s'assit à son bureau et feuilleta rapidement chacun des books.

— Oui, j'ai vu ça. Joli. Ooh. Pas mal. J'aime bien ça, moins ça, marmottait-elle.

Elle referma les deux portfolios avec un bruit sec et ordonna aux deux filles de poser contre le seul mur vierge de son bureau pour prendre plusieurs clichés de chacune avec son appareil. Bliss passa en premier.

Tout se déroulait normalement lorsque soudain, Bliss s'évanouit au moment où le flash lui explosait au visage.

— Oh, mon Dieu, elle n'est pas anorexique, au moins ? Je veux dire, ça ne fait rien qu'elle le soit, Dieu sait que toutes les filles le sont. Mais elle ne peut pas nous faire ça en pleine séance photo, dit Chantal, plus contrariée qu'inquiète, alors que Bliss se recroquevillait par terre.

— Non, ce n'est pas ça, dit Theodora, soucieuse. (Elle s'agenouilla et mit une main sur le front de Bliss.) Il fait un peu chaud ici.

Bliss poussait des grognements bizarres et avait la respiration sifflante.

— Non... partez... non...

— Il fera encore plus chaud en conditions réelles, dit Chantal d'un air sombre. Prions pour qu'elle ne vomisse pas sur mon tapis.

Theodora la fusilla du regard, exaspérée que la responsable de casting semble s'inquiéter plus de son bureau que de la santé de Bliss.

— Bliss ? Bliss ? Ça va ? demanda-t-elle en aidant son amie à se remettre sur ses pieds.

Bliss ouvrit les yeux en papillotant des paupières.

— Theodora ? dit-elle d'une voix enrouée.

— Oui.

— Il faut que je sorte d'ici, l'implora Bliss.

— Keaton va vous raccompagner. Je préviens Linda, dit Chantal en décrochant le téléphone qui sonnait.

Il était évident que la responsable de casting était passée à autre chose dès que la menace d'une régurgitation intempestive s'était éloignée.

Theodoraaida Bliss à sortir du bureau.

— Vas-y. Doucement.

Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur et jeta un regard noir à une fille de Christie-Best, qui les observait avec curiosité.

— Je suis tombée dans les pommes, dit Bliss. Encore.

— Encore ?

— Ça m'arrive tout le temps en ce moment.

Elle raconta à Theodora les cauchemars qu'elle faisait et les expériences vertigineuses où elle se réveillait dans des endroits où elle n'avait aucun souvenir de s'être rendue.

— Je me réveille et je suis complètement ailleurs, sans savoir du tout où je me trouve. Ça doit faire partie de la transformation.

— Oui, oui, ça m'est arrivé aussi. Pas aussi spectaculaire que ce que tu décris, mais il y a environ deux semaines je me suis évanouie. C'était plus comme une hibernation, d'après ce qu'a dit le Dr Pat.

Theodora expliqua ses soucis de santé à Bliss tout en l'aidant à entrer dans l'ascenseur.

— Chez moi ça dure peu de temps, et ça fait partie des flash-backs de mémoire, sauf que je ne me souviens de rien, dit Bliss, visiblement soulagée de ne pas être la seule à souffrir de ces crises.

— Il va falloir vivre avec, je suppose.

— Kingsley dit qu'il y a des trucs pour surmonter ça. Il va me montrer comment faire.

L'ascenseur arriva dans le hall, et à l'ouverture des portes, Jack entra dedans. Il portait un badge « visiteur » noir de chez Christie-Best sur le revers de sa veste, avec « 10^e ÉTAGE » écrit dessus.

— Tiens, salut, dit-il, l'air légèrement gêné.

— Ne nous dis pas... s'exclama Bliss avec un grand sourire. Jack Force, top-model ! Montre-nous ton style *Blue Steel* ! blagua-t-elle, citant une réplique culte de *Zoolander*.

— Chhhht, dit Jack avec un sourire penaude. Ce n'est pas moi qui ai voulu. Mais ils ont besoin de garçons pour une séance photo. Chantal est copine avec ma mère, alors bon, me voilà.

— On vient de voir Chantal, dit Bliss pour entretenir la conversation car Theodora était trop timide pour lui parler directement.

— On se verra au *shooting*, alors, dit Jack en souriant.

— C'est ça, oui, dit Bliss. Je ne crois pas. Je suis tombée dans

les pommes quand elle m'a prise en photo, et Theodora n'a même pas eu droit à un Polaroid. À mon avis, il n'y a aucune chance pour qu'on soit prises.

Lorsque les portes se refermèrent, il était difficile de dire qui, de Jack ou de Theodora, avait l'air le plus dépité.

VINGT-CINQ

— Au premier étage, après le temple de Dendour, parmi les sarcophages, dans l'aile des antiquités égyptiennes, il y a un bracelet serpent en or et lapis-lazuli qui a appartenu à Hatchepsout. Je voudrais que tu me le rapportes, dit Lawrence, un chronomètre à la main.

Theodora et son grand-père étaient dans le bureau de ce dernier, l'une des nombreuses pièces rouvertes depuis son retour.

Déjà, Lawrence avait passé commande à des entrepreneurs et à des architectes pour qu'ils rendent à la villa sa splendeur passée, et le bruit des travaux sur la façade — grattements, grincements, coups de marteau — était une nuisance quotidienne. Mais l'intérieur du bureau de Lawrence était insonorisé et aussi silencieux qu'une tombe.

C'était le troisième jour de son entraînement. Une semaine plus tôt, Lawrence avait été alarmé de découvrir que le Comité n'avait pratiquement rien fait pour apprendre aux vampires de la nouvelle génération à contrôler et à utiliser leurs pouvoirs. Theodora lui avait dit que le maximum qu'ils aient fait avait été de lire quelques livres et de méditer.

— Personne n'a passé de test de *Velox* ? avait-il demandé, haussant les sourcils, consterné.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? avait répondu Theodora.

— Ni appris les quatre facteurs du *Glom* ?

— Non, avait fait Theodora en secouant la tête.

— Mais alors, aucun de vous n'a la moindre idée de ce qu'il faut faire pour combattre une attaque de sang-d'argent ! avait dit Lawrence avec irritation.

— Euh... non.

Lawrence était profondément perturbé, et dans ce climat d'urgence – la demande d'adoption de Charles Force circulait déjà dans les bureaux des affaires familiales –, comment savoir combien de temps ils pourraient passer ensemble ? La leçon de vampirisme était officiellement ouverte.

— Si tu veux être capable de vaincre les sang-d'argent et trouver qui ou ce qui est responsable de leur retour, il te faudra d'abord apprendre à utiliser ton savoir de sang-bleu.

Son grand-père avait décidé de commencer par le *Velox*, ou test de rapidité.

— Être vive ne suffit pas, lui expliqua doctement Lawrence. Tu dois être assez rapide pour être indétectable. Trop rapide pour déclencher les alarmes. Si rapide que personne ne pourra te voir. La plupart des sang-rouge prennent cela pour de l'*« invisibilité »*. Mais l'invisibilité ne fait pas vraiment partie de nos prérogatives. C'est juste que nous sommes assez rapides pour être indétectables par un œil humain. Une fois que tu maîtriseras l'art du *Velox*, tu seras capable de te trouver partout en un clin d'œil. Les sang-d'argent sont rapides : c'est l'un de leurs plus grands pouvoirs. Pour survivre, tu devras donc les surpasser en vitesse.

Il lui donna toutes les indications pour trouver le bracelet dans le Metropolitan Museum of Art.

Un bracelet serpent. Or et lapis-lazuli. Premier étage. Antiquités égyptiennes. Parmi les sarcophages.

— Vas-y, dit Lawrence en brandissant le chronomètre.

Theodora disparut.

Avant même que la seconde suivante ne se soit affichée, elle avait réapparu.

— En progrès, dit-il.

Quelques jours plus tôt, il lui fallait deux minutes pour s'acquitter de cette mission.

Theodora lui montra le bracelet. Elle avait forcé la serrure de la vitrine tellement vite que l'alarme n'avait pas eu le temps de détecter la moindre perturbation.

Lawrence laissa un petit sourire jouer sur ses lèvres.

— Maintenant, va le remettre à sa place.

Le lendemain, Theodora était épisodée par l'effort fourni pour la leçon, mais elle parvint à le cacher. Il n'y avait pas de temps pour la faiblesse ; elle voulait avancer sans que Lawrence s'inquiète de ce que cela lui coûtait. Elle était impatiente d'apprendre les principes de l'*Animadverto*, ou « vision intelligente ».

— Le pouvoir vampirique d'*Animadverto* est lui aussi auréolé de mythe et de malentendus, professa Lawrence. Les humains croient que nous avons une capacité de savoir infini, alors qu'en fait nous n'avons qu'une mémoire photographique parfaite. Si tu développes ce talent, tu seras comme moi, capable de citer mot pour mot tous les livres que tu as lus dans toute ta vie. La bibliothèque d'Alexandrie est perdue pour l'humanité depuis des siècles, mais heureusement, j'étais déjà un lecteur vorace à l'époque, poursuivit-il en pointant son crâne du doigt. Tout est là-dedans.

— Quel est l'intérêt de savoir tout ça ? En quoi cela peut-il nous aider à vaincre les sang-d'argent ? lui demanda Theodora.

— Les sang-d'argent n'accordent aucune valeur à l'instruction, or celui qui n'apprend pas l'histoire est condamné à la répéter. Il est impératif que nous trouvions des traces, des indices de leurs agissements en nous immergeant dans l'histoire du monde. Alors peut-être, l'un d'entre nous résoudra le mystère de la continuité de leur existence.

Il montra du geste les trente volumes de l'*Encyclopaedia britannica*.

— Photographie mentalement chaque page. Catalogue-les dans ta mémoire. Avec ta rapidité, tu devrais en avoir pour moins de cinq minutes. Mais je te donne une heure.

Lawrence sortit du bureau et ferma la porte derrière lui.

À l'heure dite, il revint et trouva Theodora étendue sur le canapé, en train de faire un somme.

— Terminé ?

— Il y a cinquante-cinq minutes, répondit Theodora avec un grand sourire.

— Bien. Donne-moi la définition du rite de réanimation égyptien.

Theodora ferma les yeux et parla d'une voix lente et

mesurée, presque comme si elle lisait directement une page.

— « Le rite de préparation des défunts pour l'au-delà était exécuté sur des statues du défunt, sur les momies elles-mêmes ou sur les statues d'un dieu localisées dans un temple. Un élément important de la cérémonie était l'ouverture rituelle de la bouche de la momie, afin qu'elle puisse respirer et s'alimenter. Le rite, qui symbolisait le concept de mort et de régénération du mythe d'Osiris, dans lequel le démembrément...»

— Excellent, la félicita Lawrence. Tu t'en sors très bien pour ton âge. Très très bien. C'est impressionnant. Je pensais qu'avec ton sang mêlé la force vampirique serait diluée, mais au contraire, elle est encore plus affirmée.

— Grand-père ? lui demanda Theodora avec hésitation tout en l'aidant à reposer les volumes de l'encyclopédie sur leur étagère.

— Oui ?

— Si les vampires sont capables de cela, pourquoi avons-nous besoin d'aller en cours ? C'est vraiment nécessaire ?

— Bien sûr, répondit Lawrence. Ce que nous faisons ici, ce n'est que du par cœur. L'école apporte des connaissances entièrement différentes : la socialisation, le débat, apprendre à se mêler aux humains. Il ne faut pas s'isoler de la foule. Les sang-bleu doivent comprendre leur place dans le monde avant de tenter de le changer. Tu peux bien être capable de réciter toute l'encyclopédie, mais un cerveau sans cœur ni raison... eh bien, cela n'a aucun sens.

Theodora se mit à attendre les tests avec impatience tous les après-midi. À la fin de la semaine, Lawrence la soumit au plus difficile de tous.

— Tu as entendu parler du *Glom*, lui dit-il. La capacité à contrôler les esprits humains.

— Oui. L'un des arts les plus dangereux, nous a dit Priscilla Dupont. Mieux vaut ne pas s'y essayer avant l'âge adulte.

— Ridicule. Il faut que tu l'apprennes maintenant, pour te protéger de ses effets trompeurs. Car le *Glom* fonctionne aussi sur les sang-bleu. C'est une pernicieuse technique sang-

d'argent.

Theodora frissonna.

— Il faut donc que tu apprennes à le contrôler et à t'en défendre. Nous essaierons d'abord le contrôle, avant que je puisse te préparer à la défense, décida Lawrence. Le *Glom* a quatre facteurs. Le premier est la simple télépathie. La capacité à lire dans les pensées des autres. Pour ce faire, il faut se concentrer sur leur énergie... et tout faire pour comprendre sa source. L'esprit est comme un casse-tête chinois : il faut trouver la clé pour lire ses secrets cachés.

« Anderson, venez par ici, je vous prie.

Le monsieur aux cheveux blancs entra dans la pièce.

— Oui ?

— Anderson a été entraîné pour résister au *Glom*. C'est indispensable pour être un bon Intermédiaire. Un vampire ne peut pas se permettre d'avoir un assistant corrompu.

Pendant les trois heures qui suivirent, Theodora resta assise à un bout de la table, Anderson à l'autre. Lawrence montrait une carte à Anderson, et Theodora devait deviner ce qu'il y avait dessus.

À quoi pense-t-il ? Elle se concentrat sur son signal, mais tout ce qu'elle voyait était de la friture, un épais brouillard gris.

— Reine de cœur ? demandait-elle.

Lawrence lui montrait un as de pique.

— Dix de trèfle ?

Trois de carreau.

Et ainsi de suite. Le brouillard gris ne se levait pas. Theodora était dépitée. Après ses succès en *Velox* et en *Animadverto*, elle avait cru qu'il serait tout aussi simple de maîtriser le *Glom*.

Anderson se retira et elle se retrouva seule avec son grand-père.

— Ce n'est pas facile, la consola Lawrence en rassemblant les cartes et en les remettant dans leur boîte.

Theodora hocha la tête.

— Mais ça a l'air tellement simple ! dit-elle en mentionnant qu'elle lisait dans les pensées d'Oliver sans aucun problème.

— Il est sans protection. Il faudra que tu m'y fasses penser, nous devrons l'entraîner aussi s'il veut faire un Intermédiaire

efficace.

Theodora opina. L'effort déployé pour maîtriser le *Glom* lui avait pris beaucoup d'énergie, et soudain elle était fatiguée, la tête lui tournait.

— Tu vas bien ? lui demanda Lawrence, inquiet.

Elle lui fit un petit signe de la main. Elle ne l'avouait jamais à son grand-père, mais parfois, après les tests, elle était tellement faible qu'elle tenait à peine debout.

VINGT-SIX

Leur rencontre dans le Sanctuaire avait été purement accidentelle. Theodora était là pour lire le plus de livres possible, selon les instructions de Lawrence, et elle avait eu l'agréable surprise de trouver Jack en train de réviser à l'un des bureaux.

— Tiens, salut ! (Il sourit en se passant une main dans les cheveux et en lui faisant signe de prendre un siège en face de lui.) Qu'est-ce que tu lis ? *Le Procès* ? lui demanda-t-il en lui montrant son exemplaire.

Elle opina. Ils devaient lire le roman de Kafka pour leur cours d'anglais. C'était l'un des livres qu'elle avait dans sa pile.

— Une bien bête histoire d'amour, tu ne trouves pas ? lui demanda-t-il en feuilletant les pages jaunies de son livre, dont Theodora remarqua qu'il était tout abîmé et corné.

— Une histoire d'amour ? (Elle fit la grimace.) Est-ce que ça ne parle pas de la tyrannie de la justice ? De l'absurdité de la bureaucratie ? On ne sait jamais pourquoi il est jugé, après tout.

— Je ne suis pas d'accord. Et puisque Kafka n'a jamais voulu que le livre soit publié, qui peut dire de quoi il parle, en réalité ? demanda Jack d'un ton légèrement taquin. J'ai lu que cela parlait de l'échec de sa cour et de ses fiançailles avec Felice Bauer. Ce qui voudrait dire que ça ne parle pas du tout de la loi, mais d'un homme malheureux en amour...

— Oh, Jack...

Theodora soupira. Elle ne savait pas trop s'il se fichait d'elle ou non, mais elle prenait plaisir à leur badinage. Jusque-là, ce n'avait pas été très facile de savoir s'ils parviendraient un jour à restaurer l'amitié naissante ou quoi que ce soit qui avait commencé entre eux et s'était interrompu si brutalement au

semestre précédent. Mais apparemment, Jack n'était pas trop rebuté par l'idée de réessayer. Bien sûr, cela ne voulait rien dire. Il restait le frère de Mimi Force.

— Il y a peut-être quelque chose dans mon livre qui n'est pas dans le tien, dit Jack en lui faisant passer son exemplaire. Tiens, fais voir le tien. Sa couverture est mieux, d'ailleurs.

Theodora prit son livre, inhalant son odeur de mois. Elle trouva la page où elle en était et se mit à lire.

Vieil endroit barbant, pensait Mimi en suivant Kingsley dans les escaliers descendant au Sanctuaire de l'histoire, quartier général du Comité et bibliothèque principale de l'assemblée, situé sous le *Block 122*, la boîte hyper-exclusive ouverte uniquement aux sang-bleu et à leurs invités.

Kingsley était devenu un ami, quelqu'un qui partageait la malice malfaisante de Mimi. L'incident avec le garçon sur le balcon avait marqué le début de leur alliance. Kingsley représentait tout ce que Mimi admirait chez les vampires : l'irrépressible désir d'utiliser son pouvoir. En privé, elle était d'accord avec lui : le Comité était bien trop prudent, et elle s'irritait contre ses règles draconiennes. Pourquoi ne pas se servir de leur force pour dominer les humains ? À quoi bon savoir lire dans les pensées si on ne pouvait pas en tirer un profit matériel ou émotionnel ? Pourquoi ne pas se nourrir de plus d'un familier humain à la fois ? Pourquoi ne pas afficher sa supériorité au lieu de s'efforcer de se fondre dans le monde mortel ?

Il lui avait demandé de l'accompagner au Sanctuaire pour lui montrer quelque chose de cool, et il avait disparu dans les rayonnages pour le trouver.

Elle jeta un regard circulaire sur la vieille salle caverneuse. Plusieurs humains pitoyables, d'anciens Intermédiaires qui n'étaient plus attachés à une famille vampire, travaillaient avec zèle à leur place assignnée.

Mimi prit un siège à l'une des grandes tables de lecture au milieu de la pièce, tambourinant du bout des doigts avec impatience.

Le son étouffé d'une conversation parvint à ses oreilles de

derrière une rangée de livres.

— Il n'y a rien sur l'amour là-dedans, Jack, disait une fille. C'est peut-être toi qui dis n'importe quoi.

— Tu es sûre ? Tu devrais mieux regarder, peut-être que tu ne lis pas assez attentivement, répliqua-t-il.

Mimi grinça des dents. C'était encore cette petite souris de Van Alen qui parlait avec son frère. Elle se leva et se racla la gorge tout en les regardant tous les deux par-dessus l'étagère basse.

Jack et Theodora s'écartèrent immédiatement l'un de l'autre.

— Euh, à plus tard, dit Theodora en prenant ses livres et en allant s'installer ailleurs, sans se rendre compte qu'elle avait toujours son exemplaire.

— Ah, salut, dit Jack en pivotant dans son siège pour sourire à sa sœur. Je ne savais même pas que tu connaissais le chemin pour venir ici.

— Ne me sous-estime pas, Benjamin Force. Pour info, je lis énormément, renifla Mimi.

Jack lui sourit. *Menteuse*, lui envoya-t-il.

C'est toi le menteur, lui renvoya-t-elle.

Il eut un geste conciliant. *Pardonne-moi*.

Toujours. Les traits de Mimi s'adoucirent.

J'y vais. On se verra à la maison.

Bye.

Mimi le regarda partir, mais même avec ses douces pensées imprimées dans la tête, elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée. Pourquoi Theodora était-elle encore dans le tableau ? Quelque chose chez cette fille déséquilibrat son frère, elle le sentait. Elle percevait son désir de s'engager dans leur union, mais c'était presque comme s'il se persuadait de retomber amoureux d'elle contre sa volonté. Pourquoi ? Ça ne s'était jamais passé comme cela. Dans tous les cycles, ils avaient tous deux réaffirmé leur lien sans aucune complication.

L'espace d'un instant, la suprême confiance en soi, en sa supériorité, quitta le visage de Mimi et elle eut l'air d'une petite fille perdue et terrifiée. *Et s'il me quittait ? Et s'il ne renouvelait pas notre union quand l'heure sera venue ? Que nous arriverait-il ?*

Mimi frissonna en pensant à Allegra Van Alen, couchée sur son lit d'hôpital, pratiquement morte pour le monde.

Elle ne pouvait pas laisser arriver une chose pareille, ni à lui, ni à elle.

— On dirait que tu as vu un fantôme, dit Kingsley en posant un gros livre devant elle.

Elle le gratifia de son sourire le plus désarmant.

— J'aimerais bien. (Elle baissa les yeux sur le volume relié de cuir.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une chose que nous ne devrions pas regarder. C'est un vieil ouvrage de référence sur les sorts interdits. Tu as entendu parler de cette histoire de Croatan, non ? Les sang-d'argent ?

— Euh... oui, dit Mimi avec méfiance. Mais ils ne sont pas censés exister.

— C'est ça, ironisa Kingsley. Uniquement parce qu'ils ne sont plus très obéissants.

— Comment ça ?

— Les sang-d'argent étaient les esclaves des sang-bleu. Lorsque nous avons été condamnés à passer notre immortalité sur Terre, ceux qui suivaient quand même Lucifer ont été maîtrisés et soumis par Michel et Gabrielle, pendant un temps. Nous les contrôlions, mais ils se sont de nouveau élevés contre nous et ont cessé de nous obéir. Ils nous pourchassaient, nous les pourchassions, la guerre a fait rage pendant des siècles. Maintenant, il paraît qu'ils ont disparu. Mais il y a moyen de les faire revenir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Mimi en se disant que Kingsley prenait tout cela bien trop à la légère.

Les sang-d'argent n'étaient pas une plaisanterie, tout de même. La plupart des sang-bleu ne pouvaient même pas en parler.

— En rappeler un des Ténèbres. Tu sais. Lui faire faire tout ce que tu veux, dit Kingsley.

— Je crois que tout cela ne me plaît pas trop, dit Mimi avec un frisson. C'est trop sérieux pour moi.

— Allez, moi je pense que ce serait marrant.

Kingsley qualifiait de « marrants » toutes sortes de mauvais tours. Visiblement, pour lui, un vieux sort obscur et dangereux

équivalait à conduire une Ferrari à quatre cents kilomètres à l'heure : sans doute pas une idée formidable, mais il fallait s'y lancer juste pour pouvoir dire qu'on l'avait fait.

— Bah, non.

Mimi secoua la tête. Mais même si cela ne l'intéressait pas, elle pourrait bien trouver dans ce livre autre chose d'utile.

Materia atra. La matière sombre.

Elle l'ouvrit à la première page et se mit à lire.

VINGT-SEPT

Allegra Van Alen était éveillée. Elle était assise dans son lit, ses fins cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules et sur sa chemise de nuit d'hôpital.

Ses yeux verts grands ouverts, vifs et brillants.

D'une profonde voix d'outre-tombe elle parla.

— Prends garde, Theodora, prends garde.

Theodora se réveilla en sursaut. Elle se retrouvait dans la chambre de sa mère à l'hôpital presbytérien de Columbia, mais sans avoir aucun souvenir de la manière dont elle avait atterri là. Il était minuit passé, et la dernière chose qu'elle se rappelait était de s'être endormie en lisant un livre. Elle n'avait pas souvenir d'être sortie de sa chambre, d'avoir pris le bus jusqu'à la 168^e Rue ni d'être arrivée à l'hôpital. Elle avait dû être somnambule, ou avoir une absence... exactement comme ce qu'avait décrit Bliss.

Elle baissa la tête pour regarder sa mère. Allegra dormait sous les couvertures, aussi paisible et silencieuse que d'habitude. Était-ce un simple rêve ? Mais tout semblait tellement réel... Sa mère était éveillée, elle lui parlait. Elle lui avait dit de prendre garde. Prendre garde à quoi ?

— Mère, dit Theodora en caressant la joue froide d'Allegra.

La douleur de son absence ne la quittait jamais vraiment. Theodora embrassa sa mère sur le front et sortit de la chambre en éteignant la lumière.

Le lendemain soir pour le dîner, Lawrence invita Theodora à son ancien club. Le club des Aventuriers était une organisation d'élite fondée par les sang-bleu au début du XVIII^e siècle, comme

point de ralliement pour les globe-trotters unis par une communauté d'esprit, désireux d'expliquer et de partager leurs recherches et leurs théories sur les phénomènes naturels et géographiques. Il était installé dans une belle maison de la 5^e Avenue, en face du Knickerbocker Club et à quelques minutes du Metropolitan Muséum, deux associations sang-bleu qui avaient dû assouplir un peu leur règlement ces dernières années et accueillir des sang-rouge dans leurs rangs.

Mais le club des Aventuriers était encore un bastion sang-bleu, ne fût-ce que parce que les humains ne s'intéressaient visiblement pas autant aux questions environnementales qu'aux mondanités, et qu'il n'y avait aucun prestige à fréquenter ce vieux cercle d'aventuriers poussiéreux.

La salle à manger était pleine de représentants des vieilles familles : les Carondolet étaient là, ainsi que les Lorillard et les Seligman, qui, comme les Van Alen, étaient plus riches en histoires illustres qu'en fortunes actuelles.

Lawrence fut accueilli par le maître d'hôtel et fit le tour de la pièce en serrant des mains et en bavardant avant de pouvoir enfin s'asseoir à table avec Theodora.

La carte du club des Aventuriers était inchangée depuis le XIX^e siècle. Sole meunière. Steak Diane. Lapin chasseur.

Theodora commanda la sole, Lawrence opta pour le steak.

Leurs plats arrivèrent sous des cloches en argent.

— Voilà, dit le serveur français en découvrant les deux en même temps. *Bon appétit*.

Tout en découpant son poisson, Theodora raconta à Lawrence ce qui s'était produit la nuit précédente.

— J'ai eu une absence... Quand je me suis réveillée j'étais à l'hôpital, dans la chambre de maman, avoua-t-elle.

— Une absence ? Que veux-tu dire par là ? lui demanda Lawrence en mâchant son steak.

— Tu sais, quand tu glisses hors du temps et qu'ensuite tu te réveilles sans savoir comment tu es arrivé là.

Lawrence posa sa fourchette.

— Je connais le retour brutal de souvenirs. Mais les vampires se contrôlent toujours lorsqu'ils revivent leurs souvenirs.

— Ah bon ?

Lawrence opina.

— Ce que tu décris est hautement inhabituel.

— Inhabituel ?

Theodora s'arrêta. Mais cela arrivait tout le temps à Bliss, donc cela ne pouvait pas sortir tellement de l'ordinaire. Elle relata à son grand-père ce que lui avait dit son amie.

Lawrence digéra l'information.

— Cette génération de vampires a peut-être quelque chose de nouveau dans sa configuration génétique qui provoque cela. Je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter, mais préviens-moi si cela se reproduit. (Puis il soupira et posa sa fourchette.) À présent, j'ai quelque chose à te dire.

Theodora se raidit contre la nouvelle qu'elle redoutait depuis le jour où son grand-père était revenu.

— Le juge a accepté d'examiner la demande d'adoption de Charles à ton endroit. L'audience est dans un mois.

DOSSIER MEDICAL
Asile psychiatrique de St. Dymphna

Nom : Margaret Stanford

Âge : 16 ans

Date d'admission : 5 avril 1869

SYMPTÔMES :

Voir ci-dessous les symptômes probables de folie chez la patiente admise.

MORAUX :

Excitation religieuse

Liaison amoureuse

PHYSIQUES :

Automutilation

Accident ou blessure

Épilepsie

Tendances suicidaires. Une semaine avant l'admission de la patiente dans le service, un membre de sa famille l'a trouvée les poignets tailladés.

Délire hallucinatoire

ANTÉCÉDENTS FAMILIAUX :

Aucun signe de démence ni d'hystérie chez aucun membre de la famille. Fille unique, les deux parents encore en vie.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS :

Crises d'épilepsie. La patiente se plaint de maux de tête, de cauchemars. Absences. La patiente ne garde aucun souvenir de certains actes. Liaison amoureuse avec un jeune homme peu recommandable citée en état d'hystérie. Toutefois, la patiente n'était pas enceinte au moment de l'admission.

ÉTAT ACTUEL :

Extrait de l'entretien d'admission avec la patiente :

« Cela paraît si réel... Je ne peux pas y échapper. Je me réveille et je le sens dans mes os. Il vient, dit-il dans mes rêves. Il connaît mon nom. Il dit qu'il fait partie de moi. C'est tout ce que je me rappelle. Aidez-moi, docteur, aidez-moi. Il faut que je m'échappe. Il faut que je lui échappe. »

VINGT-HUIT

Le thème du reportage photo était « Talitha Getty à Marrakech ». Un festival de djellabas transparentes en lin, de caftans incrustés de pierreries, un turban par-ci par-là... oh, et les bikinis les plus minuscules possibles. Mais l'assistant chargé du voyage avait mal compris et avait fait des réservations pour Montserrat à la place, si bien que l'île des Caraïbes devrait passer pour un pays d'Afrique du Nord.

Cela dit, personne ne semblait s'en soucier : qui n'aime pas aller à la plage ?

Bliss avait reçu l'appel de Farnsworth Models le jeudi, elle était dans l'avion le vendredi et était arrivée à la plage au crépuscule. Theodora aussi avait été choisie, après que les mannequins retenus initialement par *Chic* – deux beautés russes – avaient découvert que leurs visas étaient périmés et qu'elles devaient retourner dans leur pays.

La rédactrice en chef des pages mode de *Chic*, Patrice Wilcox, était une femme sérieuse et sévère habillée en noir des pieds à la tête, même sous la chaleur des tropiques. Elle accueillit les mannequins et l'équipe technique par un sourire aussi mince que sa silhouette.

— Ce ne sont pas des vacances, vous tous. C'est du travail. J'attends que tout le monde soit sur le plateau à huit heures précises demain matin.

Cependant, malgré les avertissements sinistres de Patrice, on ne pouvait pas le nier : ce *shooting*, c'était des vacances. Pendant qu'elle leur faisait la leçon sur la ponctualité, Jonas Jones, le photographe sang-bleu connu pour être incorrigible, fit un clin d'œil derrière son dos.

— Margaritas au bar dans cinq minutes ! articula-t-il

silencieusement.

À minuit, toute l'équipe à part la rédactrice de mode, y compris les deux assistants de Jonas – deux mecs mignons de l'école de stylisme de Rhode Island –, une troupe de mannequins – dont aucun n'avait plus de dix-huit ans –, ainsi que Theodora et Bliss, était au bar en bord de mer à boire des coups.

Bliss et Theodora impressionnaient les sang-rouge de la troupe par leur capacité à tenir l'alcool alors que tous les autres roulaient sous la table. Les gènes de vampires, *of course*.

Theodora regarda la plage plongée dans l'obscurité, la pleine lune brillant sur la longue grève et le doux murmure des vagues. C'était splendide. Elle était arrivée tôt, s'attendant à moitié à trouver Jack Force. Mais il n'était pas au nombre des mannequins mâles, et elle était un peu déçue.

Alors qu'elle regrettait son absence, elle sentit qu'on lui serrait doucement le coude, et c'était Jack, debout contre le tabouret à côté du sien.

— Qu'est-ce que tu bois ? lui demanda-t-il. Rien de trop absurde, j'espère, poursuivit-il comme si leur conversation au Sanctuaire datait de la veille.

— C'est une concoction assez épouvantable. Une sorte de rhum à la noix de coco et au jus d'ananas, mais ce n'est pas de la piña colada. Tu veux goûter ? lui proposa-t-elle en lui tendant son verre.

Jack prit une petite gorgée et fit la grimace.

— C'est affreux.

— Je te l'avais dit.

— Je vais en prendre un, dit-il au barman.

— Quel courage, dit-elle en le saluant avec son verre.

Jack remua sa boisson.

— Comment va Lawrence ?

— Bien.

Theodora se demandait si Jack était au courant que son père avait l'intention de l'adopter. Elle ne voulait pas aborder un sujet aussi gênant.

— Tu crois toujours qu'ils sont de retour ? lui demanda Jack en parlant des sang-d'argent.

— Bien obligée, dit simplement Theodora. C'est la seule explication pour Dylan... et pour ce qui est arrivé à Cordelia.

Jack baissa les yeux sur son verre et le remua de manière à faire tinter les glaçons.

— Le Comité n'y croit pas. La crise de Rome a pris fin, Lucifer a été détruit par Michel en personne. Il n'y a donc aucun moyen pour qu'ils puissent revenir.

— Je sais. (Elle baissa la tête et regarda le dépôt au fond de son verre.) Mais je crois que le Comité se trompe.

Jack eut l'air sur le point de répliquer quelque chose, mais une voix rauque les appela depuis l'autre côté du bar, où un bruyant jeu à boire était en cours.

— Theodora ! Jack ! Il nous faut encore deux rameurs pour le maître viking ! Venez !

Le lendemain, toute l'équipe se rendit à pied jusqu'à une réserve naturelle cachée dans un coin isolé de l'île. Les techniciens avaient installé des tentes de maquillage pour protéger les mannequins de la chaleur. Bliss sortit de la sienne en bikini à rayures zèbre et à ficelles décorées de coquillages cauris, avec un caftan en soie transparente et des sandales ornées de pierreries.

— Où sont les perroquets ? demanda Jonas derrière son appareil photo.

Il était prévu que Bliss tienne deux gros aras rouges aux plumes éclatantes, un sur chaque bras, en hommage à ceux de Talitha Getty.

Le dresseur lâcha les oiseaux, mais aucun des deux n'obéit à ses ordres. L'un se percha sur la tête de Bliss tandis que l'autre volait en rond autour d'elle en poussant des cris discordants.

Le dresseur finit par réussir à libérer Bliss des griffes de l'oiseau, et Jonas trouva un compromis : il prit des photos de Bliss sous un arbre, à côté des oiseaux.

— Dieu merci, c'est terminé ! ronchonna Bliss en traversant précautionneusement les hautes herbes pour rejoindre le refuge de sa tente de maquillage.

Theodora fut appelée juste après. Elle portait un une-pièce Gucci noir composé de deux bandes de tissu devant, se

rejoignant dans un minuscule « V » en bas. La styliste avait scotché le tissu à sa poitrine mais même ainsi elle ne pouvait s'empêcher de se sentir beaucoup trop nue.

— Je veux une ambiance à la *Lagon bleu*, lui expliqua Jonas. Je veux que ce soit chaud, torride. Sexy. Mais innocent.

Theodora se glissa dans l'eau froide au pied de la cascade.

— Prête ? lui demanda Jack Force depuis l'autre côté du bassin.

Elle hocha la tête. Elle avait beau être prévenue qu'ils seraient partenaires sur cette photo, la vue du corps ferme et athlétique de Jack, dans son short de surf taille basse Vilebrequin, la fit rougir.

Surtout quand Jonas les exhorta à se rapprocher l'un de l'autre.

— Vous ne m'avez pas entendu ? *Le Lagon bleu* ! Vous êtes obsédés l'un par l'autre ! Essayez de le montrer ! Jack, mets la main sur sa cuisse. Theodora, cambre-toi, rapproche ton corps du sien. Voilà. Comme ça.

— Excuse-moi, dit Jack en l'attirant contre lui.

— C'est dur mais ça fait partie du boulot, dit Theodora en s'efforçant de ne pas lui montrer à quel point sa présence la troublait.

L'appareil photo crépita.

— La suite ! cria Jonas.

Ce soir-là, lorsque Jonas emmena toute l'équipe dîner dans un restaurant en plein air, Bliss se retrouva assise à côté de Morgan, l'assistant photo sérieusement mignon. Morgan s'était beaucoup intéressé à elle tout le week-end. Il était en deuxième année dans son école de stylisme, il avait dix-neuf ans, et disposait de tout un arsenal de mauvaises blagues qui faisaient rire Bliss malgré elle. Il lui versa verre sur verre, sans comprendre qu'elle était immunisée contre les effets de l'alcool.

Bliss se renversa en arrière dans sa chaise en rotin et mit ses pieds sur les genoux de Morgan. Après des mois d'hiver à New York, elle se sentait libre ici, avec la brise fraîche de l'océan qui lui soufflait dans les cheveux, pas de parents pour l'embêter et, encore mieux... aucun cauchemar depuis qu'elle était arrivée sur

l'île.

— Tu veux aller faire un tour ? proposa-t-il.

Bliss acquiesça. Une « promenade sur la plage », c'était plutôt suspect. N'était-ce pas une jolie manière de dire : « Tu veux qu'on passe aux choses sérieuses ? »

Ils marchèrent main dans la main sur la plage, Bliss trempant ses pieds dans les vagues qui roulaient et sentant la fraîcheur de l'eau sur sa peau.

Les lumières de l'hôtel étaient de plus en plus lointaines.

— Morgan, c'est un prénom de fille, le taquina-t-elle.

— Ah oui ? demanda-t-il en la serrant contre lui et en l'attirant au sol.

Bliss fit semblant de lutter tandis qu'il lui tenait les bras.

— Tu ne m'échapperas pas, dit-il.

— Non ?

Le garçon se mit à l'embrasser, et Bliss lui rendit ses baisers. Ce n'était pas comme embrasser Dylan, ni comme embrasser Kingsley, se dit-elle. C'était un humain. Un sang-rouge. Elle entendait son cœur tambouriner dans sa poitrine, sentait son odeur crûment humaine. Et soudain, elle sut ce qu'elle était sur le point de faire.

Il souleva sa chemise et la jeta à côté de lui. Bliss l'aida à déboutonner sa tunique. Tout son corps la picotait lorsqu'il passa la main sous son haut de bikini et dénoua les ficelles. Il était si rapide... mais d'un autre côté, elle aussi.

Elle le fit rouler de manière à le chevaucher, les genoux pressés contre le sable des deux côtés de ses hanches.

— Jolie, dit-il, très potache, en admirant Bliss à califourchon sur lui, poitrine nue dans le clair de lune.

— Tu trouves ? lui demanda-t-elle d'un air de sainte-nitouche.

Puis elle inclina la tête et l'embrassa de bas en haut, de la ligne sombre du ventre à la poitrine, puis au cou, jusqu'au point chaud sous le menton. Elle l'embrassa lentement avec sa langue.

Il soupira et lui tint la tête avec ses mains, la pressant contre lui.

Et c'est alors qu'elle le mordit de ses crocs et commença à se nourrir...

VINGT-NEUF

Le Comité soutenait que pour prendre connaissance de ses vies passées, il suffisait de s'asseoir sur une chaise, de fermer les yeux et de méditer en laissant son esprit vagabonder dans les corridors sans fin de la mémoire afin de lire ce catalogue d'un millier de vies.

Dans l'intimité de sa chambre plongée dans l'obscurité, Mimi se pelotonna sur son divan de princesse, posa un masque en fourrure sur ses yeux et commença à se concentrer.

Les visions étaient parfaitement claires. Toutes les répétitions de son passé lui montraient la même histoire : elle et Jack ensemble, heureux, unis, amoureux. Elle analysa l'histoire de son passé récent : Plymouth, Newport, mais ni l'époque ni l'endroit ne lui donnaient le moindre indice.

Elle avait beau essayer, elle ne trouvait aucune raison à sa réserve, à ses doutes, à son hésitation. Vraiment aucune ?

Choquée, elle se rappela l'expression de son visage au bal des Quatre-Cents. Cet air d'adoration totale et absolue. Sur le moment, elle avait voulu l'écartier en n'y voyant qu'une simple passade. De la curiosité, même, rien de plus. C'était idiot de sa part. Elle s'était laissé aveugler par son orgueil. Elle était restée trop longtemps dans le déni.

La réponse était sous son nez depuis le début.

Theodora Van Alen.

La petite sang-mêlé. Ou, plus exactement, une sang-bleu sans passé. Un nouvel esprit. Elle était l'anomalie dans leur univers. C'était elle, l'élément inconnu qui déséquilibrail Jack.

Comment avait-elle pu ne pas le voir ?

Theodora n'avait jamais existé dans le monde jusqu'à présent. Seulement maintenant... dans ce cycle. Et c'était

seulement maintenant, dans ce cycle, que l'union de Jack et Mimi était menacée.

Il était attiré par Theodora... tout comme il avait été attiré par Gabrielle. Mimi arracha son masque avec humeur et le jeta à travers la pièce, où il faillit atterrir sur son chien, Pookie, qui poussa un gémissement contrarié.

Gabrielle. Toujours Gabrielle. Même avant la Chute, il en avait été ainsi. Gabrielle, la vertueuse, la messagère, un archange de la blancheur, celle qui apportait toujours la bonne nouvelle du salut. Mimi et Jack étaient des anges du monde souterrain, ils avaient un destin d'obscurité et de justice, pour rappeler à l'homme qu'il était mortel. Et pourtant Jack, Abbadon, avait toujours été attiré par la lumière. Il avait toujours été attiré par le pouvoir de la blancheur.

Et tout le monde disait que c'était *elle*, l'ambitieuse ? se dit Mimi.

À travers les siècles, elle avait toujours su que Jack était insatisfait de son sort, mal à l'aise avec son titre et sa position : l'ange de la Destruction. Jack n'aurait jamais fui ses responsabilités, elle comprenait trop bien son jumeau. Simplement, elle regrettait qu'il n'acceptât pas le monde tel qu'il était, au lieu d'aspirer à quelque chose de plus grand. C'était ce qui leur avait attiré des ennuis, dès le départ. Ils avaient suivi Lucifer vers le haut lors de son ascension, Jack pensant que s'il pouvait briller comme le soleil, que Gabrielle aimait tant, il gagnerait sa main. Mais Gabrielle l'avait alors éconduit, et même après avoir abandonné Michel sur Terre elle s'était tournée vers un humain plutôt que vers Abbadon des Ténèbres.

Les jumeaux Force n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre. Mimi avait appris à vivre avec le fait que le visage de Gabrielle hantait les rêves de Jack depuis plusieurs millénaires. Mais à présent, le pouvoir d'attraction était passé de la mère à la fille, et c'était une chose qu'elle ne pouvait accepter.

Mimi savait quoi faire à présent. Pour sauver leur union, pour se sauver eux-mêmes.

Elle devait détruire Theodora Van Alen.

TRENTE

Les coups sur la porte étaient insistant, ils secouaient les fines cloisons en vannerie de l'hôtel. Le bruit déchirait le silence de l'aube. Il était presque cinq heures du matin.

— Theodora ! Theodora ! Réveille-toi !

Theodora s'arracha à son lit et entrouvrit la porte. Elle vit Bliss dans l'allée couverte, l'air paniqué, encore habillée comme la veille au soir, les cheveux en bataille.

Elle retira la chaîne de la porte et ouvrit en grand.

— Quoi ?

— Oh, mon Dieu, Theodora, il faut que tu m'aides, je suis dans les ennuis jusqu'au cou, oh merde, c'est horrible, je crois qu'il est mort, dit Bliss, saisie d'un tremblement incontrôlable.

Theodora se réveilla immédiatement.

— Mort ? Qui est mort ?

— Morgan, l'assistant... Je... Viens vite.

Pendant que Theodora courait sur la plage avec elle, Bliss lui raconta toute l'histoire.

— Je l'ai fait. J'ai fait la *Caerimonia oscular*. Le baiser sacré. Je ne sais pas, j'en ai eu envie, c'est tout. Je voulais que ce soit fait, tu vois ? J'en avais marre d'être la seule de notre classe à ne pas l'avoir fait. Et c'était super, c'était bien, il avait vraiment l'air d'aimer... mais là, je ne sais pas, je crois que je suis allée trop loin. Oh merde, Theodora, si le Comité l'apprend, je suis carrément, carrément mal.

Bliss guida Theodora jusqu'à l'endroit où Morgan et elle s'étaient embrassés, dans un coin retiré sous des palmiers, derrière une dune de sable.

Le garçon était couché sur le dos dans le sable, du sang coulant encore goutte à goutte des deux petits trous qu'il avait

au cou.

— Il ne respire pas, dit Bliss nerveusement. Je crois que je suis allée trop loin.

Theodora s'agenouilla et prit son pouls.

— Pas de pouls.

— Oh, mon Dieu, je vais me faire massacrer ! Aucun humain n'a jamais été tué par la *Caerimonia* ! Jamais !

— Chhht... Laisse-moi réfléchir... Jack. Il faut aller chercher Jack, décida Theodora.

— Jack ? Pourquoi ?

— Parce qu'il a déjà fait ça. Morgan n'est peut-être pas mort. Peut-être que les sang-rouge sont comme ça après le rituel. Jack sait peut-être quelque chose qu'on ne sait pas.

Jack était à la porte, habillé et bien réveillé, avant même que Bliss n'ait fini de frapper. Theodora s'émerveilla de sa rapidité. Elle se dit qu'il aurait brillé au test de *Velox*. Elle n'avait pas pensé à utiliser la rapidité vampirique dans ces circonstances : elle était toujours en pyjama. Jack écouta l'histoire de Bliss et fut auprès du garçon en l'espace de quelques secondes.

Il s'agenouilla dans le sable et prit le pouls de Morgan en appuyant deux doigts contre son cou.

— Il est là... On peut le sentir... très faible, mais il est là.

Oh, merci, mon Dieu, dit Bliss en s'effondrant par terre de soulagement.

— Il va s'en tirer, alors ? demanda Theodora.

— Il va s'en tirer, dit Jack. Il ne se rappellera sans doute pas ce qui lui est arrivé, mais à son réveil, il te cherchera. Il sera attiré vers celle qui aura mis sa marque sur lui.

— Pourquoi ?

— Le baiser sacré crée un lien. Cela veut dire qu'il est à toi. Aucun autre vampire ne peut le prendre. Quand tu l'as pris, ton sang s'est mêlé au sien, et ce serait du poison pour tout autre sang-bleu.

Bliss et Theodora absorbèrent cette nouvelle information.

— Alors, on est ensemble ? demanda Bliss, pas tout à fait sûre de vraiment le vouloir.

— Si tu veux, concéda Jack. Ce n'est pas à prendre à la

légère, tu sais. Ça veut dire quelque chose. Pour tous les deux.

Bliss rougit.

— Je...

— C'est pas grave, dit Jack. (Il souleva le garçon.) Emmenons-le à sa chambre. Il croira sans doute juste qu'il a une grosse gueule de bois en se réveillant.

— Merci, Jack, dit Theodora une fois Morgan et Bliss ramenés en sécurité dans leurs chambres.

Elle posa légèrement la main sur son bras pour lui montrer combien ce qu'il avait fait cette nuit avait compté pour elle.

Jack sourit, ses yeux verts brillant dans le petit jour. Theodora se dit qu'elle n'avait jamais vu personne rester aussi calme sous la pression. Il avait eu une influence extrêmement stabilisante et s'était comporté en meneur naturel, apaisant l'anxiété de Bliss et s'occupant de Morgan avec un tel respect... Il posa sa main gauche sur la sienne.

— Quand tu veux. Et dis à Bliss de ne pas s'inquiéter. On fait tous des erreurs.

Sa peau était chaude et douce au toucher, et Theodora se dit qu'ils pourraient rester debout ainsi à jamais, encadrés dans la porte de sa chambre. Mais Jack fut le premier à retirer sa main, et elle enleva aussi la sienne, à regret.

— Bien... bonne nuit, balbutia Jack en montrant du menton le soleil levant qui perçait lentement entre les nuages.

Il commença à s'éloigner, ses pas faisant un doux bruit sur les planches du sol.

— Bonne nuit, chuchota Theodora. Fais de beaux rêves.

— Compte sur moi, répliqua Jack.

Theodora rit doucement pour elle-même tout en ouvrant la porte de sa chambre. Elle n'avait pas voulu que Jack entende ses derniers mots, mais on ne pouvait rien cacher à un vampire à l'ouïe surdéveloppée.

Plus tard dans la matinée, Theodora et Bliss partagèrent un taxi pour rejoindre l'aéroport. Leur vol devait décoller dans la matinée, et après les événements, elles n'avaient eu que deux heures de sommeil.

— Ça va ? lui demanda Theodora.

— Bon Dieu, j'ai besoin d'une cigarette, dit Bliss en farfouillant dans son sac.

Elle en sortit une et l'alluma tout en descendant la vitre.

— T'en veux une ?

Theodora secoua la tête.

— Je sais pas, avoua Bliss. Je regrette un peu de ne pas avoir attendu. Je sais pas, j'ai juste eu envie de le faire. Tu sais ? Parce que Mimi n'arrête pas d'en parler... et toutes les autres filles, tout le temps en train de la ramener avec leurs familiers. Et je me suis sentie idiote, je sais pas, *vierge* ou je ne sais pas quoi.

— Alors, c'était comment ? lui demanda Theodora.

— Franchement ?

— Ouais.

— C'était génial. C'est comme si tu leur dévorais l'âme, Theodora. Je sentais le goût de son... son être. Et ensuite je me suis sentie super-bien, tu vois. On plane. On est défoncé. Maintenant, je sais pourquoi les gens le font, confessa Bliss.

Le taxi filait sur la route, et les filles admirèrent la vue sur les eaux calmes et plates des Caraïbes. Le panorama était spectaculaire, mais elles étaient toutes les deux ravis de rentrer retrouver les rues sales et grises de New York.

— Je ne l'ai pas encore fait, avoua Theodora en respirant un grand coup.

— Ça viendra, dit Bliss en jetant ses cendres par la fenêtre. Mais crois-moi : quand tu prendras un familier, assure-toi bien qu'il compte pour toi. Je me sens attirée par Morgan, et je n'en ai pas envie. Je le connais à peine, ce mec.

DOSSIER MÉDICAL
Asile psychiatrique de St. Dymphna

Nom : Margaret Stanford

Âge : 16 ans

Date d'admission : 5 avril 1869

HISTORIQUE :

Thérapie d'isolation préconisée, 30 avril 1869.

Pas de réaction de la patiente. Abandon de la thérapie d'isolation, 23 mai 1869.

La patiente continue à souffrir de délire, hallucinations, cauchemars.

Tendances suicidaires plus prononcées.

Patiante violente, dangereuse pour elle-même et pour les autres.

Nous préconisons son transfert vers des installations entièrement sécurisées.

ÉTAT ACTUEL :

Une semaine avant la date prévue pour le transfert de la patiente, celle-ci a commencé à réagir au traitement. La patiente est restée et a été autorisée à demeurer dans nos installations pendant plusieurs semaines, pendant lesquelles aucun signe d'hallucination, d'hystérie ni de démence n'a été observé. La patiente répond correctement aux questions et sa guérison semble complète. Nous préconisons de la remettre à sa famille dans trois mois si les progrès se confirment.

TRENTE ET UN

Chaque année à la Saint-Valentin, le conseil des élèves organisait une collecte de fonds en vendant des roses, qui étaient ensuite livrées dans les classes. Les fleurs étaient disponibles en quatre couleurs : jaune, rose, rouge et blanc, et les subtilités de leur signification étaient décortiquées et analysées à l'infini par la population féminine. Mimi avait toujours compris ceci : le blanc signifiait l'amour, le jaune l'amitié, le rouge la passion, et le rose un béguin secret. C'était toujours elle qui recevait les bouquets les plus gros et les plus élaborés. Un de ses familiers humains lui avait un jour acheté cinq douzaines de roses rouges pour lui déclarer sa dévotion éternelle.

Mimi se percha sur son tabouret dans le labo de chimie, son premier cours ce matin-là, et attendit l'avalanche de fleurs.

Les grouillots du conseil des élèves arrivèrent avec leurs seaux fleuris.

— Joyeuse Saint-Valentin ! roucoulèrent-ils à un Mr Korgan maussade.

— Allez, vite, qu'on en finisse, rouspéta ce dernier.

Beaucoup de filles reçurent plusieurs petits bouquets, dont la plupart étaient composés de roses jaunes, ce qui voulait dire qu'elles avaient dépensé leur argent les unes pour les autres afin de se consoler de ne pas avoir de Valentin avec qui fêter le plus important de tous les saints.

Theodora, assise à sa paillasse habituelle — Korgan avait renoncé à séparer les élèves —, reçut un joli bouquet jaune. Oliver lui en avait aussi fait envoyer un l'année précédente et, comme de juste, la carte d'accompagnement portait son écriture précise.

— Merci, Ollie, dit-elle dans un sourire en respirant les

fraîches corolles.

— Et en voici un pour vous, Mr Hazard-Perry, dit la livreuse, une élève de troisième, en lui tendant un bouquet de roses roses.

Oliver piqua un fard.

— Roses ?

— Un bégum secret ! le taquina Theodora.

Elle avait décidé de lui envoyer les fleurs roses parce qu'ils échangeaient toujours des roses jaunes et que cela devenait trop prévisible. Pourquoi ne pas mettre un peu de piment ?

— Ha. Je vois. Je sais que ça vient juste de toi, Théo, dit Oliver en arrachant la carte, qu'il lut à voix haute : « Oliver, veux-tu être mon Valentin secret ? Bises, Théo. »

Il la remit dans l'enveloppe et fut incapable de regarder Theodora pendant un moment.

Elle eut envie de jeter un œil dans sa tête. Elle avait réussi à accomplir le premier facteur du *Glom* – la télépathie –, mais Oliver avait pris des cours lui aussi, et aussitôt qu'il avait maîtrisé l'antidote à la télépathie – l'*Occludo*, ce qui signifie « fermer son esprit aux influences extérieures » –, Theodora n'avait plus été capable de le lire.

Bliss, qui était à côté de Kingsley, reçut un bouquet rouge.

— Ah, j'ai un rival, à ce que je vois, dit Kingsley d'une voix traînante.

— C'est rien. Juste un type que je ne connais même pas très bien, balbutia Bliss.

Et en effet, le bouquet venait bien de Morgan, qui avait commandé les fleurs depuis sa chambre d'étudiant tout là-bas dans le Rhode Island. « Je pense à toi tout le temps. Bisous, M. », disait sa carte.

Kingsley lui tendit son bouquet en mains propres.

— J'aurais préféré qu'elles soient vertes, ça t'irait mieux. La couleur jure avec tes cheveux.

— C'est très bien comme ça, marmonna Bliss.

Elle ne savait toujours pas ce qu'elle ressentait pour Kingsley. Quand elle était avec lui, elle avait l'impression de trahir le souvenir de Dylan.

Après avoir distribué tous les bouquets de taille moyenne, les livreurs de fleurs apportaient à présent l'artillerie lourde. Les trois ou quatre douzaines d'arrangements floraux géants, composés des roses du rouge le plus profond, semblaient tous porter le nom de Mimi Force sur leur carte. La zone où se trouvait sa paillasse ne tarda pas à ressembler à un funérarium.

— Je crois que c'est tout, grogna Mr Korgan.

— Attendez... Il en reste un, dit le coursier en sortant ce qui était sans doute le plus cher de tous les bouquets : un arrangement de deux cents roses blanches de presque un mètre de haut, de la teinte ivoire la plus pâle.

Toutes les filles se pâmèrent. Aucun garçon n'achetait de roses blanches, *jamais*. C'était un trop grand signe d'engagement. Mais celui-ci claironnait qu'un cœur était prisonnier.

Le livreur posa le bouquet devant Theodora.

Mimi haussa un sourcil. Elle avait toujours gagné à la loterie des roses. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— Pour moi ? demanda Theodora, abasourdie par la taille de la chose.

Elle prit la carte sur la tige la plus haute.

« Pour Theodora, qui n'aime pas les histoires d'amour. »

Ce n'était pas signé.

Mimi regarda d'un œil noir ses bouquets rouges ; les fleurs semblèrent se flétrir légèrement sous son regard. Elle n'avait pas besoin de deviner qui avait envoyé les éblouissantes fleurs blanches à ce petit monstre. Blanches comme la lumière. Blanches comme l'amour. Blanches comme l'éternité.

Il était temps de mettre son plan à exécution.

En passant devant la paillasse de Theodora, elle fit semblant de trébucher et agrippa une de ses mèches brunes en se rattrapant à sa chaise.

— Aïe ! glapit Theodora.

— Fais gaffe, dit Mimi en reniflant, la mèche de cheveux bien en main.

Il n'y en avait plus pour longtemps.

TRENTE-DEUX

Une fois maîtrisé le premier principe du *Glom*, Theodora était passée au deuxième : la suggestion. Il s'agissait de la capacité à planter la graine d'une idée dans l'esprit de quelqu'un.

— C'est ainsi que nous poussons les sang-rouge à tendre vers l'excellence, l'art, la beauté, lui révéla son grand-père. Nous utilisons la suggestion. C'est un outil bien utile. La plupart des gens n'aiment pas penser que leurs idées ne viennent pas d'eux, alors nous leur suggérons. Si nous ne le faisions pas, les humains n'auraient jamais eu le New Deal, la Sécurité sociale, ni même le Lincoln Center.

La suggestion était encore plus compliquée que la télépathie. Lawrence lui expliqua qu'il fallait l'appliquer avec doigté pour que les humains n'aient pas la sensation d'être manipulés.

— La publicité subliminale a été inventée par l'un des nôtres, bien sûr, mais lorsque les sang-rouge l'ont découverte ils ont immédiatement interdit son usage. Quel dommage.

La veille au soir, Lawrence lui avait demandé de suggérer quelque chose à Anderson. Après plusieurs heures passées non seulement à chercher le signal cible, mais à lui envoyer quelque chose, Anderson s'était soudain levé en disant qu'il avait envie d'une tasse de thé ; est-ce que quelqu'un d'autre en voulait ?

Lorsqu'il était sorti, Lawrence avait regardé sa petite-fille.

— C'était toi, pas vrai ?

Theodora avait acquiescé. Cela lui avait pris presque toute sa force d'envoyer une simple petite requête.

— Bien. Demain, nous passerons des amuse-gueules aux choses sérieuses.

Le lendemain, au lycée, l'effort qu'elle avait fourni pour exécuter la suggestion pesa sur Theodora. En longeant le couloir de derrière après la troisième heure, elle eut soudain un vertige. Elle vacilla sur ses pieds et serait tombée dans l'escalier si Jack Force n'avait pas été là pour la rattraper.

— Attention, dit-il. Ça va ?

Theodora ouvrit les yeux. Jack la regardait avec inquiétude.

— J'ai juste perdu pied... Je suis tombée dans les pommes.

Les filles qui étaient derrière elle dans l'escalier échangèrent des sourires entendus. L'évanouissement était chose courante au lycée, un signe révélateur d'anorexie. Bien sûr, Theodora Van Alen souffrait de troubles alimentaires. On voyait bien qu'elle était maigre comme un clou, la garce.

— Je te raccompagne chez toi, dit Jack en la soulevant sur ses pieds.

— Non... Oliver... mon Intermédiaire, il peut... et vraiment, ce n'est rien, c'est juste que... j'ai trop travaillé sur le *Glom*, dit-elle dans un demi-délire.

— Je crois qu'Oliver est en train de faire un exposé en anglais, dit Jack. Mais je peux le faire appeler, si tu veux.

Theodora secoua la tête. Non, ce n'était pas juste de demander à Ollie de récolter une mauvaise note simplement parce qu'elle était malade.

— Allez, je te mets dans un taxi et je te ramène chez toi.

Lawrence écrivait dans son bureau lorsque Hattie frappa à la porte.

— Miss Theodora est rentrée, monsieur. Apparemment, il s'est passé quelque chose au lycée.

Il descendit l'escalier et trouva Jack tenant Theodora dans ses bras. Ce dernier lui expliqua qu'elle s'était endormie dans le taxi en rentrant.

— Je suis Jack Force, au fait, se présenta-t-il.

— Oui, oui. Je sais qui tu es. Dépose-la sur le canapé, tu es un bon garçon, lui dit Lawrence en l'emmenant dans le salon.

Jack posa Theodora avec douceur sur un divan recouvert de velours, et Lawrence la couvrit d'un plaid.

Sa peau était si pâle qu'elle était translucide, et ses cils foncés étaient humides sur sa joue. Elle respirait par hoquets

irréguliers, tourmentés. Lawrence posa une main fraîche sur son front chaud et demanda à Hattie d'apporter un thermomètre.

— Elle est brûlante, dit-il d'une voix tendue.

— Elle s'est évanouie au lycée, expliqua Jack. Elle avait l'air d'aller bien dans le taxi, et puis elle a dit qu'elle avait sommeil, et... eh bien, voilà... vous voyez.

Le froncement de sourcils de Lawrence s'accentua.

— Elle a travaillé sur le *Glom*, dit Jack en lui jetant un regard acéré du coin de l'œil.

— Oui, nous nous entraînions, confirma Lawrence en hochant la tête.

Il s'assit à côté de sa petite-fille et inséra doucement un thermomètre entre ses lèvres desséchées.

— C'est contraire aux règles du Comité, nota Jack.

— Je ne me rappelle pas que tu te sois jamais beaucoup soucié des règles, Abbadon, dit Lawrence. (Aucun des deux n'avait encore fait allusion à leur ancienne amitié.) Toi, qui nous as soutenus à Plymouth, au prix de ta réputation.

— Les temps changent, marmonna Jack. Si ce que tu dis est vrai, alors elle a été affaiblie par notre main.

Lawrence retira le thermomètre de la bouche de Theodora.

— 44,4, dit-il sans émotion.

Une température qui aurait certainement condamné un mortel à une mort imminente ou à des séquelles permanentes. Mais Theodora était un vampire, et cela restait pour elle dans une fourchette acceptable.

— Un peu haut, peut-être, commenta Lawrence. Mais un bon repos et il n'y paraîtra plus.

Quelques minutes plus tard, Theodora se réveilla et trouva Jack et son grand-père qui la regardaient avec affection. Elle frissonna sous la couverture de laine, qu'elle serra bien fort autour de ses épaules.

— Ma chère, cela t'est-il déjà arrivé ?

— Parfois, reconnut doucement Theodora.

— Après nos leçons ?

Elle opina. Elle ne l'avait pas dit parce qu'elle voulait que les cours continuent.

— J'aurais dû le voir. La première fois que c'est arrivé – quand tu es entrée en hibernation –, c'était quelques jours après que tu m'as poursuivi dans Venise, n'est-ce pas ?

Elle hocha de nouveau la tête. Elle se rappelait ce que lui avait dit le Dr Pat. « Il arrive que ce soit une réaction à retardement. »

— Je comprends enfin pourquoi tu étais si faible, dit Lawrence. Je m'en veux beaucoup de ne pas avoir cerné le problème plus tôt. C'est simple. En exerçant des pouvoirs vampiriques, tes cellules sang-bleu font des heures supplémentaires, et comme tes cellules sang-rouge ne sont déjà pas bien hautes – à cause de la nature mêlée de ta composition sanguine –, ton énergie flanche. Il n'y a qu'une solution pour maintenir tes taux sanguins dans la normale. Il faut que tu prennes un familier humain.

— Mais je n'ai pas encore dix-huit ans, protesta Theodora, citant l'âge du consentement pour le baiser sacré. J'avais plutôt prévu d'attendre.

— C'est grave, Theodora. J'ai déjà perdu ta mère qui est dans le coma, je ne veux pas te perdre, toi aussi. Même si tu possèdes certains pouvoirs particuliers dont les vampires de ton âge n'oseraient même pas rêver, à bien des égards tu es aussi beaucoup plus faible que le sang-bleu moyen. Tu ne peux pas échapper au processus de transformation, mais tu peux contrôler certains de ses effets les plus négatifs. Il faut *absolument* que tu prennes un familier humain avant tes dix-huit ans. Un garçon humain. Pour ton salut.

Jack s'éclaircit la gorge et Theodora fut surprise de le voir là, tellement il était resté silencieux pendant le sermon de son grand-père.

— Je crois que je vais prendre congé, Lawrence. Theodora.

La porte de la pièce s'ouvrit juste au moment où Jack allait sortir.

Oliver Hazard-Perry s'encadra sur le seuil, visiblement perturbé de voir Jack.

— J'ai entendu dire que Theodora avait dû rentrer du lycée. Je m'inquiétais, je suis venu dès que j'ai pu.

Les trois vampires le regardèrent, tous avec la même pensée

en tête.

Oliver était un humain. Un sang-rouge. Et Theodora avait besoin d'un familier...

— Quoi ? demanda-t-il en constatant que personne ne lui répondait. Je sens mauvais ou quoi ?

TRENTE-TROIS

Il était temps de mettre son plan à exécution. Le coup des roses, c'était la goutte qui avait fait déborder le vase. Et ce n'était pas seulement cela : son frère faisait une cour de plus en plus appuyée à la sang-mêlé. Il n'essayait même plus de cacher qu'il s'attardait dans les couloirs à la sortie de ses cours, ni qu'il avait pris l'habitude de traîner à la bibliothèque du lycée ou du Sanctuaire dans l'espoir de l'apercevoir. Mimi les avait même surpris à flirter sans vergogne devant tout le monde ! L'autre jour, une amie avait carrément prétendu avoir vu Jack sortir du lycée avec Theodora dans les bras ! Mais ça, elle n'y croyait même pas.

Mimi traça le pentagramme conformément aux instructions données dans le livre, à l'aide d'une petite craie blanche sur le parquet en bois blond. Puis elle réunit tous les ingrédients nécessaires dans un petit bol posé sur la table de son dressing : feuilles de verveine, feuilles de laurier, quelques fleurs de lys tigré, de la marjolaine, un cœur de crapaud et une aile de chauve-souris. Cet assortiment paraissait déplacé au milieu des nombreux flacons de parfum en cristal et des coûteuses lotions françaises.

Elle alluma une bougie et s'en servit pour enflammer un rameau de romarin. Elle souffla la chandelle et jeta la brindille en feu dans le bol.

Une haute flamme violette s'éleva.

Mimi jeta un coup d'œil dans la glace et fut surprise de constater que la pièce, qui quelques instants plus tôt baignait dans la lumière de l'après-midi, était à présent plongée dans le noir complet, à l'exception de la flamme surgie du bol.

Ses mains tremblèrent légèrement tandis qu'elle ouvrait une

petite enveloppe en papier vitrail qui contenait les cheveux de Theodora Van Alen. Elle la secoua pour en faire tomber le contenu dans sa main.

D'après le livre, elle devait jeter les cheveux dans la flamme tout en prononçant les paroles qui terrasseraient son ennemie. Mimi ferma les yeux et lança la mèche dans le feu.

— Moi, Azraël, je commande aux esprits. Annihilez le pouvoir de ma rivale. Moi, Azraël, je commande aux esprits. Annihilez le pouvoir de ma rivale. Moi, Azraël, je commande aux esprits. Annihilez le pouvoir de ma rivale.

— MIMI !

La porte s'ouvrit à la volée. Charles Force se tenait sur le seuil. D'un geste de la main, il éteignit l'éblouissante flamme violette.

Mimi ouvrit les yeux et hoqueta. Elle essaya vainement d'effacer les traces du pentagramme avec son pied.

— J'étais curieuse, c'est tout, expliqua-t-elle. Le Comité ne nous laisse jamais rien faire...

Il la rejoignit en quelques enjambées et plongea un doigt dans les braises.

— C'est compréhensible. Nous sommes issus de la magie noire, nous qui sommes condamnés à jamais à arpenter la terre. Mais ces incantations sont très puissantes. Si tu ne sais pas les contrôler, elles risquent de te contrôler, toi. C'est pourquoi elles sont interdites aux jeunes, jusqu'à ce que vous soyez prêts.

Charles ramassa le livre sur son bureau.

— Où as-tu eu ceci ? Je sais. Le Sanctuaire. Mais il est conservé sous clé. C'est un livre dangereux pour ceux qui n'ont pas encore l'âge requis. (Il glissa le livre sous son bras.) Ma chérie, trouve quelque chose de plus intéressant à faire de ton temps, veux-tu ?

Lorsque son père fut parti, Mimi décrocha son téléphone blanc de princesse et composa un numéro qu'elle connaissait bien.

— Kingsley ? demanda-t-elle. Je peux te parler une minute ?

— Bien sûr, chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu te souviens de ce que tu as dit ? Quand tu parlais de

faire revenir un sang-d'argent des Ténèbres ?

— Ouais.

— Tu crois que ça marcherait ?

TRENTE-QUATRE

— Tu as quelque chose de changé, dit Kingsley un après-midi où ils étaient théoriquement en train de faire leurs devoirs dans la chambre de Bliss.

« Théoriquement » parce que c'était ce que souhaitait Bliss, sauf que Kingsley avait toujours autre chose en tête. BobiAnne insistait pour que Bliss laisse la porte de sa chambre ouverte quand elle recevait un garçon : c'était une de ses règles. Mais BobiAnne était absente cet après-midi-là. C'était le jour de son rendez-vous hebdomadaire au Spa, et elle en avait pour plusieurs heures. Jordan était à une répétition de danse classique, qui devait se terminer à minuit. Bliss était seule dans l'appartement, à part le personnel qui était au premier étage, loin dans l'aile des domestiques.

— Je me suis fait couper les cheveux, dit Bliss en levant la tête de sa dissert d'allemand.

Elle savait que ce n'était pas la réponse qu'attendait Kingsley. Depuis la double livraison de fleurs, il la harcelait pour connaître l'identité de son prétendu « amoureux mystère ».

— Non, ce n'est pas ça.

Kingsley sourit. Il était étendu sur son lit comme un chat paresseux, ses cheveux noirs assez longs pour boucler sur son col de chemise. Ses cahiers et ses classeurs étaient étalés autour de lui, y compris le grimoire relié de cuir foncé qu'il lisait tout le temps. Mais au cours de l'heure qui venait de s'écouler il n'avait absolument pas travaillé et, au lieu de cela, l'avait asticotée toute la soirée.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, s'obstina Bliss.

— Moi je crois que si, dit-il lentement. Ça se voit comme le

nez au milieu de la figure.

— Quoi ?

— Tu l'as fait. Tu as pris un humain pendant tes petites vacances ou ton *shooting*, comme tu veux. *Fous avez bu zon zang, matemoizelle*, dit-il en prenant un accent transylvanien. Le type qui leur a fait croire qu'on était des péquenots d'Europe de l'Est a vraiment eu une riche idée.

— Et alors, même si je l'ai fait ? lui demanda Bliss.

— Ah, enfin ! On arrive à quelque chose. Tu as aimé ?

— Tu n'es pas jaloux ?

— Jaloux ? De quoi je devrais être jaloux ? (Kingsley avait l'air franchement surpris.) Je crois que tu ne comprends pas... C'est comme si j'étais jaloux de ton coiffeur. Les familiers fournissent un service, c'est tout. On ne s'attache pas à eux sentimentalement.

— « On » ?

— Tu vois ce que je veux dire. (Kingsley se rapprocha de Bliss et se mit à lui masser le dos.) Allez, détends-toi... Tu as toujours des flash-backs ? Des absences ?

Bliss opina du chef.

— Tu as essayé ce que je t'ai conseillé ?

Elle secoua la tête. Elle avait trop peur pour faire ce qu'il lui avait dit.

— Eh bien, tu devrais, ça marche. Ça a marché pour moi.

Les doigts de Kingsley pétrissaient expertement ses muscles douloureux, et bientôt Bliss fondait sous ses caresses. Elle était comme hypnotisée...

Des yeux rouges aux pupilles argentées, et une voix qui chuchotait dans un sifflement...

Bientôt...

Bientôt...

Bientôt...

La bête était de retour et la poursuivait dans un dédale de couloirs. Elle sentait son haleine chaude et fétide sur sa joue. Elle était prise au piège dans un coin, elle n'arrivait pas à se réveiller. Elle la regarda dans les yeux. *Fais-le, fais-le*, pensa-t-elle. *Fais ce que Kingsley t'a dit. Parle-lui*.

Que veux-tu ? demanda-t-elle. *J'exige une palabre.*

Les yeux écarlates clignèrent.

Quand Bliss se réveilla, elle s'aperçut qu'elle s'était griffée dans sa terreur. Elle avait d'horribles marques rouges partout sur les bras.

Mais Kingsley avait raison. Ça avait, marché. La bête était partie.

Schizophrénie [skizɔfreni] (nom féminin) du grec skhizein, « *fendre* », et phrēn, « *esprit* »

Trouble mental caractérisé par des déficiences dans la perception de la réalité. Les personnes souffrant de schizophrénie ont des hallucinations auditives et visuelles, un discours désorganisé (incohérence) et une conduite paradoxale (pleurs fréquents).

Les signes continus de dérangement doivent se poursuivre pendant plus de six mois pour que le diagnostic de schizophrénie puisse être posé.

Dictionnaire des troubles mentaux,
Académie américaine des professionnels de la santé
mentale

TRENTE-CINQ

C'est Oliver qui avait eu l'idée du *Mercer*. Il avait exclu sa chambre et celle de Theodora, pensant que ce serait trop bizarre de « le » faire à l'endroit même où ils avaient passé tant d'heures innocentes à lire des magazines et à regarder la télé. Il avait donc réservé une suite dans cet hôtel du centre-ville.

Il l'avait persuadée de boire quelques verres avec lui dans le bar-bibliothèque avant qu'ils ne montent à la chambre.

— Tu n'en as peut-être pas besoin, mais moi si, c'est sûr, lui avait-il dit.

Theodora avait patiemment regardé Oliver descendre manhattan sur manhattan. Aucun des deux ne disait grand-chose. Le bar-bibliothèque était réservé aux clients de l'hôtel et ils étaient installés dans un coin intime. La seule autre cliente était une star de cinéma qui donnait une interview à un magazine de l'autre côté de la pièce. L'actrice avait les pieds posés sur le canapé et riait trop fort, face à un journaliste à l'air nerveux et ébloui. Un petit magnétophone argenté était posé sur la table basse entre eux.

— Bon, allons-y, dit Oliver en repoussant son troisième verre à moitié bu.

— Ben dis donc, on dirait que je t'ai demandé de monter à l'échafaud, lui dit Theodora en marchant vers l'ascenseur.

La chambre, qui offrait une vue fantastique sur la ville, était décorée dans un style moderne très tendance : mobilier en ébène de Macassar, gros coussins dans des housses en pure laine, sol en résine noire polie hautement brillante, bar en onyx éclairé de l'intérieur, télé à écran plat et murs en acier brossé qui avaient l'air froids mais se révélaient au toucher doux et

tièdes comme du beurre.

— Cool, dit Theodora en s'asseyant sur le bord du lit *king-size* tandis qu'Oliver prenait place à l'autre bout.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? lui demanda-t-il en se penchant en avant et en se tenant le visage d'une main.

— Ollie, si je ne le fais pas, je vais tomber dans le coma et je ne me réveillerai plus. Ce matin, je n'arrivais même pas à sortir de mon lit.

Oliver déglutit avec effort.

— Je suis désolée de te demander ça, reprit Theodora... mais c'est juste que, tu sais, je ne voudrais pas que ma première fois se passe avec quelqu'un que je ne connais même pas, tu vois ? (Elle lui raconta ce qui était arrivé à Bliss à Montserrat.) Et tu es mon meilleur ami.

— Théo, tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi. Mais ça, c'est contraire au Code. Les Intermédiaires n'ont pas le droit d'être les familiers de leurs vampires. Nous devons rester objectifs. Ça ne fait pas partie de la relation. Les choses comme la *Caerimonia*, ça complique tout, tu sais, lui expliqua-t-il.

La première fois que Theodora lui avait demandé, une semaine plus tôt, s'il pourrait envisager de devenir son familier humain, il lui avait dit qu'il y réfléchirait. Le lendemain, il n'en avait pas parlé et Theodora avait supposé qu'il était trop poli pour lui dire non, et qu'il allait donc se comporter comme si elle ne lui avait jamais rien demandé. Plusieurs jours étaient passés, et ni l'un ni l'autre n'avait abordé le sujet. Theodora commençait à se dire qu'elle allait devoir trouver une autre solution. Mais le matin même, elle avait découvert une enveloppe glissée dans son casier. Elle portait l'en-tête de l'hôtel *Mercer* et contenait la clé en plastique de leur suite. « Retrouvons-nous là-bas ce soir, avait écrit Oliver. Slurp slurp ! »

Il ne fallait pas croire que Theodora n'avait pas des hésitations de son côté – elle s'en voulait de mettre Oliver dans cette situation –, mais elle avait l'impression de ne pas avoir le choix. Quitte à devoir prendre un familier, elle en voulait un qui lui soit, sans jeu de mots, déjà familier. Et Oliver l'attirait depuis Venise. C'était peut-être le signe que tout irait bien. Que c'était

censé se passer ainsi.

— Tu n'as qu'un mot à dire, Ollie, et on ne le fait pas, d'accord ? proposa-t-elle, les mains crispées sur le bord du lit, tirant sur les coins des draps pour le défaire.

— D'accord. On ne le fait pas, dit-il aussitôt.

Il soupira et s'allongea sur le lit en agitant les bras par-dessus l'édredon en plumes. Ses longues jambes pendaient sur le côté du lit, mais son torse était absolument horizontal. Il ferma les yeux, comme si cette perspective était simplement insupportable, et remit ses mains sur son visage, comme pour se protéger de quelque chose.

— Tu dis ça sérieusement ? lui demanda Theodora, un peu alarmée.

— Je ne sais pas, gémit Oliver derrière ses mains, qui étaient à présent repliées contre sa bouche.

— Enfin tu sais, je ferai très attention, si tu as peur, je veux dire. Il faut que tu me fasses confiance.

Elle était toujours assise bien droite, si bien que ses paroles semblaient s'adresser au mur vitré, tandis qu'Oliver de son côté avait l'air de parler au plafond.

— J'ai confiance en toi, dit-il d'une voix tendue et triste. Je te confierais ma vie.

— Je sais que ça changera notre relation, mais on est meilleurs amis. Ça ne peut pas changer tant que ça, si ? Je veux dire, je t'aime déjà.

Chacun de ses mots était vrai, elle aimait énormément Oliver. Elle ne pouvait pas imaginer la vie sans lui.

Elle pivota pour le regarder. Oliver avait retiré les mains de son visage et ouvert les yeux. Elle remarqua comment ses cheveux châtain encadraient son beau visage, et combien son cou était tentant sous le col raide de sa chemise oxford.

— Tu ne m'aimes pas, toi ?

Elle savait que c'était du chantage affectif, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle avait besoin qu'il dise oui. Sinon... avec qui le ferait-elle ?

Oliver s'efforçait de ne pas rougir et avait du mal à soutenir le regard de Theodora. Il se redressa de nouveau en position assise.

— D'accord, dit-il, presque plus pour lui-même que pour elle.

Theodora se rapprocha de lui, s'appuya contre son corps, et en quelques petits mouvements elle était assise sur ses genoux.

— OK ?

— T'es lourde, la taquina-t-il, mais il souriait.

— Pas du tout.

— D'accord, tu n'es pas lourde du tout.

— Tu sais que tu es mignon ? Je veux dire, vraiment mignon. Pourquoi est-ce que tu passes tout ton temps avec moi ? Tu devrais avoir une copine, dit-elle d'un ton pragmatique tout en dégageant ses cheveux de ses yeux noisette.

C'étaient les yeux les plus gentils qu'elle eût jamais vus, se dit-elle. Elle se sentirait toujours en sécurité avec Oliver.

— Mais oui, c'est ça, moi, une copine ! s'esclaffa-t-il.

Il passa les bras autour de sa taille.

— Et pourquoi pas ? Ça n'aurait rien d'extraordinaire.

— Ah non ? demanda Oliver.

— Euh...

Mais Theodora ne termina pas, car Oliver posait une main chaude sur son menton et l'attirait à lui, et bientôt ils s'embrassaient. Des baisers doux et hésitants qui se firent plus vigoureux lorsqu'ils ouvrirent la bouche l'un pour l'autre.

— Mmm... soupira-t-elle.

Alors c'était ça, l'effet que ça faisait. D'embrasser Oliver. Ça ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait imaginé. C'était mieux. C'était comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Theodora se colla contre lui, et Oliver passa la main dans ses cheveux. C'était nouveau. C'était un tournant. Puis, elle se mit à l'embrasser sur le menton et dans le cou.

— Théo...

— Mmmm ?

Soudain, Oliver la repoussa, retira ses mains de derrière son dos et la poussa brutalement de ses genoux.

— Non, dit-il en haletant lourdement.

Il avait les joues en feu tant il était gêné.

— Non ? demanda Theodora sans comprendre.

Tout avait pourtant l'air d'aller à merveille... C'était bien censé se passer ainsi, non ?

— Non. (Oliver se leva et se mit à faire les cent pas.) Le baiser sacré, ça veut dire quelque chose. Ça voulait dire quelque chose pour ta maman. Et tu sais quoi ? Il faudra que tu te trouves un autre cobaye. Je ne le ferai pas par obligation.

— Ollie.

— Pas de ça, Theodora.

Il ne l'appelait jamais Theodora sur ce ton ; à moins d'être vraiment en colère. Elle se tut.

— Je m'en vais. Je ne peux pas être avec toi... Tu n'es pas toi-même, dit Oliver en mettant son manteau et en claquant la porte de la chambre en coup de vent pour s'enfoncer dans la nuit.

TRENTE-SIX

Dans une alcôve retirée, profondément enfoncée entre les rayonnages souterrains qui s'étendaient sous le Sanctuaire de l'histoire, Mimi Force était penchée sur un vieux grimoire relié de cuir. Le livre même que son père lui avait confisqué quelques semaines plus tôt. Le Sanctuaire le gardait peut-être sous clé, mais il suffisait de trouver quelle clé le libérait, ce qui lui avait demandé un effort minimal : les bibliothécaires humains ne faisaient pas le poids face à la rage d'un vampire en colère.

Le livre était ouvert à la dernière page, une page noire sur laquelle les mots se détachaient dans un bleu lumineux... de la même couleur que le sang qui coulait dans les veines de Mimi.

Kingsley Martin était debout à côté d'elle, et ils lisaient tous les deux à la lumière d'une mince chandelle solitaire. Autour d'eux, les rayonnages – des rangées et des rangées de bibliothèques hautes de près de deux mètres qui semblaient s'étendre à l'infini – étaient plongés dans le silence et l'obscurité. Le Sanctuaire abritait environ dix millions d'ouvrages. C'était la plus vaste bibliothèque au monde, et les rayonnages s'étendaient loin sous Manhattan, sur plusieurs étages sous la chaussée. Personne ne savait même avec certitude jusqu'où descendait le vieil ascenseur brinquebalant.

Ils avaient décidé de prononcer l'incantation au deuxième niveau sous le sol. Le sort exigeait un « lieu de pouvoir primordial », et Kingsley avait proposé le quartier général des sang-bleu.

— Il est dit qu'une personne en communion d'esprit peut le rappeler, dit Mimi en lisant le texte.

— Ça veut dire qu'il doit vouloir ce que tu veux, car c'est seulement dans ce cas qu'il pourra répondre à ton appel, lui

expliqua-t-il.

— D'accord.

— Tu dois d'abord attirer ta victime, dit Kingsley.

Mimi traça un pentagramme autour d'eux deux, en s'assurant qu'ils étaient bien à l'intérieur des lignes à la craie.

— Prince noir des sang-d'argent, entends mon appel ; moi, Azraël, je t'ordonne de m'amener mon ennemie, commanda Mimi d'une voix forte et claire.

À l'étage supérieur du Sanctuaire, Theodora Van Alen pénétra dans la salle de lecture principale, à la recherche d'Oliver. Après être restée une heure dans la chambre d'hôtel, elle avait décidé qu'elle ne pouvait pas rester les bras croisés ni attendre qu'il se calme. Il fallait qu'elle le retrouve pour s'excuser. Elle avait eu tort. Elle le comprenait à présent. Elle lui en avait trop demandé, et elle devait obtenir son pardon. En général, le week-end, il passait ses soirées enfermé à son poste de travail au Sanctuaire, le premier endroit où elle décida de le chercher puisqu'il ne répondait pas au téléphone ni aux SMS sur son BlackBerry.

Bliss Llewellyn était assise sur l'un des vieux canapés du hall d'entrée.

— Salut, lui dit Theodora. Tu n'as pas vu Oliver ?

Bliss opina.

— Si, je crois qu'il est par là. Il vient d'arriver il y a quelques minutes.

— Cool.

Depuis ce qui s'était passé à Montserrat, Bliss était un peu mal à l'aise avec Theodora.

— Euh... j'attends Kingsley, dit-elle. Il m'a demandé de le rejoindre ici.

Theodora hocha la tête, bien qu'elle n'eût pas demandé à Bliss de justifier sa présence. Elle la laissa près de l'entrée et traversa rapidement la pièce silencieuse pour trouver son ami. Pour un soir de week-end, il y avait du monde au Sanctuaire. Presque tous les postes de travail étaient occupés. Les bibliothécaires classaient des livres sur les étagères, et plusieurs membres âgés du Comité arrivaient pour leur réunion

hebdomadaire. Theodora vit l'élégante tête blanche de Priscilla Dupont parmi d'autres : la Sentinelle en chef était engagée dans une discussion animée avec un collègue du Conclave. Les Aînés disparurent dans une salle de réunion privée, et Theodora repéra Jack Force, installé dans son fauteuil habituel près du feu, occupé à lire.

À l'intérieur du pentagramme, la flamme de la bougie lança un éclair et montra à Mimi une vision du Sanctuaire, en haut. Oui. Exactement comme l'avait promis le sort. Theodora Van Alen était là, debout au milieu de la pièce.

Sa victime avait été attirée sur place.

Mimi éprouva une bouffée de joie. Ça y était. Cela allait vraiment se produire. Elle serait débarrassée de ce petit cafard une bonne fois pour toutes. Comme de juste, Theodora avait foncé droit sur Jack dès qu'elle était entrée. Mais peu importait : il n'y en avait plus pour longtemps.

Kingsley tendit à Mimi un couteau argenté.

C'était le seul moyen pour que le sort agisse : sang pour sang. Mimi tendit son poignet droit. La lame était froide sur sa peau. Son cœur tambourinait et elle ressentait les premiers frémissements de la peur. Même si elle était immortelle, et si le sacrifice de sang ne pouvait pas la blesser, elle avait légèrement mal au cœur en pensant à ce qu'elle devait faire.

Mais la vue de Theodora Van Alen lui rappela ce qui était en jeu. Le lien. Jack. Abbadon. Elle devait y mettre fin avant qu'il ne soit trop tard.

— Je te donne mon sang contre ton sang. Ô prince des Ténèbres. Entends-moi, entends mon appel. Détruis mon ennemie, une fois et à jamais, psalmodia Mimi.

— MAINTENANT ! s'écria Kingsley.

Mimi inspira un grand coup et s'entailla le poignet avec le couteau, ouvrant une veine et répandant son sang sur la chandelle, d'où s'éleva alors une haute flamme noire.

Le dernier souvenir de Bliss fut une énorme explosion qui traversa le sol de la bibliothèque, l'ouvrant en deux, une fissure dans la Terre elle-même, et là son cauchemar se réalisa. Juste

devant elle se trouvait une masse sombre aux yeux écarlates et aux pupilles argentées, rugissant, luttant, s'éveillant à la vie, emplissant tout l'espace du bourdonnement de mille frelons, des agonies de mille âmes à la torture, et du rire hideux d'un fou à l'esprit malade.

Bliss hurla, hurla, hurla.
Puis tout devint noir.

TRENTE-SEPT

La fumée était suffocante. C'était une nuée sombre, violette, qui sentait vaguement le soufre et l'acide. Theodora ouvrit les yeux et s'aperçut qu'ils étaient brûlants. Des larmes lui dégoulinaien sur les joues alors qu'elle ne pleurait pas. Il s'était passé quelque chose, une explosion, on aurait dit une déchirure dans l'Univers. Elle regarda autour d'elle : le Sanctuaire était sens dessus dessous, des étagères entières étaient renversées, et il y avait des papiers éparpillés partout, comme si une bombe avait tout détruit. Partout des débris tombés du plafond : du plâtre et de la poussière, du verre brisé et des morceaux de bois déchiquetés.

— Jack ! Jack, où es-tu ? s'écria Theodora, en pleine panique.

L'instant d'avant elle était debout là, à côté de sa chaise, mais cette chaise n'était plus nulle part. Elle sentit du sang lui couler dans les yeux et posa une main hésitante sur le sommet de son crâne. Quelque chose l'avait coupée, mais la plaie n'était pas profonde. Les paumes de ses mains étaient griffées et ensanglantées, et son jean était déchiré, mais heureusement les dommages s'arrêtaient là.

Quelqu'un toussa, et Theodora rampa vers le bruit. Jack était étendu sous la table de lecture, momentanément assommé.

— Je vais bien, dit-il en s'asseyant avec effort et en chassant la fumée de ses yeux. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— J'en sais rien, dit Theodora en toussant et en se couvrant la bouche et le nez des mains.

— Jack ! Ça va ? Tu m'entends ? Jack !

La voix affolée de Mimi s'éleva depuis l'alcôve cachée qui menait aux rayonnages souterrains. Elle émergea de ce coin, l'air hébété mais indemne.

— Je suis là.

— Oh, Dieu merci ! Jack ! J'étais tellement inquiète ! s'écriait-elle en se jetant dans les bras de son frère. (Elle éclata en sanglots incontrôlés.) J'ai cru... j'ai cru...

— Tout va bien, tout va bien, la calma Jack en la caressant doucement.

Theodora recula d'un pas pour leur laisser leur intimité, dont le spectacle la submergeait d'un mélange compliqué de jalouse, de pitié et de gêne.

Un gémissement s'éleva de sous une étagère renversée.

— À l'aide, s'écria une voix étranglée. À l'aide !

Jack, Mimi et Theodora coururent vers le bruit et aidèrent à soulever cet énorme poids qui emprisonnait le garçon.

Kingsley les remercia.

— Purée, la vache ! Qu'est-ce que c'était que ça ?

Tout autour d'eux, bibliothécaires et membres du Comité se relevaient des débris, se comptaient et s'assuraient que leurs amis avaient survécu. La fumée enveloppait tout, et l'on voyait difficilement au travers.

— Par ici ! appela une voix bien connue.

Theodora quitta Kingsley et les jumeaux Force pour trouver Oliver agenouillé auprès d'un bibliothécaire blessé. Il avait une coupure au menton et une bosse au front, et il était recouvert d'une épaisse couche de poussière de plâtre.

— Tu vas bien, dit Theodora. Ouf.

— Theodora, qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda Oliver.

— Je te cherchais.

Il hocha sèchement la tête.

— Bon, allez, file-moi un coup de main.

Le grincheux Renfield, l'un des historiens humains, râlait, plié en deux contre une photocopieuse renversée. Il avait été projeté contre le mur par l'explosion, dont le souffle lui avait cassé les côtes.

Ils l'aidèrent à s'allonger à côté d'une pile de livres, lui promirent de lui envoyer de l'aide dès que possible, et firent un tour pour voir s'il y avait d'autres personnes coincées ou blessées.

Jusque-là, tous ceux qu'ils avaient trouvés sur leur chemin

avaient survécu. Il y avait quelques égratignures et contusions, mais les gens étaient surpris de se retrouver plus ou moins intacts. Oliver s'était arrêté pour administrer les premiers soins à une sang-bleu au bras cassé en déchirant sa manche de chemise pour fabriquer une écharpe improvisée.

Theodora, fouillant dans les débris, tomba sur un corps de fille étendu face contre terre, couvert de poussière et de plâtre.

Elle la retourna et eut un haut-le-corps.

— Bliss. Oh, mon Dieu, Bliss...

Il y avait deux petits trous sous son menton, et son sang, poisseux et bleu, lui coulait dans le cou.

— QUE PERSONNE NE BOUGE ! ordonna une voix depuis l'entrée.

Tout le groupe se figea.

Theodora appuya une main tremblante sur le cou de Bliss pour étancher le sang. Oh, Bliss...

La fumée violette se dissipa, et Charles Force et Forsyth Llewellyn furent rapidement à ses côtés, brandissant des épées étincelantes.

Charles s'agenouilla près de Bliss et posa une main sur sa tête.

— Celle-ci vit encore.

Celle-ci ? se demanda Theodora. Un hurlement s'éleva à l'autre bout de la pièce, et elle en comprit vite la cause. Là, à côté de l'entrée du quartier général du Comité, effondrée sur les marches menant à la grande porte, se trouvait Priscilla Dupont, la Sentinel en chef.

Étendue dans une mare de sang.

TRENTE-HUIT

Oliver reconduisit Theodora chez elle, tous les deux étant encore secoués. La gêne de ce qui s'était passé plus tôt entre eux au *Mercer* s'était complètement effacée face à cette nouvelle catastrophe. Ils étaient redevenus comme d'habitude, et Theodora se félicitait d'avoir son ami à ses côtés.

Hattie s'agita autour d'eux lorsqu'ils arrivèrent, posant des pansements sur la tête de Theodora et sur la coupure au menton d'Oliver. La fidèle servante prépara des tasses fumantes de chocolat chaud et les enveloppa tous deux douillettement dans des couvertures en cachemire auprès du feu.

— Où est Lawrence ? demanda Theodora en prenant un biscuit sur un plateau que leur tendait Hattie.

— Il vient de partir en courant, il y a quelques minutes ; il avait une réunion urgente, je crois, expliqua Hattie. Il m'a dit de prendre bien soin de vous quand vous arriveriez. De sortir la trousse de premiers secours. Je crois qu'il savait que quelque chose était arrivé.

— Tu crois que c'était un sang-d'argent ? demanda Oliver une fois Hattie hors de la pièce.

Theodora haussa les épaules.

— Forcément. C'est la seule explication. Mais ça n'a pas de sens. Lawrence m'a dit que les sang-d'argent étaient des chasseurs solitaires. Ils s'en prennent à leurs victimes quand elles sont seules, sans leurs protecteurs canins. L'attaque s'est produite dans un lieu public, devant de nombreux témoins.

— Tu crois qu'elle est morte ?

— Qui ? Bliss ? Non. Charles Force a dit qu'elle était vivante.

Néanmoins, c'était difficile à croire. La Texane avait deux trous profonds au cou, et le sol autour d'elle était couvert de son

sang.

— Non, je voulais dire... Mrs Dupont, précisa Oliver.

— Je ne sais pas.

Theodora frissonna. C'était bien l'impression que cela donnait de là où elle l'avait vue, et elle avait entendu des membres du Conclave débattre de la situation de l'autre côté de la pièce, quand ils s'étaient rassemblés autour du corps.

Consumption complète... Impossible... Mais elle a été entièrement vidée de son sang... ce qui veut dire... elle nous a quittés... elle a été emportée... Pas Priscilla ! Si... C'est un désastre.

Les ambulanciers du Dr Pat avaient emporté Bliss sur une civière, un masque à oxygène sur le visage, son père à ses côtés. Mais la deuxième civière, celle qui portait Priscilla Dupont, avait été entièrement recouverte d'un drap blanc posé sur le corps. Ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une chose...

Theodora se rapprocha d'Oliver de manière que tous deux soient adossés au pied du canapé. Elle posa la tête sur son épaule et ferma les yeux, et il passa un bras autour d'elle pour l'attirer plus près de lui. Chacun se réconfortait de la présence de l'autre.

Lawrence rentra à l'approche de l'aube. Il vit Theodora et Oliver assis côte à côte sur le tapis contre le canapé.

— Vous devriez tous les deux être au lit. Surtout toi, ma petite-fille. Survivre à une attaque de sang-d'argent, ce n'est pas rien, dit-il en les réveillant doucement.

Theodora se frotta les yeux pour en chasser le sommeil et Oliver bâilla.

— Non, pas encore. On veut savoir ce qui s'est passé, insista Theodora. On y était.

Lawrence se laissa tomber dans le fauteuil en cuir en face d'eux et posa les pieds sur l'ottomane.

— Oui, et je suis très soulagé qu'il ne vous soit rien arrivé de pire, à l'un comme à l'autre.

— Ce n'est pas après nous qu'il en avait, dit Theodora.

— Le ciel soit loué pour cela, répliqua Lawrence.

Il sortit son cigare et son couperet rituels.

Theodora savait que c'était le signe que son grand-père allait

tout leur expliquer, ou du moins tout ce qu'il était en mesure de savoir. Elle se pencha vers lui.

— Que t'a dit Cordelia sur Croatan ? lui demanda-t-il en tirant une bouffée de son cigare.

— Que c'était un danger ancien qui était devenu un mythe chez les sang-bleu. Car la dernière attaque connue remontait à quatre cents ans. À l'époque de Plymouth.

— Oui. Roanoke fut leur victoire la plus violente et la plus dévastatrice. Ils ont emporté toute une colonie. Mais elle ne t'a pas parlé de Venise, ni de Barcelone, ni de Cologne.

Theodora haussa un sourcil interrogateur.

— Ce qui n'est pas connu, ou du moins ce qui a été effacé, c'est que depuis leur prétendue défaite de Rome, les sang-d'argent ont pris l'habitude de se nourrir de jeunes sang-bleu à chaque changement de siècle. Nous avons tenté de convaincre le Conclave de cette configuration, de ce danger toujours présent. Mais les années qui ont suivi Roanoke ont été paisibles, et il n'y a eu qu'un autre cas d'attaque dans le Nouveau Monde.

— Ici ? En Amérique ? demanda Theodora.

Cordelia n'y avait jamais fait allusion.

— Oui. (Lawrence posa un gros classeur aux bords brûlés sur la table basse et le poussa vers Theodora.) Voici le dossier sur lequel travaillait Priscilla Dupont. Elle était sur le point de présenter des preuves au Comité et de confirmer officiellement ce contre quoi Cordelia et moi les avions mis en garde, il y a si longtemps.

Theodora l'ouvrit et plusieurs coupures de journaux en tombèrent. Oliver et elle les parcoururent.

— Qui est Maggie Stanford ?

— C'est une sang-bleu qui a disparu. Nous ignorions totalement qu'elle avait été internée dans un asile. Les médecins sang-rouge ont cru à une maladie mentale, mais les symptômes révélaient en fait des preuves de corruption par un sang-d'argent. C'était une victime. (Lawrence tapota les papiers avec son cigare.) Comme Maggie n'avait pas été retrouvée, Cordelia et moi savions que les sang-d'argent étaient derrière tout cela, mais que nous ne pourrions jamais le prouver. C'est alors que nous avons décidé de nous séparer, afin que je poursuive

l'enquête sans avoir le Comité sur le dos. Priscilla m'avait dit qu'elle avait trouvé dans les archives quelque chose qui pourrait faire toute la lumière sur leurs actes, mais j'ai regardé ce dossier. Il ne contient rien que je n'aie déjà vu.

— Que s'est-il passé après Maggie ? demanda Theodora en remarquant à quel point la jeune débutante était jolie sur les photos.

— Rien. Les sang-d'argent se sont de nouveau retirés dans l'ombre. Jusqu'à l'année dernière, quand Aggie Carondolet s'est fait tuer. Et depuis Aggie, cinq sang-bleu ont été tués au début de leur transformation. Cinq. C'est le nombre le plus élevé depuis Roanoke. Cela veut dire qu'ils prennent des forces, de l'assurance.

« La mort de Priscilla, toutefois, est la plus troublante. Savoir qu'ils ont dominé une vampire en pleine possession de ses moyens... cela indique que leur puissance a augmenté. Ils deviennent de plus en plus agressifs. Le Comité doit se réveiller face à ce danger. On ne peut plus rester assis les bras croisés à attendre que le prince des sang-d'argent rassemble toutes ses forces contre nous et nous emporte un par un.

— Tu crois vraiment que Lucifer est de retour ? demanda Theodora.

Lawrence ne dit rien pendant un long moment. Son cigare se consuma à tel point que les cendres au bout tombèrent avec un grésillement sur le tapis d'Aubusson en laissant un petit trou.

— Oh, sapristi ! jura-t-il. Cordelia ne me pardonnera jamais ça. Elle ne me laissait jamais fumer dans la maison.

— Grand-père, tu n'as pas répondu à ma question, insista Theodora sans ménagement.

— Peut-être qu'elle n'appelait pas de réponse, dit Oliver nerveusement.

Toutes ces histoires de Lucifer et de sang-d'argent lui donnaient mal au cœur. Il n'aurait sans doute pas dû boire autant de chocolat chaud, ni manger ce cinquième biscuit.

— Seul le plus puissant des sang-d'argent serait capable de provoquer une destruction massive dans un endroit aussi protégé, dit enfin Lawrence.

— « Protégé » ?

— Le Sanctuaire de l'histoire est l'un de nos bastions les plus sûrs. Il est gardé de partout par des sorts conçus pour éloigner toute invasion de ce genre, pour éloigner l'Abomination. C'est mauvais signe pour nous tous que les sorts n'aient pas tenu.

— Que vas-tu faire ? demanda Theodora.

— La seule chose que je puisse faire : appeler au Vote blanc. Il est temps de remettre en question l'autorité de Michel en tant que *Rex*.

TRENTE-NEUF

Ils parlaient d'elle. À travers une brume de morphine, Bliss entendait son père et Charles Force se disputer à son sujet derrière les portes fermées de sa chambre d'hôpital. Que s'était-il passé ?

Elle se rappelait obscurément le feu noir, teinté de violet, qui avait rempli toute la bibliothèque d'un brouillard épais, impénétrable, et elle savait qu'il s'était passé là-bas quelque chose de mal. Et il y avait ce bandage autour de son cou. S'était-elle fait mordre ? Par un sang-d'argent ? À cette pensée, son front se couvrit de sueur. Si elle s'était fait attaquer par l'Abomination, pourquoi était-elle encore en vie ?

Bliss essaya de porter les mains à son cou pour tâter la plaie, mais elle était paralysée. Elle paniqua, jusqu'au moment où elle se rendit compte que ses mains étaient attachées aux montants du lit. Pourquoi ?

La pièce était aussi luxueuse qu'une suite d'hôtel, avec les meubles modernes blancs qu'elle connaissait bien. Elle était à la clinique du Dr Pat, l'hôpital sang-bleu. Avec son ouïe hypersensible, elle se concentra sur le sujet de la dispute chuchotée entre son père et Charles Force dans le couloir.

— Elle n'a pas été corrompue, Charles, tu connais les signes aussi bien que moi, tu as vu son cou ! Il n'y a pas eu assez de temps, disait son père.

— Je comprends, Forsyth, je comprends, mais tu sais de quoi cela a l'air. Lawrence ne me laissera pas en paix sur ce sujet. Il va falloir la tester, comme tous ceux qui étaient présents ce soir-là.

— Elle est victime ! C'est un scandale ! Je ne te laisserai pas faire.

— Tu n'as pas le choix, dit Charles d'un ton sans réplique. Je sais à quel point tu es inquiet, mais comme tu l'as dit, elle est apparemment saine et sauve.

Il y eut un long silence, puis les hommes rentrèrent dans la chambre de Bliss. Celle-ci ferma immédiatement les yeux et fit semblant de dormir.

Elle sentit la main de son père sur son front pendant qu'il chuchotait une courte prière dans une langue qu'elle ne comprenait pas.

— Tiens, bonjour, dit-elle en ouvrant les yeux.

Sa belle-mère et Jordan entrèrent dans la chambre et vinrent s'installer au pied du lit. BobiAnne portait encore une tenue hautement hideuse — un pull en cachemire marqué « VERSACE » en gros sur le devant — et tenait un petit mouchoir qu'elle pressait constamment contre le coin de ses yeux, bien qu'aucune larme ne fût visible.

— Oh, ma chérie, on était tellement inquiets ! Dieu merci, tu vas bien !

— Comment te sens-tu ? lui demanda son père, les mains derrière le dos.

— Fatiguée, répondit Bliss. Que s'est-il passé ?

— Il y a eu une explosion au Sanctuaire, lui expliqua Forsyth, mais ne t'inquiète pas, c'est arrivé tellement profondément sous terre que les sang-rouge ne l'ont même pas remarquée en surface. Ils croient à une simple petite secousse sismique.

Bliss n'avait même pas songé à s'inquiéter de ce que les humains découvrent le lieu le plus secret des sang-bleu.

— Mais que m'est-il arrivé, à moi ? demanda-t-elle.

— Eh bien, c'est ce que nous allons découvrir, dit-il. De quoi te souviens-tu ?

Elle soupira et regarda par les fenêtres, qui donnaient sur un bureau vide dans le bâtiment d'à côté. Des ordinateurs alignés étaient allumés, clignotants, bien que les heures de bureau soient passées.

— De pas grand-chose. Juste beaucoup de fumée noire... et...

Des yeux, des yeux écarlates aux pupilles argentées. La bête, revenue à la vie. Elle lui avait parlé... Elle lui avait dit...

Elle secoua la tête et ferma les yeux avec force, comme pour

se protéger de la présence maléfique.

— Rien, rien... je ne me souviens de rien.

Forsyth soupira et BobiAnne se remit à renifler.

— Oh, pauvre enfant, pauvre enfant...

Jordan, sa sœur, gardait le silence, lorgnant Bliss du coin de l'œil.

— Bobi, pourriez-vous nous laisser seuls une minute, Jordan et toi ? demanda son père.

Lorsqu'elles furent sorties, Forsyth se tourna vers Bliss.

— Bliss, je vais te dire quelque chose de très important. Tu as été attaquée par un sang-d'argent, l'un des Croatan, lui exposa son père.

— Noooooon, souffla Bliss... Mais le Comité dit que ce n'est qu'un mythe, argua-t-elle faiblement.

— Le Comité s'est trompé. Nous le comprenons à présent. En fait, Priscilla Dupont a réuni suffisamment de preuves pour... mais je ne veux pas parler de cela maintenant. Le fait est que, sans qu'on sache comment, les sang-d'argent ont survécu, et que nous devons affronter cette réalité.

— Mais comment ?

— Malheureusement, cela veut dire qu'il y a un traître parmi nous. Les sang-d'argent ne pourraient pas prospérer sans être cachés par une personne de notre cercle. Aidés. C'est forcément l'une des très anciennes familles, assez puissante pour couvrir un mal aussi noir sans que Michel ne remarque de changement dans l'équilibre.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire pour moi ? demanda Bliss d'une voix tremblante.

— Très rares sont ceux qui ont survécu à l'attaque d'un sang-d'argent, et il y a toujours un risque de corruption.

— De corruption ?

— Parfois, le sang-d'argent ne saigne pas sa victime jusqu'à la consommation complète ; au lieu de cela, il instille une faim... Il prélève assez de sang pour affaiblir le vampire. Mais le sang rouge devient un poison pour la victime, qui pourchassera alors ses semblables pour survivre.

C'est ce qui est arrivé à Dylan, se dit Bliss. Il avait été retourné. Corrompu. Transformé en monstre, puis tué avant de

pouvoir révéler ses secrets.

— L'incident de Roanoke s'est produit, à ce que nous pensons, parce que plusieurs des nôtres, dans ce campement, étaient déjà corrompus en quittant le Vieux Monde.

— Et comment sait-on si on est corrompu ? demanda nerveusement Bliss.

En réponse, Forsyth commença à soulever le bandage de son cou. Il le déroula.

Bliss regardait son père avec anxiété. Qu'allait-il lui montrer ? S'était-elle transformée en monstre ?

Son père lui tendit un petit miroir à main pris sur la table de l'infirmière.

Elle le plaça devant son cou, redoutant ce qu'elle allait voir.

Mais son cou était lisse, aussi clair et immaculé qu'avant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'y a pas de marques, ce qui veut dire que le poison n'était pas assez fort pour tenir. Ton sang bleu, le *sangre azul*, a pu se reconstituer chimiquement de lui-même. Se guérir, et te protéger de la corruption. Le Croatan n'a pas fait de toi une de ses semblables.

Elle hocha la tête, reconnaissante et soulagée. Elle avait survécu... Elle ne savait pas bien comment, mais elle avait survécu.

— Il va y avoir d'autres tests, l'avertit Forsyth. L'une des Aînées te les fera passer. Elle te demandera de partager tes souvenirs, de communier avec elle. De lui montrer ce que tu as vu. Mais je suis certain que tu t'en sortiras haut la main.

Alors que son père allait sortir, Bliss lui posa encore une question.

— Mais papa, quand on est corrompu... comment le sait-on ?

— C'est difficile à dire, mais nous avons remarqué que les victimes de corruption tendaient à être attirées par la matière sombre, et à manifester de la curiosité pour les sorts noirs.

Plus tard ce soir-là, Nan Cutler, l'une des Sentinelles les plus gradées, vint rendre visite à Bliss. Nan était une des femmes mondaines, élégantes et maigres comme des oiseaux de l'entourage de Priscilla Dupont ; elle avait d'épais cheveux blancs traversés par une mèche d'un noir d'encre. La ville la

connaissait en tant qu'infatigable organisatrice de galas de charité et acheteuse de haute couture. Mais lorsqu'elle pénétra dans la chambre d'hôpital de Bliss ce soir-là, toute trace de son personnage public avait disparu. C'était une vampire impressionnante, vieille de plusieurs siècles. Bliss pouvait voir les pâles lignes de sang bleu sur son visage.

Elle se présenta à Bliss, puis prit un siège à son chevet.

Le soir venu, Bliss avait retrouvé des sensations dans ses membres, et elle était déjà beaucoup plus en forme.

— Prends mes mains, mon enfant, lui dit doucement Nan.

Bliss posa ses deux mains dans celles, très douces, de la vieille dame. Elles étaient lisses et sans rides.

— À présent, ferme les yeux et ramène-moi à hier soir. Montre-moi tout ce que tu as vu.

Le *Glom*. Nan allait se servir du *Glom* pour lire dans ses pensées. Bliss le savait. Il fallait qu'elle ouvre son esprit et qu'elle laisse la vieille dame y regarder.

Elle hocha la tête.

Elle ferma les yeux.

Ensemble, elles virent ce qui était arrivé. Bliss, attendant Kingsley dans le hall d'entrée. Elles virent Renfield apporter une liste de dossiers à Priscilla Dupont. Elles virent Theodora entrer et lui demander si elle avait vu Oliver. Elles virent plusieurs filles de Duchesne emprunter des livres pour la prochaine réunion du Comité.

Puis tout devint noir. Une fumée nocive, sombre, engloutit tout l'espace...

Bliss attendit de voir apparaître la bête, mais tout ce qu'elles virent fut l'épaisse fumée noire.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Nan griffonnait quelque chose dans un carnet.

— Bien, dit-elle. À présent, si tu veux bien, soulève tes cheveux et montre-moi ta nuque.

Sa nuque ?

Bliss s'exécuta. Nan hocha la tête.

— Tu peux lâcher tes cheveux.

Après le départ de la Sentinel, son père entra et la serra dans ses bras. Quel qu'eût été le test, apparemment elle avait

réussi.

Sa nuque...

Une partie du test...

Elle se rappela que les cheveux de Kingsley étaient assez longs pour toujours lui couvrir la nuque. Était-ce un style ? Ou cachait-il quelque chose ?

Kingsley... toujours avec ce livre sous le bras, la *Materia atra*. Kingsley, qui lui avait appris à palabrer avec le monstre de ses cauchemars.

Kingsley Martin, qui appartenait à une vieille, une très vieille famille sang-bleu. L'une des plus puissantes et des plus prestigieuses...

Bliss ferma les yeux. Elle revit la bête, la bête qui lui avait parlé. Elle prononçait un mot...

Maintenant.

QUARANTE

Theodora était en train de se brosser les dents lorsque son téléphone sonna. Elle se rinça, se gargarisa, cracha, s'essuya rapidement la bouche et courut décrocher. Il était tôt et elle se préparait pour aller en cours.

— Ouais ?

— C'est comme ça qu'on répond au téléphone ?

— Oh, Bliss ! Pardon. Je croyais que c'était Oliver. Il appelle toujours le matin.

— Désolée de te décevoir.

— Non, pas du tout. Comment tu vas ?

Theodora avait eu l'intention de le demander à Bliss à la clinique, mais les quelques jours qui venaient de s'écouler avaient été plus que mouvementés, entre le lycée à plein temps, les leçons de vampirisme et le fait que son grand-père se préparait pour la bataille suprême de sa vie. Le Vote blanc avait été requis, et l'élection était imminente.

— Mieux, dit Bliss. Tu, euh... tu es au courant de ce qui m'est arrivé, hein ?

— Ben oui, dit Theodora. Mon grand-père m'a dit que c'était un Croatan, mais que tu étais tirée d'affaire.

Bliss lui raconta le test, comment elle avait ouvert son esprit à Nan Cutler et comment les marques avaient disparu de son cou.

— Il m'est arrivé la même chose, dit Theodora. Tu te rappelles ? Le soir où on a posé pour Civilisation Couture ?

— Ouais.

— Je me suis fait attaquer, mais les marques ont disparu. Et je ne me souvenais de rien.

— Elle a aussi voulu voir ma nuque. Tu ne trouves pas ça

bizarre ?

Theodora hocha la tête, bien que Bliss ne pût pas la voir.

— En fait, c'est un test d'un autre genre, m'a dit mon grand-père. Nan est venue ici aussi. Pour m'examiner.

— C'est vrai ? Je ne suis pas la seule ?

— Non, bien sûr que non. Tous ceux qui étaient présents ce soir-là doivent passer des tests.

— Super.

— Alors, quoi de neuf ?

— Écoute, j'ai appris une chose de mon père. Tu sais, le Comité dit toujours que les sang-d'argent n'existent pas, n'est-ce pas ?

— Hm-mm.

— Eh bien, je crois qu'ils sont en train de changer d'avis.

— Ouais, j'ai entendu ça, moi aussi, dit Theodora.

Lawrence lui avait expliqué la politique du Conclave. À présent qu'un vampire adulte avait été emporté, le Conclave était hors de lui et prêt à en découdre. Les sang-d'argent étaient bien une sinistre réalité qu'ils devraient affronter.

— En tout cas, mon père dit que c'est forcément l'un d'entre nous... Quelqu'un de haut placé, d'une vieille famille, dit Bliss.

— C'est aussi ce que Cordelia disait toujours.

— Tu vas peut-être trouver ça dingue, dit Bliss, mais je crois que je sais qui a fait le coup.

— Qui a fait quoi ?

— Je veux dire, je crois que je sais qui abrite le sang-d'argent, ou les sang-d'argent. Je crois que Kingsley est mêlé à cette histoire.

Bliss lui expliqua ses soupçons, et lui démontra comme ils correspondaient à ce qu'avait dit son père sur la corruption : son intense curiosité pour la matière sombre, le livre étrange qu'elle le voyait toujours lire, sa connaissance pointue de l'histoire et de la mythologie sang-bleu.

Theodora siffla.

— Je ne sais pas... C'est vrai que ça a l'air suspect... Mais tu ne crois pas que tu vas un peu vite ?

— Peut-être, mais je vais rester coincée ici encore au moins une semaine, dit Bliss... Tu crois qu'Oliver et toi, vous pourriez

enquêter un peu ?

Plus tard dans la semaine, Theodora et Oliver dénichèrent quelques faits intéressants sur le nouveau venu. Le Sanctuaire avait été remis dans un état à peu près utilisable (le *Velox* s'était révélé bien pratique à cet égard). Toute la poussière et le plâtre avaient été évacués, et il ne restait rien de l'explosion à part une petite fissure, fine comme un cheveu, dans le sol de marbre. C'était étonnant de voir ce que les vampires pouvaient accomplir quand ils s'y mettaient.

Remonter la trace de Kingsley avait été un jeu d'enfant grâce au réseau de relations d'Oliver dans le circuit des écoles privées, plus un petit travail de fin limier en informatique.

Theodora appela Bliss à la clinique pour lui raconter leurs découvertes.

— Les Martin ont déménagé à New York le soir même où tu dis que Dylan a été assassiné, exposa-t-elle. Et on a découvert que Kingsley avait passé l'été à Hotchkiss, où une fille s'est fait tuer, et qu'il était allé une semaine chez un ami à Choate, où un élève de seconde a été trouvé mort juste avant la rentrée. Il était ici, à New York, le soir de la mort d'Aggie au *Block 122*, et il était aussi à la fête où Landon Schlessinger est mort.

— Je le savais ! dit Bliss.

— Ce n'est pas tout : Kingsley a été la dernière personne à aller voir Summer Amory. Oliver dit que d'après la rumeur, il sortait avec elle. Ce qui le met partout sur la scène du crime. Mais je ne sais pas, il pourrait s'agir d'une coïncidence. Beaucoup d'autres sang-bleu passent l'été à Hotchkiss, vont à Choate, étaient au *Block 122* ce soir-là, et connaissaient Landon Schlessinger. Et Summer Amory sortait avec pas mal de monde. Je suis sûre que si on voulait, on pourrait en trouver plusieurs autres qui correspondent.

— Non, c'est forcément lui, je sais que c'est lui, dit Bliss avec force.

— Tu vas en parler à ton père ?

— Je ne sais pas trop. Il est plus ou moins conseiller de la famille de Kingsley. C'est un peu...

— Je vais le dire à Lawrence, proposa Theodora. Il saura

quoi faire.

Lorsque Theodora exposa l'affaire à Lawrence au dîner, avec tous les soupçons de Bliss et tous les éléments à charge, c'est à peine si son grand-père leva les yeux de son steak.

— Intéressant, dit-il distraitemt.

— « Intéressant », c'est tout ? lui demanda Theodora. Mais tu ne crois pas qu'on est sur une piste, là ?

Lawrence but une gorgée de vin.

— Peut-être.

C'est tout ce qu'il voulut bien dire sur le sujet, et Theodora n'en tira rien de plus de toute la soirée.

QUARANTE ET UN

L'enquête du Comité sur l'incident du Sanctuaire aboutit à une audience publique, dans laquelle tous les témoins de l'attaque furent appelés à témoigner. L'audience prit place dans l'une des énormes salles de tribunal creusées sous le Sanctuaire. Les membres du Conclave étaient assis en rang sur une haute estrade, face au public, Charles Force au centre. Lawrence Van Alen, au bout à droite, tirait déjà sur son incontournable cigare. La nouvelle Sentinel en chef, Edmund Oelrich, célèbre historien de l'art et propriétaire de galerie dans sa vie publique, présidait la séance depuis son siège sur l'estrade. Il y avait un petit podium sur le côté, où les témoins étaient appelés, et l'inquisiteur, le procureur officiel du Comité, se tenait en face.

Les sièges, dans la salle d'audience, étaient occupés par presque toutes les familles sang-bleu, et la tension était à son comble lorsque Theodora, Jack, Bliss et Oliver décrivirent l'un après l'autre leur version des événements. Ils étaient assis ensemble au premier rang. Mimi était à côté de Jack et attendait encore son tour. L'enquête la rendait nerveuse, mais elle se disait qu'il devait y avoir moyen de s'en tirer par le bluff. Après tout, elle n'avait pas souhaité de mal à Bliss, ni la mort de Priscilla Dupont, pas le moins du monde ! Elle se fichait complètement de la vieille bique. Ce n'était qu'un malheureux accident. Il faudrait bien qu'ils le comprennent, non ? Sans mobile, ils ne pourraient pas établir sa culpabilité, pas vrai ? Elle tendit le bras pour agripper la main de son frère, qui serra chaleureusement la sienne.

Le procureur appela Kingsley Martin à la barre.

— Déclinez votre nom pour le dossier.

— Kingsley Drexel Martin.

— Et votre position.

« Position » ? Mimi haussa les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— Je suis Chercheur de vérité. *Veritatis venator*. J'ai été chargé par le Comité d'enquêter sur la mort de plusieurs sang-bleu : Aggie Carondolet, Dylan Ward, Summer Amory, Natalie Getty, Landon Schlessinger et Grayson St. James.

Un murmure parcourut la foule. Les sang-bleu d'un certain âge savaient que *Venator* était le grade le plus élevé de la police secrète du Comité, une classe de guerriers sans peur qui se battaient pour protéger les sang-bleu du mal et les empêcher d'être découverts.

— Et votre mission ? le pressa l'inquisiteur.

— J'ai été envoyé au lycée Duchesne pour rassembler toutes les preuves nous permettant de confondre l'ennemi, dit Kingsley d'une voix égale.

Encore un murmure, plus agité cette fois. Un *Venator* avait été envoyé dans l'un de leurs sanctuaires les plus sûrs : Duchesne ! Comment le Comité avait-il pu faire espionner des écoliers par un de ses plus puissants assassins ?

— Qui étaient les suspects ?

— Madeleine Force. Bliss Llewellyn. Theodora Van Alen.

Cette fois, on entendit la foule s'étrangler. Kingsley était un agent secret ! Une sorte de Johnny Depp dans *21 Jump Street*, un vampire en mission infiltré parmi les lycéens.

Theodora était bouche bée, Bliss ne pouvait pas s'empêcher de rire, et Mimi se contentait de grincer des dents. *Quel petit salopard.*

— Et qu'ont révélé vos recherches ?

— J'ai immédiatement éliminé Theodora Van Alen. Elle avait subi deux attaques de sang-d'argent et ne montrait aucun signe d'attriance pour la matière sombre, dit Kingsley en sortant un petit calepin de la poche de sa veste et en feuilletant ses notes. Bliss Llewellyn était un sujet plus prometteur. Elle se plaignait de cauchemars et d'hallucinations comparables à ce qu'avait vécu Maggie Stanford avant son décès. Mais ces mêmes symptômes m'ont convaincu que Bliss était une victime potentielle et non une criminelle.

— Et Madeleine ?

— J'ai conclu que Madeleine Force recelait le sang-d'argent qui s'en prend à notre communauté, dit Kingsley, d'un ton de voix presque désinvolte.

— Silence ! Silence dans la salle ! admonesta la Sentinelle en chef tandis que la foule s'agitait furieusement.

Plusieurs vampires se levèrent de leur siège, et le témoignage de Kingsley fut sifflé et hué. Mimi Force, la fille du *Rex*, complice d'un sang-d'argent ? Était-ce une plaisanterie ?

— Et sur quoi se fondent vos preuves ? grommela la Sentinelle en chef depuis la haute estrade.

— Elle a manifesté le désir d'en savoir plus sur la matière sombre. Plus précisément, elle voulait savoir comment exécuter l'*Incantatio demonata*. L'appel du sang-d'argent.

— Et d'après ses dires, pourquoi voulait-elle le faire ?

— Elle disait vouloir se débarrasser d'une ennemie, dit Kingsley en regardant Mimi droit dans les yeux.

Mimi tremblait sur sa chaise. *Mensonges, mensonges, rien que des mensonges ! Cesse de parler ! Tais-toi ! Tais-toi ! Tu étais mon ami ! Traître !*

— Et cette ennemie était Bliss Llewellyn.

— Non.

— Non ?

L'inquisiteur semblait légèrement surpris.

— Non.

— Qui était donc la cible ?

— Theodora Van Alen.

Un nouveau bourdonnement de colère parcourut l'assistance.

Theodora se figea. Ce n'était donc pas de la parano : Mimi avait bien voulu la détruire. Elle se rappela son rêve dans lequel sa mère était réveillée et lui parlait. Qu'avait dit Allegra ? « Prends garde. »

— Pourquoi l'avez-vous laissée exécuter l'incantation ? demanda la Sentinelle en chef.

— Il me fallait la preuve. Je pensais pouvoir garder le contrôle, l'arrêter avant que cela n'arrive. Mais je n'ai pas pu. Il était évident qu'elle avait déjà fait cela. À de nombreuses

reprises.

— Merci, *Venator*.

Kingsley descendit du podium. À présent que son identité était connue, il avait l'air bien plus vieux, l'adolescent effronté n'avait été qu'une façade, une pose. Il regagna gravement son siège au premier rang à côté des lycéens de Duchesne, qui se tinrent à distance respectueuse.

— L'instruction appelle à présent à la barre Charles Force, annonça la Sentinelle en chef.

Le président de l'assemblée descendit de la haute estrade et posa un pied chancelant sur le podium. Sa propre fille, receler un sang-d'argent ! Son visage respirait la honte. Sa chevelure argentée paraissait blanche sous la lumière, et ses yeux étaient lourdement cernés. Il avait l'air d'un homme brisé, et non de l'infatigable chef des vampires.

— Déclinez votre nom complet pour les archives, lui ordonna l'inquisiteur.

— Charles Van Alen Force.

— Avez-vous déjà vu votre fille s'adonner à la magie noire ?

— Oui, mais... répondit Charles en s'essuyant le front avec un mouchoir de soie.

— Des incantations. Des sorts interdits.

— Oui, mais...

— Ce sera tout. Merci, dit l'inquisiteur, mettant fin prématûrément à sa déposition.

Charles semblait vouloir en dire plus, mais les mots moururent dans sa bouche. Il était livide et visiblement démoralisé. Il descendit du podium et regagna son siège.

Aucun des membres du Conclave ne croisa son regard, et plusieurs personnes dans le public se mirent à le siffler et à le huera.

— En guise de preuve définitive contre Madeleine Force, nous présentons la Marque. Je pense que vous la trouverez sur sa nuque, déclara l'inquisiteur.

— C'est absolument grotesque. Je ne porte pas plus la Marque de Lucifer que vous tous, dit Mimi.

Elle avait envie de hurler. C'était une parodie de justice. On

lui avait tendu un piège !

— Soulevez ; vos cheveux, je vous prie, lui ordonna la Sentinelle en chef !

Mimi rassembla ses cheveux et les souleva. Elle avait fait la même chose pour Nan Cutler la veille au soir, lorsque cette dernière était venue lui faire passer le test. Il ne s'était rien passé, et elle était certaine d'avoir été innocentée.

Un murmure agité s'éleva du Conclave.

— Quoi ?

Ton cou, Mimi, tu as quelque chose dans le cou.

Jack, tu me fais peur.

Elle se tâta la nuque du bout des doigts. Un bourrelet de chair. Un tatouage. Ou plutôt une brûlure, comme une marque au fer sur du bétail.

Le jugement fut rapide et ferme. Mimi était l'auteur des crimes. Elle fut déclarée coupable de conspiration avec un sang-d'argent. Elle serait emmenée dans leur ancienne prison de Venise, où son sang serait brûlé, ses souvenirs détruits, sans aucun espoir de réincarnation. La caution s'élevait à un million de dollars, que son père paya sur-le-champ afin que Mimi soit mise en liberté sous sa responsabilité.

Mimi regarda Jack. *Ça ne peut pas être en train d'arriver... Ce n'est pas moi. Tu sais que ce n'est pas moi.*

Je sais. Je sais. Jack passa un bras autour de sa sœur, mais il avait le visage plein d'angoisse. C'était grave. Condamnée au bûcher ! Mimi !

Les jumeaux Force attendirent que Charles descende de l'estrade pour venir les rejoindre. Son visage avait toujours la même expression commotionnée.

— Père, qu'est-ce qu'on peut faire, maintenant ? demanda Mimi. Il y a sûrement...

Charles Force était atterré.

— Il n'y a rien...

— Rien ?

— Il n'existe qu'un moyen de réfuter la marque de Lucifer. Tu dois te soumettre à une coutume encore plus ancienne. L'épreuve du sang. Mais seule Gabrielle – Allegra Van Alen –

est capable de l'exécuter.

— Gabrielle ? demanda Mimi avec angoisse.

— Oui.

Voilà qui lui faisait une belle jambe. Allegra était dans le coma et n'en sortirait jamais.

— Donc il n'y a rien que je puisse faire pour prouver mon innocence ?

— Rien.

QUARANTE-DEUX

Le public de l'audience se dispersa dans le Sanctuaire, à l'étage au-dessus, et Theodora attendit son grand-père à côté de la porte. Oliver était déjà parti devant en évoquant une interro de trigonométrie qu'il ne pouvait pas rater. Theodora savait qu'elle aurait dû rentrer avec lui, mais elle voulait entendre l'avis de Lawrence sur toute l'affaire.

Il sortit du quartier général du Conclave, en compagnie d'Edmund Oelrich et de Nan Cutler.

— Nous te soutiendrons, Lawrence, disait Edmund en s'inclinant. Ce qui est arrivé à cette communauté est indigne.

— Sois sûr que tu auras nos suffrages en temps voulu, ajouta Nan en lui tapotant le bras. Nous aurions dû t'écouter il y a quatre cents ans. Quand on pense que l'Abomination a touché la famille régnante !

— Merci, dit Lawrence en hochant la tête. (Il se tourna vers Theodora.) Alors. Que penses-tu de Kingsley Martin, maintenant ?

Ils commencèrent à gravir l'escalier qui menait aux portes latérales de la boîte de nuit réservée aux vampires, le *Block 122*, et sortirent sur le trottoir.

— C'était Mimi, depuis le début, s'étonna Theodora. Mimi...

C'était encore difficile à croire, surtout après tous leurs soupçons persistants au sujet de Kingsley.

— Tu savais que Kingsley était *Venator* ?

Lawrence opina.

— Oui.

Theodora se rappela ce que Kingsley avait dit à Jack un certain matin. « Vous ne seriez rien sans nous, sans les sacrifices que nous avons faits. »

— Mais tu avais raison, ma petite-fille. Kingsley est un sang-d'argent, ajouta Lawrence en faisant signe à Julius qui arrivait au volant de la Town Car.

— Comment ça ? demanda Theodora en montant en voiture pendant que Lawrence lui tenait la porte.

— Il est issu d'une vieille famille. Une famille de guerriers antiques. Ils ont été corrompus par Lucifer en personne. Mais ils sont revenus dans le giron des sang-bleu, se sont repentis de leurs actes, et ont appris à contrôler l'Abomination, la faim, les voix dans leur tête, dit-il en refermant la porte. À Duchesne, je vous prie, Julius. Nous déposerons Theodora en premier, puis à la maison pour moi, ajouta-t-il en tapant à la vitre de séparation entre chauffeur et passagers.

Ils traversèrent le quartier de Chelsea pour rejoindre l'autoroute du West Side. Une journée de grisaille new-yorkaise parmi d'autres.

— Mais comment leur faire confiance ?

— Nous leur accordons notre confiance depuis des milliers d'années. Kingsley Martin est un sang-d'argent par défaut uniquement. Son sang est aussi bleu que le tien ou le mien. Ils ont renié leur serment à Lucifer, et nous ont grandement aidés dans notre recherche du conspirateur, soupira Lawrence. Et pourtant...

— Et pourtant ?

— Et pourtant... quelque chose me trouble dans cette affaire. Crois-tu que Mimi Force soit coupable ?

— Oui, dit Theodora d'un ton sans équivoque. C'est une personne horrible, grand-père.

— Et c'est très troublant de savoir que tu étais sa cible, oui. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais si c'était toi la cible, pourquoi Priscilla a-t-elle été emportée ? Et la petite Llewellyn ? Il y a quelque chose qui cloche.

Theodora haussa les épaules. Elle avait peut-être tort de la juger hâtivement, mais n'était-ce pas ce que le Comité venait de faire ? Et du fond du cœur, elle était incapable d'avoir pitié de Mimi. Cette fille avait envoyé un sang-d'argent la tuer, tout de

même.

— Tu as entendu ce qu'a dit Kingsley. Et il est *Venator*. Est-ce que ça ne signifie pas qu'il doit dire la vérité ? En toute circonstance ?

Lawrence opina.

— Si. Charles leur a toujours fait confiance. C'est lui qui les a gagnés à notre cause. Mais je ne sais pas. J'ai toujours eu des doutes sur les Martin.

La voiture s'arrêta devant les portes du lycée Duchesne. Theodora en descendit d'un bond, mais non sans avoir fait une bise à son grand-père.

— Ta grand-mère disait toujours qu'il fallait se méfier des surfaces trop brillantes. Elles cachent une multitude d'imperfections.

En entrant au lycée, Theodora se cogna contre Jack Force, qui entrait par la porte latérale. Il portait encore le costume gris foncé qu'il avait au tribunal, et il avait les yeux rouges, comme s'il venait de pleurer. Theodora fut poignardée par la pitié. Si elle n'avait aucune affection pour Mimi, Jack lui rappelait que tout le monde n'avait pas les mêmes sentiments.

— Ce n'est pas elle, tu sais, dit-il préventivement.

Theodora rougit en pensant : *Elle a voulu me détruire !* Mais à Jack, elle dit froidement :

— Ce n'est pas la conclusion du tribunal.

— Mimi est égoïste... mais elle n'est pas mauvaise, l'implora Jack.

La sonnerie de l'après-midi retentit pour indiquer la fin de l'heure du déjeuner et le début des cours. Un flot d'élèves commença à sortir du réfectoire, à monter les escaliers et à envahir le hall de marbre où se trouvaient Jack et Theodora. En les remarquant absorbés dans leur conversation, plusieurs d'entre eux se chuchotèrent des choses à l'oreille. Certains sang-bleu qui avaient assisté à la séance prirent un air de compassion en voyant Jack tandis que d'autres le fusillaient du regard, et l'un d'eux alla jusqu'à siffler sa présence. Une réunion extraordinaire du Comité était prévue pour l'après-midi même, afin d'alerter les plus jeunes sur les dernières découvertes.

Jack continuait de plaider la cause de sa sœur.

— Elle ne ferait jamais vraiment de mal à quelqu'un. Elle ne te déteste pas. Pas vraiment.

Il aurait voulu pouvoir s'expliquer. *Ce n'est pas toi qu'elle déteste, Theodora. C'est moi. Elle a simplement retourné sa colère vers l'extérieur parce qu'elle ne pouvait pas se résoudre à haïr celui qu'elle aime. Et elle me hait pour ce que j'ai fait : elle me hait de t'aimer.*

Theodora lui décocha un regard sceptique, mais garda le silence. Mimi Force. Azraël. L'ange de la Mort ? N'était-ce pas le boulot de Mimi ? D'amener la vie à sa fin ? À sa grande surprise, Jack semblait pouvoir lire dans ses pensées.

— Tu ne comprends pas... Ça fait partie de l'équilibre. Nous sommes ce que nous sommes. La mort fait partie de la vie. C'est le don des sang-rouge. Mimi fait partie de l'ensemble, dit Jack.

Theodora haussa les épaules.

— Je n'en suis pas si sûre, dit-elle. Au revoir, Jack.

QUARANTE-TROIS

Lawrence, plongé dans les archives du Sanctuaire, remarqua que l'une des coupures de journaux avait complètement brûlé, à l'exception de la date en haut : 23 novembre 1872. Il s'interrogeait encore là-dessus lorsque Theodora rentra du lycée. Elle raconta à son grand-père que Jack Force avait réussi à lire dans ses pensées cet après-midi.

— Je me croyais protégée contre la télépathie, et pourtant il lisait dans mes pensées. Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Abbadon a toujours été l'un de nos voyants les plus doués, dit Lawrence. Il faut plus qu'un simple exercice d'*Occludo* pour lui fermer ton esprit. En outre, il arrive parfois que ceux qui sont attirés l'un par l'autre partagent une certaine affinité.

— « Attirés l'un par l'autre » ? demanda Theodora.

— Tu dois bien avoir remarqué qu'il est attiré par toi, dit Lawrence.

Theodora rougit. Elle l'avait espéré, mais ne l'avait jamais envisagé comme une réalité. Et pourtant, malgré ce lien avec Mimi, il avait recherché son amitié et laissé entendre qu'il serait peut-être intéressé par quelque chose de plus... Il l'avait embrassée une fois, il y avait tellement longtemps. Et le garçon sous le masque... Se pourrait-il que ce soit lui ?

— Mais il est lié, dit Theodora. Ce n'est pas possible.

— Non. Pas parmi nos semblables. Mais Abbadon a toujours été ainsi. Tu n'es pas la première à avoir mis sa fidélité à l'épreuve, dit Lawrence. Mais cela passera. Dieu merci, tu n'es pas attirée par lui. Si c'était le cas, ce serait un désastre pour vous deux.

Elle baissa les yeux vers le tapis en se demandant si son grand-père était en train de la tester ou s'il supposait que

Theodora choisirait la bonne voie simplement parce qu'elle était sa petite-fille.

— Oui, dit-elle. Dieu merci.

Soudain la tête lui tourna et sa vision se troubla, se brouilla ; ses genoux céderent, mais avant qu'elle ne se soit effondrée, Lawrence se leva d'un bond et la rattrapa.

— Tu ne m'as pas obéi, dit-il d'un air sombre. Tu n'as pas pris de familier humain. Tu t'affaiblis.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas à prendre à la légère, Theodora. Si tu ne choisis pas de familier, il y a un risque très réel pour que tu tombes dans le coma comme ta mère.

— Mais je...

Lawrence l'interrompit par un ordre sec.

— Tu dois te mettre en chasse, alors... utilise la séduction. L'Appel. C'est le seul moyen, maintenant.

La *Caerimonia oscular* était un rituel entre vampire et humain qui était habituellement le développement d'une relation existante. C'est pourquoi les familiers humains étaient traditionnellement des amoureux et des amis des sang-bleu. Mais le Code autorisait aussi le recours aux pouvoirs de la séduction si le vampire n'avait pas d'autre solution. Il utilisait alors l'Appel pour attirer l'humain à lui, l'hypnotiser et sucer son sang.

— Je t'ai enseigné les paroles en langue sacrée qui le provoquent, lui dit Lawrence. J'irai au club ce soir. À mon retour, je veux que tu aies fait le nécessaire.

Son grand-père s'en alla peu après, laissant Theodora en haut dans sa chambre. *Je ne veux pas*, se dit-elle, entêtée. *Je ne veux pas le faire avec un inconnu. Je ne veux pas le faire avec quelqu'un que je ne connais pas. Je ne suis pas à la rue, quand même ! Si ?*

Puis, comme s'il avait été attiré par l'Appel, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce que c'est, Hattie ?

La porte s'ouvrit.

— C'est pas Hattie, c'est moi, dit Oliver en passant la porte

d'un pas nonchalant.

— Je n'ai pas entendu la porte d'entrée. Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda Theodora, sur la défensive.

— Ton grand-père m'a dit que tu voulais que je vienne, lui expliqua-t-il.

Ah. Donc Lawrence avait lancé un appel de son cru. Sauf que celui-là ne faisait intervenir qu'un simple téléphone. *Bien joué, grand-père*, se dit Theodora.

Oliver alla s'asseoir sur le coffre en face de son lit. Il la regarda d'un air pensif.

— Je me disais... Si tu veux toujours le faire, on peut.

— Tu veux dire...

— Ouais.

— Ici ? lui demanda Theodora en regardant sa chambre, ses posters d'Evanescence, la Maison de rêve Barbie toute rose, les affiches de comédies musicales – *Rent, Avenue Q, The Boy from Oz* – accrochées au mur depuis l'époque où Cordelia l'emménageait régulièrement voir des spectacles à Broadway. C'était encore une chambre de petite fille, peinte en jaune fluo. Ça ne ressemblait pas du tout à l'antre d'un vampire.

— C'est aussi bien ici qu'ailleurs, dit Oliver en haussant les épaules. Et puis ça m'économisera une chambre d'hôtel.

— Tu es sûr que tu veux le faire ? lui demanda Theodora en lui prenant la main.

— Oui, souffla Oliver. Je sais ce qui t'arrivera si tu ne le fais pas, et de toi à moi, j'aimerais mieux que tu ne deviennes pas un légume. Je déteste les légumes, plaisanta-t-il. Surtout les brocolis. Alors, comment est-ce qu'on... Dois-je me mettre debout ? Ou bien...

Il se leva et regarda autour de lui. Il était bien plus grand qu'elle.

— Non, rassies-toi, dit Theodora en lui appuyant doucement sur les épaules pour le pousser sur son lit. Comme ça, je peux me baisser.

Elle était debout entre ses jambes. Il leva les yeux vers elle. Elle se dit qu'il était plus beau que jamais, et plus vulnérable aussi.

Oliver ferma les yeux.

— Vas-y mollo.

Theodora se pencha en avant, embrassa le creux à la base de son cou, puis, avec une douceur infinie, sortit ses crocs et les planta.

Oliver siffla entre ses dents, comme s'il avait mal.

— Tu veux que j'arrête ?

— Non... vas-y, dit-il en agitant une main.

— Je ne te fais pas mal, hein ?

— Non... C'est plutôt... agréable, en fait, murmura-t-il.

Il posa une main sur sa tête et la guida de nouveau vers son cou.

Theodora ferma les yeux et renfonça ses crocs dans la chair. Lorsqu'elle le fit, ses sens s'aiguisèrent et l'esprit d'Oliver s'ouvrit à elle. La mémoire du sang éclata comme un éclair. C'était tout à fait comme Bliss l'avait dit : elle dévorait son âme, son être même, et... qu'est-ce que c'était que ça ? Son esprit était maintenant un livre ouvert pour elle, son sang se mêlait au sien, le revitalisait... et elle pouvait lire chacune des pensées qu'il avait eues dans sa vie... elle avait accès à tous ses souvenirs.

Oliver l'aimait.

Il l'avait toujours aimée. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Depuis des années et des années et des années.

Elle l'avait longtemps soupçonné, mais avait écarté cette pensée. À présent, c'était confirmé. Elle ne pouvait plus le nier.

Oh, Ollie, je n'aurais pas dû faire ça. Theodora était au désespoir. Le baiser sacré ne ferait que raffermir son amour, bien loin de le dissiper.

Ils partageaient maintenant un lien nouveau et plus complexe.

C'était bien plus qu'elle n'en avait demandé. Leur amitié était en péril, elle le savait maintenant. Ils ne pouvaient pas revenir en arrière. Ils ne pourraient qu'aller de l'avant. En tant que vampire et son familier. Liés par un antique rituel sanguin.

Elle termina. Elle était rassasiée. Elle retira ses crocs et sentit l'énergie pourvoyeuse de vie couler dans tout son corps. C'était comme si elle venait d'ingérer cent litres de café à haut indice d'octane. Elle avait les joues rouges et les yeux étincelants.

Oliver laissa retomber sa tête. Il dormait déjà. Theodora

l'allongea avec douceur sur son lit et le borda sous la couverture.

Qu'est-ce que j'ai fait ? se demanda-t-elle, même si elle sentait sa vision se clarifier et ses sens s'aiguiser. Parviendraient-ils à garder le secret vis-à-vis du Comité ? Et si Oliver était banni parce qu'ils s'apercevaient qu'un Intermédiaire était devenu un familier humain ? Elle se rappela que Cordelia lui avait raconté qu'Allegra avait épousé son père, son familier humain, en contradiction avec le Code des vampires. Sa mère avait troqué un lien contre un autre.

Et Jack, dans tout ça ?

Lorsqu'Oliver se réveilla, Theodora, assise à son bureau, le regardait.

— Eh bien, dit-il en se grattant le cou à l'endroit où les marques de morsure étaient encore à vif, c'est ce qui s'appelle une amitié intéressée.

Tous les deux pouffèrent de rire.

Theodora lui lança un oreiller. Elle le raccompagna à la porte et le remercia une fois de plus. Il l'embrassa sur les lèvres en partant. Un baiser rapide, mais néanmoins un baiser sur la bouche.

Elle ferma la porte derrière lui, le cœur anxieux et troublé.
C'était une erreur.

QUARANTE-QUATRE

La chambre d'Allegra Van Alen se trouvait au dernier étage de l'hôpital presbytérien de Columbia, dans une aile privée où les gens riches et célèbres passaient leur convalescence. Elle était décorée dans un style digne des plus grands hôtels de la ville, avec des draps de lin d'Italie dans le lit, des tapis somptueux et des vases en cristal garnis de fleurs fraîches. Chaque jour, une équipe de soignants massait et manipulait ses membres pour préserver ses muscles des dangers de l'immobilité.

Allegra n'en remarquait rien. Cette ancienne beauté la plus célèbre de New York était plongée dans le sommeil, inconsciente du monde qui l'entourait : une femme dotée d'un passé glorieux et tragique, mais sans avenir. Le moniteur cardiaque à côté du lit indiquait un pouls stable, et pendant longtemps, il n'y eut pas d'autre bruit dans la pièce que le « bip » régulier de la machine.

Lawrence Van Alen était assis sur une chaise en face du lit d'Allegra. C'était la première fois qu'il venait voir sa fille depuis son retour. C'était une visite qu'il avait sans cesse repoussée, écrasé par la perspective de la voir tellement diminuée.

— Oh, Gabrielle, se lamenta-t-il enfin. Comment en sommes-nous arrivés là ?

— Elle ne t'entend pas, dit Charles Force en pénétrant dans la chambre.

Il portait un nouveau vase de fleurs, qu'il posa sur l'étagère à côté du lit. Il n'avait pas l'air surpris de voir Lawrence.

— Elle a choisi de ne pas entendre, dit ce dernier. Et c'est toi qui as fait ça.

— Je n'ai rien fait. C'est elle qui a tout fait.

— Peut-être, mais c'est tout de même ta faute. Si tu n'avais pas...

— Si je ne l'avais pas sauvée, tu veux dire, à Florence ? Si j'avais laissé le monstre la prendre ? Elle ne serait pas dans le coma ? Mais qu'y avait-il d'autre à faire ? La laisser mourir ? Que devais-je faire ? Dis-le-moi, père.

— Ce que tu as fait était contraire aux lois de l'Univers. Son heure était venue, Michel. Il était temps.

— Ne me parle pas de temps. Tu n'as aucune idée de ce qui s'est passé. Tu n'y étais pas, dit Charles d'un ton amer.

Il posa une main sur la joue d'Allegra et la caressa doucement.

— Un jour elle se réveillera. Elle se réveillera par amour pour moi.

— C'est bien triste que tu ne comprennes toujours pas, Michel. Elle ne t'aimera plus jamais comme avant. Elle-même n'a pas compris le choix que tu as fait. Tu aurais dû la laisser mourir. Elle ne te pardonnera jamais.

Les épaules de Charles Force se mirent à trembler.

— Pourquoi me parles-tu comme si j'étais encore un enfant ? Elle a quitté le paradis uniquement par amour pour Cordelia et toi, quand vous avez été bannis.

— Oui. Nous avions été condamnés, nous qui étions fidèles à Lucifer. Mais ta sœur nous a redonné l'espoir. Elle a choisi de devenir un des non-morts.

— Tout comme j'ai choisi de la suivre.

Lawrence ruminait leur ancienne histoire. Cela semblait si lointain à présent : l'ascension de Lucifer au trône, le prince des Cieux dans toute sa splendeur, aussi brillant que le soleil, aussi puissant que Dieu, du moins l'avaient-ils cru, pour leur perte. Comme ils avaient souffert ! Le cruel exil du paradis, et Gabrielle, la Verteuse, qui avait volontairement rejoint les rangs des laquais de Lucifer pour apporter espoir et salut à leur peuple. Elle avait renoncé au paradis par amour pour eux, et Michel l'avait suivie, quittant le paradis parce qu'il ne pouvait supporter d'être séparé d'elle. Tous deux étaient appelés les Incorrompus, parce qu'ils ne portaient pas le péché du bannissement. Ils étaient partis de leur propre chef. Par amour

et par devoir.

— Tu as donc gagné, Lawrence. Au bout de toutes ces années, tu as enfin eu ce que tu voulais. L'assemblée.

Le Vote blanc avait été exécuté le matin même, et Lawrence avait été élu *Rex* presque à l'unanimité. Charles s'était vu retirer son titre et ses fonctions sur-le-champ. Sa réputation était gravement souillée par la condamnation de Mimi. Il avait présenté sa démission au Conclave dès l'annonce de la nouvelle.

— Je n'ai jamais voulu te supplanter, Charles. Tout ce que je voulais, c'était notre sécurité.

— Notre sécurité ? Personne n'est en sécurité. Tout ce que tu vas faire, c'est semer la peur et la faiblesse. Tu nous feras de nouveau battre en retraite. Retourner dans l'ombre. Retourner dans le noir, où nous nous cacherons comme des animaux.

— Pas une retraite, un exercice tactique dans lequel nous pourrons nous préparer. Car une guerre viendra, et cette fois tu ne peux rien pour l'arrêter. Les sang-d'argent montent en puissance, et l'avenir de ce monde va se décider une fois pour toutes.

Charles Force garda le silence. Il s'approcha de la fenêtre et regarda le fleuve Hudson. Une barge le traversait lentement, et une mouette poussa son cri solitaire.

— Mais je suis confiant. Il est dit que la fille d'Allegra vaincra les sang-d'argent. J'ai la conviction que Theodora nous apportera le salut que nous recherchons, dit Lawrence. Elle est presque aussi puissante que sa mère. (Il parla à Charles des capacités stupéfiantes de Theodora.) Et un jour, elle aura encore plus de puissance.

— Theodora Van Alen... La sang-mêlé ? demanda Charles, songeur. Es-tu certain que ce soit bien elle ?

Lawrence hocha la tête.

— Parce qu'Allegra a deux filles, dit Charles d'un ton léger, presque badin. Même toi, tu ne l'as sûrement pas oublié.

QUARANTE-CINQ

La condamnation de Mimi, le processus officiel de son exécution, coïncidait avec la semaine de ski de Duchesne, en mars, ce qui lui permit de faire croire que la famille partait simplement en vacances à Venise. La simple perspective de ce qui se préparait – son sang brûlé, sa destruction imminente – paraissait absolument grotesque.

Elle croyait dur comme fer que son père trouverait un moyen de l'arracher à son sort, et elle passa le vol depuis New York à feuilleter des magazines de mode, marquant les vêtements qu'elle comptait acheter à son retour. Mais au moment de l'arrivée à Venise, son attitude bravache se craquela quelque peu. Surtout lorsque des membres du Conclave les escortèrent jusqu'à leur hôtel. Ils s'étaient également rendus à l'ancienne prison, pour assister aux rites finaux.

C'était dur de croire à la mort et au bûcher dans sa confortable chambre d'hôtel, où elle pouvait encore regarder *My Super Sweet 16* et *Tiara Girls* sur MTV. Mais lorsqu'elle mit le pied sur les trottoirs détrempés de Venise, le passé revint à la vie et sa tête fut envahie de souvenirs lancinants de la poursuite : la mise à mort des adversaires sang-bleu, les robes de condamnation noires portées par les traîtres corrompus, les hurlements des coupables.

Mimi frissonna.

La tradition voulait que l'accusé se rendît spontanément au geôlier, et le soir de leur arrivée, Mimi sortit de l'hôtel pour effectuer la traversée historique du pont des Soupirs, que des milliers de prisonniers sang-bleu avaient emprunté avant elle.

Le pont était ainsi nommé parce que c'était le dernier point d'où les condamnés pouvaient embrasser la ville du regard. Elle

le parcourut d'un pas léger. Jack était à ses côtés, muet et sombre. À quelques pas derrière eux, des Aînés et des Sentinelles du Conclave suivaient en procession. Mimi entendait le pas lourd des bottes des hommes et le claquement plus doux des talons des femmes.

— Ne fais pas ça, dit-elle à son frère.

— Quoi ?

Ne te comporte pas comme si j'étais déjà morte. Et d'abord, je ne baisse pas les bras.

Elle releva le menton, rebelle et insoumise.

— Je ne suis pas inquiète ! Ils verront bien qu'on m'a tendu un piège.

— Tu ne te laisses jamais abattre, hein ? lui demanda Jack avec un sourire fantomatique.

Il était amusé de retrouver sa sœur plus mal élevée et plus sûre d'elle que jamais. Son courage était admirable.

— Je ris au nez de la mort. Mais remarque, la Mort, c'est moi !

Ils s'arrêtèrent au milieu du pont, tous deux se remémorant une autre marche, en un autre temps, dans leur passé commun. Un souvenir plus heureux.

Mimi eut une idée.

Elle se tourna vers son frère. Ils se faisaient face, front contre front, comme ils l'avaient fait tant de siècles plus tôt.

— Je me donne à toi, murmura-t-elle en entrelaçant ses doigts aux siens.

C'étaient là les paroles sacrées qui ouvraient la cérémonie. C'était tout ce que requérait le lien. Tout ce qu'il avait à faire, c'était les lui répéter, et l'union serait scellée dans une nouvelle vie. Dans cette vie-ci.

Jack tenait ses mains délicates dans les siennes. Il les porta à ses lèvres et les embrassa passionnément, profondément. Il ferma les yeux et tint ses doigts tremblants, sentant dans sa tête l'amour, le désir, toute l'âme de Mimi, qui attendait sa réponse au bord d'un précipice.

— Non. Pas encore, soupira-t-il en gardant leurs mains fermement liées et en ouvrant les yeux pour la regarder au fond des siens.

— Quand, alors ? demanda-t-elle d'une voix où les larmes menaçaient.

Elle l'aimait tant. Il était à elle. Elle était à lui. C'était l'usage de leur race. C'était leur histoire immortelle.

— Le temps presse peut-être pour moi. Pour nous.

— Non, promit Jack. Jamais je ne laisserai arriver une chose pareille.

Il détourna le regard et libéra ses mains.

Mimi croisa les bras, furieuse, et regarda ce qui avait pu le distraire.

Theodora marchait avec son grand-père à quelques pas derrière eux. Non mais, franchement ! Cette maudite fille ne pouvait-elle pas la laisser tranquille ? Elle avait gagné, non ?

— Attends, dit Jack. Ce n'est pas ce que tu crois. Il faut que je parle à Theodora.

Mimi le regarda s'approcher de sa rivale. Le soir de sa condamnation, elle ne pouvait pas avoir la paix ?

Theodora sursauta lorsque Jack Force apparut à côté d'elle. Elle était venue à Venise avec Lawrence à la demande de ce dernier. L'idée d'assister à la mort de Mimi Force ne l'enchantait pas, loin de là, même si, comme Mimi, elle n'arrivait pas à croire que ce soit réellement en train d'arriver.

— Tu es au courant pour l'épreuve du sang, lui dit Jack.

Elle acquiesça.

— Oui. Mon grand-père m'a dit que c'était le seul moyen de prouver ce qui s'était réellement passé ce soir-là. Le seul moyen de casser un jugement du tribunal du Conclave.

Ce que Theodora ne dit pas, c'est que Lawrence lui avait expliqué autre chose à propos de l'épreuve du sang. Au cours de ses leçons de vampirisme, son grand-père lui avait raconté l'histoire de sa mère et lui avait confié que Gabrielle était le seul vampire capable de le faire : en tant que l'un des plus hauts *Venator*, elle savait reconnaître les vrais souvenirs du sang.

— En tant que fille d'Allegra, tu as peut-être hérité de cette capacité, lui avait dit Lawrence. Tu pourrais peut-être innocenter Mimi Force.

— Grand-père, avait-elle plaidé, je ne suis pas... je ne peux pas...

— Écoute-moi bien, l'épreuve du sang signifie que tu devras boire le sang de Mimi pour découvrir la vérité sur ce qui s'est passé ce soir-là. Michel ne saurait être juge et partie, or seuls les Incorrompus ont le pouvoir de distinguer les vrais souvenirs des faux dans la mémoire du sang. Mais c'est très risqué : boire le sang d'un autre vampire signifie que tu risques de céder à la tentation qui afflige les sang-d'argent, de tuer Mimi et de te damner en devenant l'Abomination toi-même. C'est un risque que toi seule peux décider de prendre.

— Et si je choisis de ne pas le faire ?

— Alors elle subira le châtiment.

L'idée qu'elle tenait la vie de Mimi entre ses mains opprassait Theodora. Risquer sa vie pour sauver celle de son ennemie ! Comment pouvait-elle se porter volontaire pour une telle mission ? Elle était allée voir sa mère à l'hôpital pour lui demander conseil.

Allegra dormait paisiblement dans son lit.

— Je ne sais pas quoi faire. Si je ne le fais pas, Mimi mourra. Mais si je le fais, alors je risque de me transformer en monstre... Dis-moi ce que je dois faire, maman. Aide-moi.

Mais, comme d'habitude, aucun signe n'était venu d'Allegra.

Et maintenant, Jack observait Theodora avec attention. Qu'avait-il voulu dire en abordant le sujet maintenant ? N'aurait-il pas dû rester aux côtés de Mimi pour l'aider à accepter l'inévitable ?

Jack regarda vers Lawrence, qui posait sur eux deux un regard affectueux. Puis il se tourna de nouveau vers Theodora.

— Tu es la fille de ta mère. Tu es la seule à pouvoir accomplir l'épreuve du sang.

Elle recula d'un pas.

Lawrence se racla la gorge, mais tint sa langue.

— Lawrence, vous l'avez dit vous-même, Theodora a des pouvoirs qu'aucun d'entre nous ne possède. Theodora, je t'en prie. Je t'en supplie, dit Jack, les larmes aux yeux. Tu es sa seule

chance. Ils vont parvenir à la détruire.

Soudain, Theodora comprit vraiment les enjeux. Ce n'était pas un jeu auquel s'amusait le Conclave. Ce n'était pas un spectacle ni une pièce jouée pour les divertir. Ils avaient mené une enquête et prononcé un jugement. Le châtiment avait été consigné dans le *Livre des lois*. Ils avaient traversé l'océan jusqu'à Venise, jusqu'à l'ancienne prison, pour exécuter la sentence.

Mimi allait être brûlée vive.

Theodora regarda Jack de travers. *Ta sœur a essayé de me détruire ! Elle voulait ma mort... Me voir emportée par un sang-d'argent ! Comment pourrais-je...*

Mais elle savait ce qu'elle avait à faire. C'était le signe qu'elle cherchait depuis le début. Elle regarda au fond des yeux verts et pleins d'angoisse de Jack.

— D'accord, dit-elle en respirant un grand coup. Je vais le faire.

QUARANTE-SIX

La condamnation avait lieu dans l'une des anciennes salles des tréfonds du palais des Doges, et s'ouvrit par la lecture officielle de la sentence. Mimi Force fut amenée à l'avant de la pièce les fers aux pieds. Une robe noire avait été passée sur ses épaules, et ses cheveux blonds étaient couverts par le capuchon.

Le Conclave des Aînés était déployé en demi-cercle autour d'elle. La Sentinel en chef avait terminé de décrire le châtiment lorsque Lawrence interrompit la séance.

— En tant que *Rex*, j'ai autorité pour demander une épreuve du sang afin de réfuter ou de confirmer les conclusions du tribunal du Conclave.

— L'épreuve du sang ? demanda Edmund Oelrich, la Sentinel en chef. Mais c'est certainement impossible. Allegra est toujours endormie, n'est-ce pas ?

Charles Force, qui était assis devant à côté de son fils, se leva d'un bond.

— J'approuve la motion en faveur de l'épreuve du sang.

— Lawrence, est-ce une sage décision ? De quoi parlez-vous ? lui demanda Nan Cutler.

— La fille d'Allegra, Theodora Van Alen, s'est portée volontaire pour exécuter le rituel.

Lawrence demanda à Theodora de s'avancer.

— La sang-mêlé ? s'exclama Forsyth Llewellyn. Je m'y oppose ! Comment savoir si elle est valable ?

— La fille d'Allegra ? demanda un autre Aîné.

— Elle est dotée de pouvoirs qui dépassent de loin la norme, et je suis certain qu'elle est de taille à s'acquitter de cette tâche.

Le Conclave murmura, et l'exécution fut ajournée pendant qu'on se consultait dans une autre pièce sur ce nouveau

développement. Quelques heures plus tard, le Conclave revint. Enfin, la Sentinelle en chef s'exprima.

— L'épreuve du sang aura lieu.

Mimi et Theodora furent menées dans une petite cellule qui jouxtait la salle du tribunal. Lawrence donna à Theodora une tape dans le dos.

— Fais attention, et rappelle-toi ce que je t'ai dit.

Lorsqu'elles furent seules, Mimi retira la capuche de sa tête et regarda Theodora avec dégoût.

— Toi.

— Moi.

— Je n'ai pas besoin de toi. Je préfère mourir.

— Ah bon, vraiment ? Parce que tu as le choix, tu sais, répondit sèchement Theodora.

Mimi rougit.

— C'est mon frère qui t'a poussée à faire ça, pas vrai ?

— Oui. C'est lui qu'il faudra remercier de t'avoir sauvé la vie, si vraiment ton innocence est prouvée.

Mimi croisa les bras et examina ses ongles. Elle leva les yeux au ciel.

— Bon. Allons-y, qu'on en finisse.

Mimi leva le menton et ferma les yeux. Theodora se dressa sur la pointe des pieds et appliqua la bouche sur son cou. Elle y plongea ses crocs... et exactement comme avec Oliver, elle fut transportée dans le passé... elle voyait ce qu'il y avait dans les souvenirs de Mimi... elle était transportée jusqu'à la nuit de l'attaque.

Le sous-sol obscur du Sanctuaire. Mimi et Kingsley riant au-dessus du livre. Debout dans le pentagramme, la bougie vacillant et projetant leurs ombres sur le mur de pierre.

Mimi s'entailant les poignets, faisant couler du sang sur la flamme et prononçant les paroles.

Mais là... il ne se passait rien.

Mimi s'était évanouie, et le sort n'avait pas fonctionné.

Elle n'avait pas su réunir toute la haine nécessaire pour rappeler le sang-d'argent.

Cependant elle n'avait pas plongé dans l'inconscience, elle

était juste désorientée. Elle avait assisté à ce qui avait suivi, mais ce souvenir demeurait enfoui dans son subconscient, ce qui expliquait pourquoi elle n'avait pas pu se le rappeler pour prouver son innocence. À présent, grâce à l'épreuve du sang, Theodora voyait ce qu'il s'était vraiment passé.

Kingsley jurait et ramassait le couteau. Il se coupait le poignet et prononçait les incantations d'une voix forte et grave.

Le sol se déchirait : le tremblement de terre, la flamme qui surgissait. L'air s'emplissait de fumée, et soudain une masse sombre et imposante fonçait droit sur Bliss avant de tuer Priscilla Dupont.

Dans la confusion qui s'ensuivait, Kingsley aidait Mimi à se remettre debout et posait une main sur son épaule.

Theodora sentit une pression froide sur sa nuque, comme Mimi l'avait ressentie.

Puis Kingsley poussait Mimi hors de l'alcôve et courait au Sanctuaire pour faire semblant d'être cloué au sol par une étagère de livres.

C'était Kingsley qui avait tout fait.

Theodora aspirait le sang de Mimi en gargouillant. Elle savait qu'elle devait s'arrêter, mais n'y arrivait pas. Elle voulait *voir*, voulait dévorer tous les souvenirs de Mimi. Elle vit autre chose : le soir du bal des Quatre-Cents. *L'after* à la fondation Angel-Orensanz. Jack Force, coiffant le masque noir porté par le garçon qui l'avait embrassée ce soir-là.

Donc c'était bien Jack qui l'avait embrassée, tout compte fait.

Cette révélation lui fit perdre prise sur Mimi, et elle recula, dégageant ses crocs. L'appel du sang avait été fort : elle avait été tentée de prendre Mimi jusqu'à consommation complète, de *devenir* Mimi, d'absorber tous ses souvenirs et son être. Mais le choc de voir Jack sous le masque l'avait empêchée de se transformer en Abomination.

Theodora recula en titubant contre le mur, faible et au bord du délire, tandis que Mimi, prise de vertige, se laissait tomber sur le siège le plus proche.

Lorsqu'elle retrouva ses esprits, Theodora retourna parler au

Conclave.

— Mimi est innocente, dit-elle, et, comme Lawrence le lui avait montré, elle tint leurs esprits dans le sien et leur montra ce qu'elle avait vu dans la mémoire du sang, projetant à toutes les personnes présentes la vision de Kingsley Martin en train de rappeler le sang-d'argent.

QUARANTE-SEPT

Mimi fut libérée et rendue à sa famille, et Theodora attendit patiemment avec son grand-père, à l'entrée du palais des Doges, que leur vedette arrive.

— Ils vont arrêter les Martin ? lui demanda-t-elle.

Lawrence regarda le ciel.

— Oui, une équipe de *Venator* a déjà été envoyée chez eux à New York. Mais ils ne les y trouveront pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils auront déjà disparu. Ce ne sera pas une mince affaire de les rattraper.

— Tu savais ?

— Pas avant que tu n'aies lu la vérité dans la mémoire du sang. Je m'en doutais, mais je ne savais pas. Ce n'est pas la même chose.

— Alors, pourquoi n'as-tu rien fait ?

— « Rien » ? demanda Lawrence avec un sourire. J'ai sauvé de la mort une jeune fille innocente. Je n'appellerais pas ça « rien ».

— Mais tu aurais pu envoyer quelqu'un chez Kingsley...

— Pas sans preuve.

— Mais tu as attendu... et ils sont partis.

Lawrence hocha la tête.

— Oui, ils sont partis. Mais au moins, nous savons que nous sommes sur la bonne piste. Ils ont tué Priscilla Dupont non seulement pour montrer que leur puissance augmentait, mais parce qu'elle était près de découvrir qui recelait le sang-d'argent au Conclave. En fait, elle était sur le point de confondre le criminel lorsque l'explosion a eu lieu.

— Elle allait nommer les Martin ?

— Je le crois.
— Et alors, qu'est-ce que ça prouve ?
— Cela prouve que Cordelia et moi avions raison depuis le début.

— Mais si les Martin sont partis...
— Les Martin n'étaient pas les seuls suspects, dit Lawrence. Ce n'étaient que des exécutants, des pions obéissant à leurs maîtres. Si ce qu'elle m'a dit est vrai, il y a une autre famille, encore dans l'ombre, qui cache le sang-d'argent et qui a joué un rôle capital dans le retour de Lucifer.

— Qui ?
— Ça, Theodora, c'est ce que nous allons devoir découvrir. Theodora digéra cette information. Les Martin s'étaient découverts, mais il y avait encore un marionnettiste en coulisse qui tirait les ficelles. Elle pensa aux dossiers que Priscilla Dupont avait constitués avant de mourir.

— Grand-père, qu'est-il arrivé à Maggie Stanford ? Est-ce que quelqu'un le sait ?

Lawrence secoua la tête.

— Non.

Les Force – Charles, Jack et Mimi – sortirent ensemble du tribunal. Le soulagement était évident sur leurs visages à tous.

Jack s'approcha de Theodora.

— Merci, dit-il simplement.

Tu m'as embrassée, songea Theodora. Elle se rappela ce qu'il avait dit ce soir-là... « Comment sais-tu qu'il n'est pas intéressé ? Tu n'es pas à l'abri d'une surprise. »

Savait-il qu'elle savait ?

Elle avait envie de lui toucher la joue, d'embrasser encore sa peau douce, mais elle vit Mimi se renfrogner. Même si Mimi Force lui devait la vie, cela ne voulait pas dire qu'elle était près d'être gentille avec elle.

— De rien, dit-elle à Jack.

Charles se joignit à eux.

— Quand nous arriverons à New York, je demanderai à mon chauffeur de passer prendre tes affaires. Nous avons déjà aménagé la chambre d'amis pour toi. Je crois qu'elle te plaira.

— De quoi parlez-vous ? lui demanda Theodora.

— Ouais, papa, qu'est-ce que tu racontes ? l'interrompit Mimi.

— Ton grand-père a omis de t'en parler, à ce que je vois, dit Charles avec un sourire sinistre. Lawrence, tu as peut-être gagné la présidence de l'assemblée, mais j'ai gagné la bataille de l'adoption. Theodora, les tribunaux sang-rouge ont décidé, dans leur infinie sagesse, de te placer sous ma tutelle.

— Grand-père...

— C'est vrai. Les appels ont été rejetés, dit Lawrence en baissant la tête. Charles, je n'avais pas réalisé que tu insisterais là-dessus. Je suis navré, Theodora. Je continuerai de me battre contre, mais pour le moment tu vas devoir aller vivre avec les Force. Charles, pas besoin d'envoyer chercher Theodora. Je la déposerai moi-même.

Mimi lança un regard noir à Theodora, quant à Jack il avait simplement l'air abasourdi.

Vivre avec eux ?

Ils étaient fous ?

Theodora regarda les jumeaux l'un après l'autre, et réalisa qu'elle n'avait survécu à l'épreuve du sang que pour se retrouver face à un nouveau défi, encore plus compliqué.

QUARANTE-HUIT

Le retour au « domaine des Rêves » de sa belle-mère fut un peu décevant après une semaine aux petits soins dans la clinique du Dr Pat. Bliss avait finalement été autorisée à sortir après qu'on l'eut gardée plusieurs semaines en observation pour s'assurer qu'elle était stabilisée et ne montrait aucun signe de corruption. Elle se demandait ce à quoi ils s'étaient attendus qu'elle fasse : les attaquer ? Se taillader les poignets ? Les infirmières de la clinique s'étaient comportées comme si elles avaient peur de l'approcher de trop près, de crainte qu'il arrive quelque chose.

C'était le premier jour de la semaine de ski, et en temps normal la famille aurait été dans un avion pour Gstaad à l'heure qu'il était, mais les affaires du Conclave avaient appelé son père à Venise. BobiAnne était allée avec lui en Italie, mais uniquement pour pouvoir dévaliser les boutiques de la *via Condotti* à Rome. Jordan avait également accompagné ses parents, puisqu'il avait été décidé qu'elle était trop jeune pour rester à la maison. Pour la fin de sa convalescence, Bliss fut donc abandonnée aux bons soins du personnel de maison. Elle était chez elle pendant le procès et la condamnation de Mimi, mais elle était certaine qu'il ne lui serait fait aucun mal. C'était trop facile d'imaginer un monde sans la tyrannie de Mimi, et il était impossible que l'Univers soit assez bon pour la débarrasser d'elle.

Bliss, qui s'ennuyait toute seule dans l'appartement, décida de ranger son placard, faute d'avoir mieux à faire. Elle pensait se livrer à ce rituel du grand nettoyage de printemps que conseillaient toujours les magazines féminins : jeter les vêtements non portés pendant deux ans, ou ceux qui étaient

trop défraîchis ou ne vous allaient plus, ce genre de choses.

Alors qu'elle tirait sur un vieux pull à torsades, un long écrin en velours tomba par terre et laissa échapper un collier.

C'était l'émeraude. Elle avait oublié de la rendre à son père pour qu'il la remette au coffre après le bal des Quatre-Cents. Bliss la ramassa, encore échaudée par l'histoire de la pierre. Le Fléau de Lucifer, en effet. Lorsqu'elle la remit dans sa boîte, une photo s'échappa de sous le coussin de velours.

Bliss la rattrapa et l'étudia attentivement. C'était une photo de son père, l'air jeune et svelte en veste de chasse et bottes, avec à son côté une femme que Bliss avait toujours prise pour sa mère. Une copie fanée de la photo ne quittait jamais le portefeuille de son père. Celle-ci était mieux conservée. Bliss remarqua les longs cheveux blonds et les grands yeux de biche de sa mère. « Les yeux de Bliss, disait toujours son père. Tu as les yeux de ta mère. » Les yeux de sa mère étaient verts, comme les siens, aussi verts que l'émeraude qu'elle tenait dans sa main.

Bliss retourna la photo.

Forsyth Llewellyn et Allegra Van Aken, 1982.

Allegra Van Aken ?

N'était-ce pas la mère de Theodora ?

Ce devait être une erreur. Sa mère s'appelait Charlotte Potter.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Bliss s'interrogeait encore sur l'étrange inscription lorsqu'il y eut un fracas à la fenêtre. Des débris de verre s'écrasèrent à ses pieds et elle courut voir ce qui s'était passé.

Le garçon tremblait dans le coin, les pieds ensanglantés par le verre brisé. Il portait le même tee-shirt et le même jean que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Sa chevelure sombre était mouillée et emmêlée, mais il la regardait avec les mêmes yeux tristes de chien battu.

Dylan ! C'était réellement lui. Il était en vie.

Il leva les yeux, sa respiration était haletante et irrégulière.

Elle courut vers lui, l'émeraude toujours en main.

Dylan regarda Bliss, puis tressaillit à la vue de ce qu'elle tenait, presque comme si cela lui avait fait mal.

— Tu es vivant ! dit-elle joyeusement. Mais tu es blessé... Laisse-moi t'aider.

Dylan secoua la tête.

— Pas le temps pour l'instant. Je sais qui est le sang-d'argent.

*Archives du New York Herald
23 novembre 1872*

L'HÉRITIÈRE DISPARUE RETROUVÉE MORTE DANS LE FLEUVE.

LA POLICE DE NEW YORK DÉCOUVRE LE CADAVRE DE MAGGIE STANFORD DEUX ANS APRÈS SA DISPARITION. ON SOUPÇONNE UN ACTE CRIMINEL. LE CORPS A DE NOUVEAU DISPARU.

Le corps d'une jolie jeune femme élégamment habillée a été trouvé ce matin flottant sur le fleuve Hudson. L'agent de police Charles Langford l'a découvert à six heures ce matin et a rapporté l'incident au commissariat du 10^e district. Le cadavre a été retiré de l'eau et transporté au poste de police. La tête et le corps portaient des marques laissant supposer qu'elle avait été maltraitée. Elle avait les cheveux roux, les yeux verts, et portait une robe de bal en soie blanche à rubans roses. En recherchant l'identité de la jeune femme, les policiers ont trouvé un mouchoir de lin blanc monogrammé « M. S. » dans la poche de la robe.

Le corps a alors été identifié comme étant celui de Maggie Stanford, la fille de feu le baron du pétrole Tiberius Stanford et de Dorothea Stanford, décédée il y a deux mois de démence consécutive à la disparition de sa fille. Les vêtements que Maggie Stanford aurait portés le soir du Bal patricien, où elle a disparu, correspondent à la description de la robe de bal dont était vêtue la défunte. Le corps, étonnamment bien conservé, ne montrait presque aucun signe de décomposition. Il a été envoyé à l'hôpital pour un examen plus complet, mais a été déclaré manquant à la morgue le lendemain.

Ce cas étrange continue de provoquer la perplexité de la police.